LES FIANCES D'ANGKOR, par DYVONNE
MARIAGE DE RAISON, par GUY CHANTEPLEURE

Janvier 1933

159

26e ANNEE

a devile

opulaire

La plus grande revue canadienne



SPORT D'HIVER

ART

LETTRES

SCIENCES

HISTOIRE



L'ÉPREUVE PAR L'HOMME
CONFIRME L'ÉPREUVE
AU MICROSCOPE

PATRICIAN \$10

La Plume à Pointe Parfaite \$2.75 à \$10

Crayon pour

assortir

\$1 à \$5



L'ON dissimula sous un masque des porte-plume de diverses marques, y compris le Waterman, pour en rendre l'identification impossible. L'on demanda à une douzaine de personnes de les essayer tous . . . et de dire lequel écrivait avec le plus parfait degré d'égalité.

Le Waterman fut le premier choix de tous, sans exception; l'épreuve par l'homme confirma l'épreuve au microscope, ce qui prouve la supériorité et la perfection de la pointe Waterman.

En plus d'un fonctionnement parfait, le Waterman offre la beauté du dessin et une pointe qui s'adapte exactement à votre style d'écriture. Que vous achetiez une plume pour votre propre usage ou comme cadeau, insistez pour que l'on vous donne la Waterman.



L. E. Waterman Company, Ltd., Montréal, New-York, Chicago, Boston, San-Francisco.

Ces microphotographies établissent d'une façon convaincante la supériorité de la pointe de plume Waterman.



Autre Marque No 1— Pointe de droite plus longue et plus étroite que celle de gauche. Usure non symétrique des bouts. Remarquez l'arête intérieure aiguë des pointes sur les bouts.



Autre Marque No 2— Une pointe plus aplatie que l'autre. Bouts non symétriques. L'iridium est rugueux et creusé—si mince que l'or se trouve exposé.



Autre Marque No 3— Conduit de l'encre ébréché, d'où interruption dans l'afflux d'encre. Usure irrégulière des bouts. Les côtés plats de la plume finissent en saillies sur la surface rugueuse d'écriture.



Waterman—Rémarquez la symétrie des pointes, la parfaite rondeur des bouts, l'égalité absolue de la surface d'écriture, l'arête bien tranchée du conduit d'encre, la vaste superficie d'iridium épais.

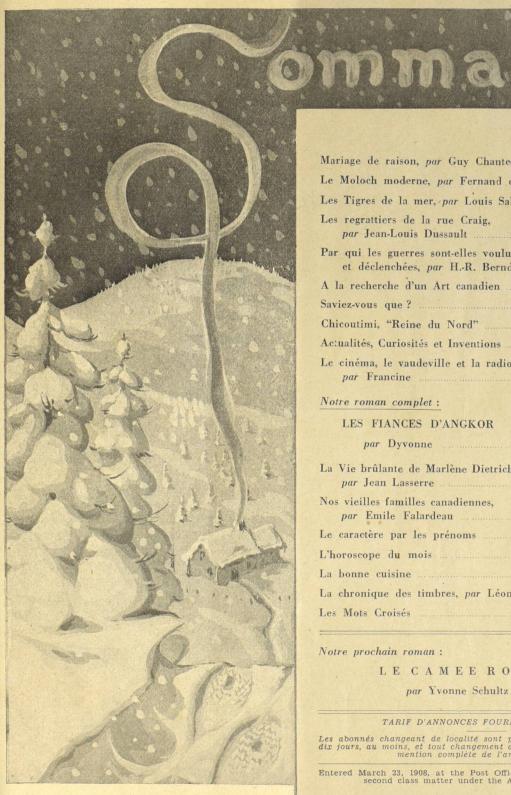
PLUMES . . CRAYONS . . ENCRES . . WATERMAN

La Revile Dopullaire Organe de la Société des Arts et Lettres du Canada

LA REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 du mois. Editeurs-Propriétaires POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975, rue de Bullion MONTREAL — CANADA Tél.: LAncaster 5819 - 600

26e année, No 1, Montréal, Janvier 1933 Directeur: JEAN CHAUVIN

		A	BOI	an			Г		
Un	an _	-		-	-		_	_	\$1.50
Six	mois	-	-	-	-	-	-	-	.75
			Et	ats-	-Un	is			
Un	an _	-		-	-	-	1	-	\$1.75
Six	mois	_	-	-	-	-		_	.90



Mariage de raison, par Guy Chantepleure Le Moloch moderne, par Fernand de Verneuil 7 Les Tigres de la mer, par Louis Sabourin Les regrattiers de la rue Craig, par Jean-Louis Dussault 10 Par qui les guerres sont-elles voulues et déclenchées, par H.-R. Berndorff A la recherche d'un Art canadien Saviez-vous que? Chicoutimi, "Reine du Nord" Le cinéma, le vaudeville et la radio, par Francine Notre roman complet: LES FIANCES D'ANGKOR par Dyvonne La Vie brûlante de Marlène Dietrich, par Jean Lasserre .. Nos vieilles familles canadiennes, par Emile Falardeau Le caractère par les prénoms L'horoscope du mois La bonne cuisine La chronique des timbres, par Léonide Jasmin 50 Les Mots Croisés 50

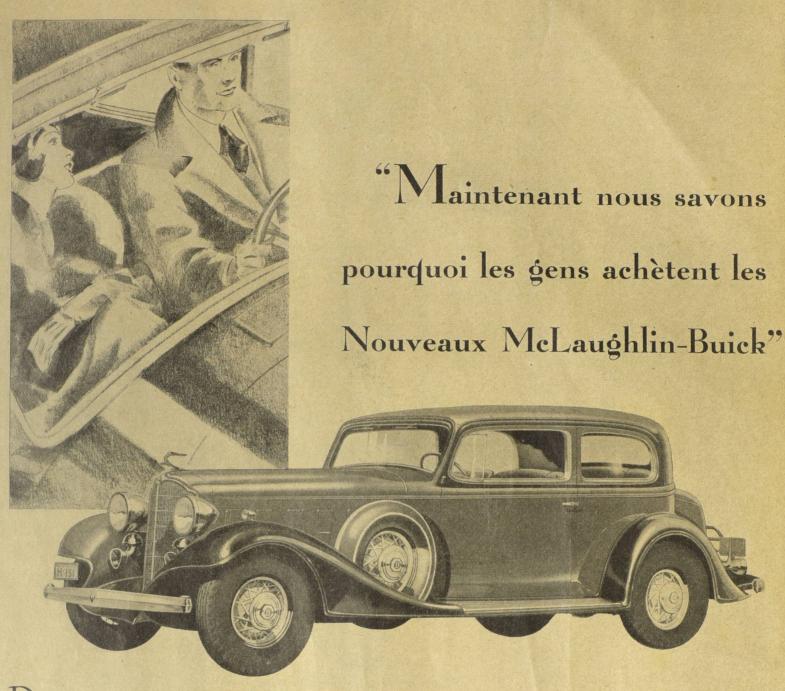
Notre prochain roman:

LE CAMEE ROSE

par Yvonne Schultz

TARIF D'ANNONCES FOURNI SUR DEMANDE

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de dix jours, au moins, et tout changement d'adresse doit nous parvenir avec mention complète de l'ancienne adresse.



EMANDEZ aux propriétaires de McLaughlin-Buick . . demandez à ceux qui ont conduit ou autrement essayé le nouveau McLaughlin-Buick de 1933 ... ils vous diront pourquoi le McLaughlin-Buick, continue, d'année en année, de mériter la préférence du public qui en achète 2 contre 1 de n'importe quel autre huit de sa classe de prix.

Ils vous diront que c'est parce que le McLaughlin-Buick donne des milles plus nombreux et meilleurs.

Des milles plus nombreux! L'habileté du McLaughlin-Buick à donner 100,000 milles et même plus de transport assuré a été essayée et démontrée. Et le nouveau McLaughlin-Buick promet encore davantage avec: un Moteur Huit en Ligne d'une performance plus souple et plus belle, reposant sur du caoutchouc souple. Un nouveau "Châssis Couvert", protégé contre la poussière, la saleté et l'eau. Freins plus durables et même plus efficaces. Et une vingtaine d'autres caractéristiques modernes représentant des épargnes

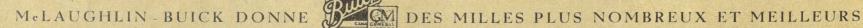
Des milles meilleurs! Afin de rendre le nouveau McLaughlin-Buick encore plus luxueux, nous lui avons donné: de Nouvelles

Carrosseries par Fisher, plus basses de deux pouces, du fameux style fuyant "Wind-Stream". Pour votre santé et votre confort, nous avons ajouté la Ventilation Fisher Sans Courant d'Air (individuellement contrôlée), qui permet à tout occupant d'avoir l'air frais qu'il désire, sans incommoder les autres. Voulant accroître encore davantage la facilité d'opération et la souplesse de roulement, nous avons pourvu un Embrayage Automatique amélioré . . . et des Amortisseurs Automatiques. Pour plus de sûreté, nous avons inclus une nouvelle Vitre de Sûreté et un Système de Phares à Rayons Multiples. Nombre d'autres facteurs de confort et de raffinement se trouvent encore dans le nouveau McLaughlin-Buick, l'auto de choix pour la satisfaction.

Décidez maintenant de voir et de conduire le nouveau Mc-Laughlin-Buick de 1933. 30,000 Canadiens ont aidé à le dessiner et vous apprendrez que c'est le plus beau qui ait jamais été construit. Et puis les prix modérés d'aujourd'hui rendent très économique la longue possession d'un McLaughlin-Buick.

Termes GMAC commodes . . . et un généreux Mode de Lubrification dans tout le Dominion, comprenant 10 lubrifications gratuites du châssis. Un choix de vingt-cinq modèles

NOUVEAUX MCLAUGHLIN-BUICK HUIT





MARIAGE DE RAISON



EST un petit salon bien parisien, bien moderne dans son élégante bizarrerie.

Léa est assise près de la fenêtre; le soleil printanier, qui filtre au travers des vitraux, danse en lueurs roses sur ses cheveux blonds; dans un cornet de cristal, à côté d'elle, de grandes branches de lilas penchent leurs feuilles alanguies. Elle tient à la main une broderie, mais elle ne travaille pas; les yeux vagues, la bouche souriante, elle rêve.

A quoi rêve-t-elle? A quoi rêvent les jeunes filles? Oh! Musset, pardonnez-lui! Elle a seize ans, elle est aimée, et ce sont des chiffons, des bagatelles qui lui occupent l'esprit! Ce bouquet qu'elle contemple d'un regard tranquille, c'est l'envoi quotidien de son fiancé, et le parfum des fleurs n'apporte à son jeune cerveau que le souvenir banal des visites qu'elle a faites et des félicitations qu'elle a reçues à l'occasion de son mariage!

Quand son père et sa mère ont prononcé pour la première fois le mot magique de mariage, quand ils lui ont parlé de Jean Reignal qu'elle connaissait à peine, elle a rougi, beaucoup, mais elle a dit "oui" sans hésiter. Certes, elle n'eût point agréé si vite un mari laid ou maussade ou inintelligent; il n'avait fallu qu'une seconde à ses bons yeux de jeune fille pour voir que M. Reignal était aimable, distingué, sympathique. N'est-il pas délicieusement flatteur d'inspirer une passion à un homme de trente ans, «à un homme sérieux»? Et c'est au bal, par hasard, que Jean a rencontré Léa; il s'est épris d'elle au premier sourire qu'elle a daigné lui adresser. Aussi est-elle sière, très sière de son roman. Le coup de foudre, songez donc!

Elle saute de joie, elle jette son ouvrage, elle court à la glace, s'y examine avec complaisance, pirouette et revient s'asseoir à l'abri d'un paravent peint de gros chry-

-Je dois être jolie, songe-t-elle gravement, en se mettant à dévider la soie d'un peloton sur une bobine — un ouvrage de petit chat qui n'empêche pas de rêver.

Tandis que Léa se pose anxieusement cette question, une moue rapproche ses sourcils et elle pense

par Guy Chantepleure

qui a vingt ans, qui est belle, parfaite, et qui veut entrer au cou-

Pauvre Jacqueline! Elle est orpheline, elle a pour tutrice une vieille tante ennuyeuse qui lui apprend à tricoter et lui fait lire Condillac; certes il y a bien de quoi vous dégoûter du monde! Mlle de Mayran ne va au bal que lorsqu'on la confie à la mère de Léa et c'est très rare; il est vrai qu'elle ne s'amuse guère au bal. Les danseurs l'ont surnommée Ste-

à sa cousine Jacqueline de Mayran, Oui, oui, je me rappelle. Elle avait une robe de velours vert... Moi, j'étais en blanc, Jacqueline en rose... Et maman disait d'un air fier en nous admirant: «J'ai deux filles ce soir.»

> Léa a ramassé distraitement la carte, elle la regarde et... Jean Reignal! Oui, c'est le nom de son fiancé qu'elle aperçoit au milieu des pattes de mouche de Mme de Prébois. Lentement, elle déploie le billet et elle se demande si elle va lire. Elle est émue, anxieuse... pourquoi?

1933

A tous ses lecteurs, lectrices, annonceurs et dépositaires

LA REVUE POPULAIRE

souhaite une

BONNE et HEUREUSE ANNEE

Jacqueline, tant elle a passé froide sereine, dans ces grands salons pleins de lumière où le plaisir

Et Léa dévide toujours. Le peloton fait des bonds extravagants sur le tapis, la bobine grossit à vue d'oeil. Puis, tout à coup, le fil de soie glisse sans résistance dans la main de la jeune fille, et il ne reste plus à terre qu'une carte pliée en quatre. Une carte de correspondance, bleue avec un chiffre au

Tiens! l'écriture de Mme de Prébois.

Et ce nom évoque encore toute une envolée de souvenirs.

-Mme de Prébois? mais elle était au fameux bal. N'est-ce pas elle qui nous a présenté Jean?...

Et pourquoi ce tremblement qui lui agite les doigts, pourquoi cette angoisse qui lui serre le coeur?

Que peut-elle bien dire de Jean, Mme de Prébois?

Allons, un peu de courage.... C'est absurde d'avoir peur ainsi. Elle n'a pas la mine bien méchante cette carte satinée!

«Ma bien chère.

«Venez sans faute ce soir au bal de Madeleine. C'est décidément là que Roméo et Juliette se rencontreront. Moi, je suis sûre qu'ils se plairont, nos jeunes gens! Vous connaissez Jean Reignal comme un avocat remarquable et remarqué, mais vous allez voir et juger l'homme! c'est un charmeur. A bientôt, ma toute belle, je suis ravie de ma politique. Voilà le plus adorable des mariages de raison. Bien à vous.

«Marthe de Prébois.»

«P.-S. — J'embrasse très affectueusement votre fille, la jolie

La lettre, lancée avec violence vers la cheminée, s'en alla tout droit à son adresse et fut consumée en un instant.

Un flot de larmes inondait le visage de la pauvre enfant. Ainsi cette rencontre au bal était arrangée, ainsi, il avait été arrêté d'avance que Léa plairait à Jean, que Jean demanderait Léa! Ah! cette affreuse Mme de Prébois, avec sa rage de marier tout le monde.

Un mariage de raison!!!

Un mariage dont on a pesé le pour et le contre, un mariage traité comme une affaire! Sans doute, M. Reignal s'était informé de la dot et des espérances...

Un mariage de raison!!!

Cette chose flétrie par tous les romans que Léa a lus.... Oh! les belles tirades où, bravant les obstacles, le jeune homme jure qu'il obtiendra celle qu'il aime! Oh! les scènes poétiques où le héros entrevoit l'héroïne, blanche et frêle comme une vision!... La destinée les conduit l'un vers l'autre; deux regards se croisent et deux coeurs sont unis à jamais. Combien la triste réalité ressemble peu aux ro-

Le soleil a disparu peu à peu. La porte qui s'ouvre discrètement fait sursauter la jeune fille, et Jean Reignal en personne entre.

-Bonjour, monsieur.

Bonjour, mademoiselle.

C'est assez sec; mais il y a une nuance sensible entre le «monsieur» de Léa qui est strictement correct et le "mademoiselle" de Jean qui est dit sur un ton de plaisanterie affectueuse. Ce «mademoiselle» équivaut à «Léa» tout court.

-Madame votre mère n'est pas rentrée? fait le jeune homme.

Et il y a dans sa voix comme un contentement vaguement expri-

-Maman? non.

Elle esquisse un salut, puis elle glisse vers la porte latérale; déjà elle soulève la portière.

-Léa!

Elle tressaille et tourne la tête. Lui s'est avancé.

Restez un peu, supplie-t-il amicalement.

Elle prend un air très digne:

-Maman me défend de recevoir en son absence.

Les étrangers, mais moi... Dans trois jours vous serez ma femme! Ma chère Léa, maman ne me grondera pas, j'en suis sûr.

En prononçant ces mots: «Ma chère Léa», la voix du jeune homme a vibré plus profonde: la petite fiancée s'en aperçoit fort bien, mais elle s'est promis d'être froide. Sans répliquer, elle s'assied sur le canapé et Jean vient auprès d'elle, en souriant de son sourire un peu protecteur.

-Vous avez l'air d'être en pénitence, dit-il, vous n'êtes pas sortie aujourd'hui?

-Non.

-Pourquoi?

-J'avais des papillons plein la tête.

Noirs ou roses, vos papillons?

-Noirs.

-Vraiment. Serait-il indiscret de vous demander ce qu'ils vous contaient en battant de l'aile?

—Très indiscret.

-Me le direz-vous dans quelques jours!

-Non.

-Vous aurez des secrets pour votre mari!

-Ai-je dit que c'était un secret? On n'est pas forcée de dire toutes ses pensées à son mari, je suppose?

-Mais si.

—Je ne vous dirai pas les mien-

-Alors, je les devinerai.

-Ah!... comment donc, je vous prie.

Très simplement. Je prendrai comme cela vos deux mains dans les miennes et je lirai dans vos

Léa devint très rouge; le timbre de la porte d'entrée retentissait deux fois, elle se leva précipitamment.

—Voilà maman.. je vais l'embrasser.

Elle était extrêmement troublée, fâchée contre Jean. Ce mot terrible de «mariage de raison» tourbillonnait dans sa tête. Elle était humiliée de faire un mariage de raison, et puis triste, si triste! Jusqu'au matin elle pleura à chaudes larmes, se répétant qu'elle était bien malheureuse d'épouser un homme aussi déloyal. Quel hypocrite! Oui, vrament, à l'entendre, elle aurait pu se croire chérie.

L'église est remplie de froufrous de soie et de parfums de fleurs; autour de l'autel, tout est blanc qui idéalise sa blondeur.

Très beau mariage en somme! Toilettes exquises, sermon remar-



de l'Opéra, puis, après la cérémonie, lunch brillant chez madame Person, la mère de la mariée.

Puis peu à peu les salons se vident.

Madame Reignal se retire dans sa chambre pour échanger contre un costume de voyage sa longue robe de satin blanc. Dans un instant, son mari va l'emmener; ils dîneront à la gare avant de partir pour Bruxelles.

Et elle regarde désespérément sa chambre de jeune fille. Que d'années paisibles dans ce nid douillet!

Soudain, ne pouvant plus se contenir, madame Person murmure:

-Que vais-je devenir pendant ce voyage, ma pauvre chérie!

C'est le coup de grâce. Léa sanglote sur l'épaule de sa mère qui ne sait plus à quel saint se vouer.

M. Person frappe à la porte.

Allons, allons, ma fillette, il

Ça m'est bien égal, répond-on. Alors, il entre, il console sa fille, il gronde sa femme, et Léa se dirige vers l'antichambre, suivie de sa mère qui porte avec un soin attendri le petit sac en cuir de Russie.

Jean est là, il attend sa bienaimée, il lui sourit de loin; puis il voit qu'elle a les yeux rouges.

-Ma pauvre Léa! Et, se remettant à pleurer, elle retourne à l'épaule maternelle.

-Dîne avec nous, ma mignonne, vous partirez après, suggère timidement la pauvre mère.

M. Person a l'air contrarié (les hommes se soutiennent entre eux) mais Jean ne peut que dire:

-C'est comme vous préférerez,

Et Léa lui en veut mortellement. -Partons, réplique-t-elle d'une voix brève.

En voiture, elle se pelotonne dans un coin et pleure. D'abord M. Reignal se tait, puis il lui prend la main.

-Ma Léa, ne pleurez pas ainsi. -Je ne peux pas m'en empê-

cher. Je sais bien que cela vous

-Non, cela ne me vexe pas, mais cela me fait beaucoup de pei-

-Je ne vois pas pourquoi cela vous fait de la peine... vous devez bien penser que j'aime mieux maman que vous...

-Eh bien! non, figurez-vous... J'espérais bonnement que votre coeur était assez grand pour maman et pour moi, répond-il si gentiment que, sans l'avouer, elle se sent presque radoucie.

petite table. Jean était tout occupé de sa femme, il la servait luimême, et, en lui disant de ces choses insignifiantes qui viennent parfois aux lèvres quand on a le coeur plein, il la couvait des yeux. Elle était bien forcée de convenir que c'était très amusant ce dîner en tête à tête.

Lorsqu'on commença à ouvrir les portes son mari lui prit le bras et la conduisit au coupé qui les attendait, retenu depuis la veille.

-Etes-vous bien, êtes-vous contente? disait-il tout bas.

Elle feignait ne pas entendre, elle arrangeait sans répondre les frisures de son front en se mirant dans une petite glace, mais elle entendait très bien, un vague sourire effleurait sa bouche, et sa main tremblait un peu.

Soudain, un cri de la machine déchira l'air... les portières se fermèrent avec un bruit sourd. Le train se mettait en marche.

Léa tressaillit. Le charme était rompu. Elle se rappela la lettre de madame de Prébois, et toutes les petites joies qu'elle avait naïvement savourées s'évanouirent dans son souvenir.

-Pourquoi m'avez-vous chosie, moi plutôt qu'une autre... pourquoi, puisque vous ne m'aimez pas?

(Suite à la page 44)

Le Moloch Moderne

par Fernand de Verneuil

Le Machinisme, monstre insatiable, dévore avec un appétit sans cesse croissant la main-d'oeuvre, les salaires et l'initiative privée.

Va-t-il affamer le monde entier demain?

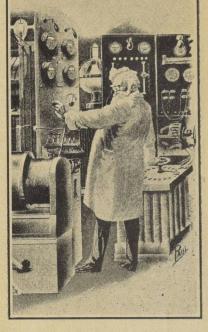
'HOMME moderne a fait une terrible découverte. Dans le laboratoire aux appareils variés où il cherchait peut-être, comme les utopistes d'autrefois le secret du bonheur humain, il eut la malencontreuse idée de calculer et de comparer son effort à celui d'autres forces motrices. Il supposa un travail qui nécessiterait deux cent cinquante ouvriers pendant un jour et basa ses calculs là-dessus. Il obtint de stupéfiants résultats.

A la moyenne pourtant peu élevée de deux dollars par homme, le travail en coûtait 500. Dix chevaux seulement, loués au prix de trois dollars, pouvaient produire le même effort pour trente. Une machine à vapeur, elle, en consommait à peine cinq et un moteur à gaz trois seulement. Il en conclut, très logiquement d'ailleurs, que la force humaine coûtait cent soixante-six fois plus cher que la force mécanique.

Ce simple calcul fut le rapide procès de l'effort humain. La condamnation suivit immédiatement.

Dès lors, le cheval-vapeur, "alias" H.P. (horse-power) fut le véritable roi du genre humain; pis que cela, le despote d'une humanité retournant à l'esclavage avec peut-être, au bout, la mort par la famine.

Qu'est-ce donc en réalité, ce cheval-vapeur et d'où vient son nom un peu étrange? L'arbitraire est à son origine, comme un grain d'orge servit de type au "grain" de nos mesures de poids, comme une graine de Java donna la valeur du carat et le bout de fil de cuivre du physicien Jacobi l'unité de résistance. Watt mesura un jour la quantité d'eau élevée, pendant un temps donné, par un cheval attelé à un manège et en fit une unité de puissance qu'il appela "horse-power" ou plus simplement HP. C'est l'équivalent d'un poids d'une livre d'eau qui serait élevé en une seconde à 550 pieds de hauteur.



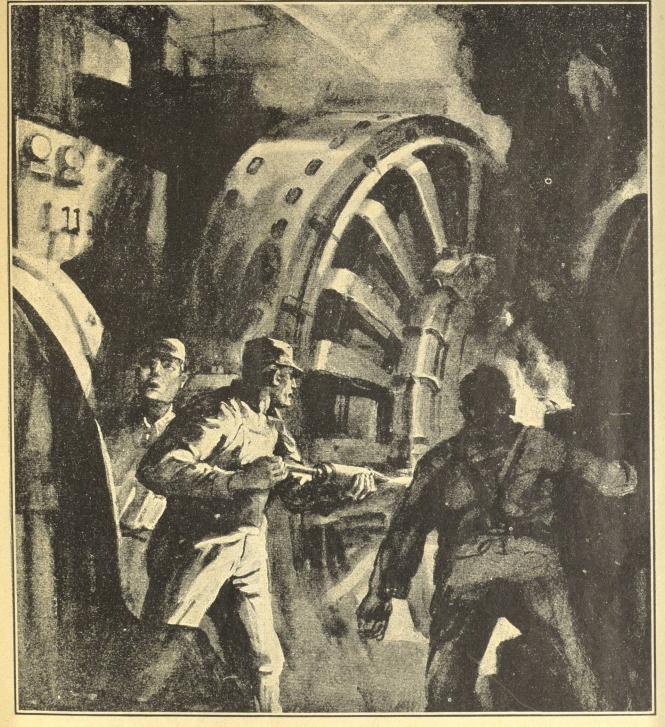
Demain, peut-être, un seul homme dans un laboratoire commandera du doigt à de formidables énergies qui remplaceront des millions d'hommes désormais voués à l'inaction et à la famine.

Dans les unités métriques, le HP se nomme cheval-vapeur et représente 75 kilogrammètres, soit une force inférieure de 1.4 pour cent à la première. HP et CV ne sont donc pas exactement de même valeur, chose que beaucoup de personnes ignorent. On mettra certainement un jour les deux choses d'accord en employant uniquement le kilowatt mais ceci ne changera rien au problème angoissant que la Machine pose à l'avenir.

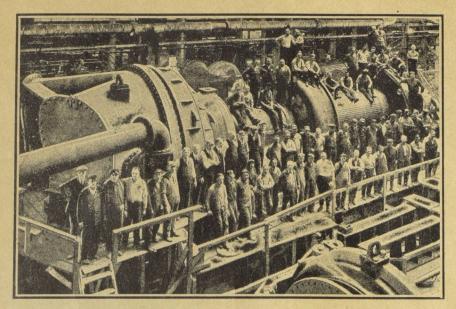
Comme toutes les choses ici-bas, qu'elles soient les meilleures ou les pires, le machinisme a ses défenseurs et ses détracteurs. Les premiers ont de bons arguments et les deuxièmes de bonnes raisons. Il y a une nuance.

Le Dr. Raymond B. Fosdick, de la Fondation Rockefeller dit: "Le machinisme est entré dans tous les détails de la vie moderne, c'est lui qui peuple le monde car il est le soutien matériel de centaines de millions de gens; si une main puissante pouvait l'arrêter subitement et partout, la moitié de la population terrestre périrait dans l'espace d'un mois."

C'est peut-être aller un peu loin sans preuves. Pourtant c'est aussi l'avis du Dr. Karl E. Compton président de l'Institut de Technologie du Massachusetts qui rappelle ceci: "En ses meilleurs temps de prospérité, la Grèce avait une population de cinq millions d'hommes libres et de douze millions d'esclaves; les premiers devaient tous les agréments et tout le confort de la vie dont ils jouissaient au travail de brutes qu'ils imposaient aux deuxièmes. Aujourd'hui



Deux ou trois hommes seulement et d'énormes machines qui leur obéissent avec une soumission absolue et produisent une énergie qui représente l'effort des milliers de bras humains, n'est-ce pas là le triomphe de l'intelligence sur la matière? Cette vision saisissante ne rappelle-t-elle pas, en la modernisant, l'idée du Vulcain mythologique forgeant la foudre au sein d'un volcan? Mais, est-ce bien le triomphe de l'homme ou celui du Machinisme?...



L'énorme générateur construit pour une firme de l'Illinois et qui représente le travail de plus de cinq millions d'hommes.

nous avons enlevé le fardeau du travail des épaules humaines pour le reporter sur les muscles d'acier des machines".

Une installation de pouvoir électrique de l'Illinois a illustré cette théorie en faisant construire en 1927, par la General Electric Co. un générateur de 80.000 HP. ou 60.000 kilowatts. Chaque HP étant supposé fournir le travail de 22 hommes ½, le générateur équivaut à trois équipes de dix-huit cent mille hommes travaillant chacune huit heures par jour, soit un total de cinq millions quatre cent mille journées de travail humain faites toutes les 24 heures par cette machine. Le Dr. Charles P. Steinmetz trouve cela magnifique parce que c'est de beaucoup supérieur au rendement de toute la population d'esclaves des Etats-Unis avant la guerre civile. C'est un point de vue, évidemment. Le Dr. W. E. Wickenden de la "Case School" des sciences appliquées, va plus loin encore dans son enthousiasme, il prétend que s'il fallait remplacer par les muscles de l'homme tout ce qui est accompli aujourd'hui par la vapeur, l'électricité, la gazoline et les pouvoirs d'eau, il faudrait cinq milliards d'esclaves sur la terre, soit beaucoup plus que le double de sa population entière.

Tous ces doctes personnages sont de bonne foi, sans doute et leurs arguments sont de nature à causer une certaine impression; malheureusement ils tombent à plat devant un très simple raisonnement. Si douze millions d'esclaves pouvaient autrefois assurer le plus large confort, l'opulence même à cinq millions de citoyens libres, comment se fait-il, qu'aujourd'hui, que les cinq milliards d'esclaves représentés par toute la machinerie existante, ne peuvent même pas assurer le seul pain quotidien à deux milliards d'êtres vivants sur le globe? La proportion est cependant la même.

Hélas, les temps sont changés sans doute; les cinq milliards d'esclaves mécaniques de notre époque n'enrichissent qu'un très petit nombre de gens, les autres "citoyens libres" s'appellent des chômeurs. Ils ont des loisirs forcés qu'ils occupent à crever de faim. c'est toute la liberté que leur a donnée le machinisme.

Il ne peut guère en être autrement; on le voit en se reportant aux chiffres fournis par William Green, président de la Fédération américaine du Travail. Il y a une quinzaine d'années, en 1918, un ouvrier expérimenté ne pouvait guère fabriquer qu'une quarantaine d'ampoules électriques dans sa journée; l'année suivante on inventa une machine qui en fabriquait soixante-treize mille en vingtquatre heures! Résultat, des milliers d'ouvriers sur le pavé.

Dans l'industrie de la chaussure, cent machines font le travail de 25.000 hommes; dans celle des lames de rasoir c'est la même chose, il y a vingt ans à peine, un ouvrier fabriquait cinq cents lames par jour; aujourd'hui à l'aide d'une machine il en fait 32.000.

Dans les forges et fonderies sept hommes suffisent où il en fallait soixante auparavant. Dans les ateliers de réparations mécaniques et d'ajustage, un seul homme conduit une demi-douzaine de machines qui remplacent vingt-cinq ouvriers, et c'est partout la même chose.

Que deviennent dans tout cela les "bons" arguments des enthousiastes partisans du machinisme à outrance?

M. Josaphat Benoît, dans son livre d'ailleurs très bien écrit «Rois ou Esclaves de la Machine", parle des bienfaits de l'électricité, des moyens modernes de transport, des perforeuses, etc. Il a raison, ces

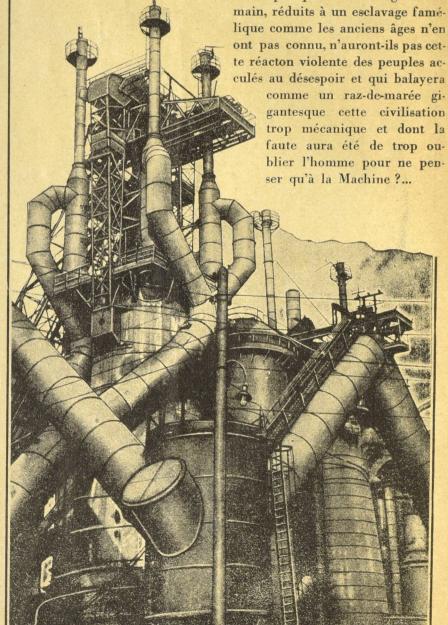
bienfaits sont indiscutables et je suis également très de son avis quand il dit de ne pas confondre la situation de l'esclave d'autrefois avec celle de l'ouvrier d'aujourd'hui; ce n'est pas du tout la même chose. Un bref parallèle le démontre: jadis l'esclave était souvent mutilé par son maître, il l'est de temps à autre aujourd'hui par la machine mais c'est précisément parce qu'il est son maître et qu'elle se révolte; c'est peut-être une satisfaction morale, mais c'est tout. Autrefois l'esclave était nourri, tant bien que mal, il est vrai, par son maître; la machine lui retire souvent le pain aujourd'hui. Enfin l'esclave avait toujours le vague espoir d'être libre un jour, de bénéficier de l'affranchissement; aujourd'hui l'ouvrier ne peut voir l'avenir que sous la forme d'une machine sans cesse plus agissante, plus perfectionnée et qui lui compliquera le problème de l'existen-

La machine tend de plus en plus à remplacer l'homme; quand il s'agit de besognes au-dessus de ses forces normales, de travaux dangereux ou d'ouvrages de précision, elle est un avantage sérieux pour l'humanité; mais quand d'une part elle crée du chômage et de l'autre fait naître des besoins nouveaux en ajoutant encore au superflu, quand elle rompt l'équilibre social jusqu'alors maintenu déjà si difficilement, quand elle fournit aux peuples des moyens toujours plus efficaces de s'entretuer, que faut-il penser d'elle? Je laisse la réponse au bon sens de chacun.

Au train dont vont les choses on peut se demander avec une angoisse cette fois profonde de quoi sera fait demain. Si le machinisme arrive à régner en maître incontesté sur le globe, il suffira, dans un laboratoire, d'un savant queleonque, peut-être à moitié fou, pour mettre seul en marche des usines immenses ou déchaîner des cataclysmes. Des manettes mystérieuses lanceront partout des courants formidables, monstres mugissants que des transformateurs plieront à toutes les besognes imaginables. En réalité ce sera la Machine qui sera esclave de l'homme, mais de quelques hommes seulement.

Et les deux milliards d'individus qui composeront le reste, c'est-àdire la presque totalité du genre hamain, réduits à un esclavage famélique comme les anciens âges n'en ont pas connu, n'auront-ils pas cette réacton violente des peuples ac-

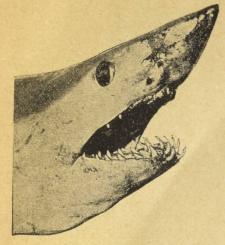
> gantesque cette civilisation trop mécanique et dont la faute aura été de trop oublier l'homme pour ne penser qu'à la Machine ?...



artielle des fours immenses aux usines Staline en Russie soviétique Est-ce que réellement cette fantastique construction a amélioré le sort des ouvriers

Les Tigres de la Mer

par Louis Sabourin



La gueule d'un requin de la Nouvelle-Zélande, avec ses trois rangées de dents à sa mâchoire inférieure.

S I la vie n'est pas toujours rose pour ceux qui habitent le "terrain des vaches", comme disent les marins, il ne faut pas croire qu'il en va autrement au pays "humide" des poissons. Là comme ailleurs, la raison du plus fort est toujours la meilleure. Certains êtres, tels les requins, s'y sont fait une bonne réputation de férocité.

Le requin est le plus féroce des poissons. Il avalera aussi bien un bidon d'huile qu'une jambe de baigneur. Rien ne résiste aux dents excessivement tranchantes de ces animaux. Certaines espèces ne craignent même pas de s'attaquer à la baleine dont elles arrachent de grandes parties de la queue. Des requins, que l'on appelle renards, ont une queue très longue. Ils suivent les bancs de harengs ou de maquereaux et, lorsqu'ils veulent les attraper, ils battent l'eau avec leur grande queue; les poissons effrayés se rapprochent les uns des autres et finissent pas former une masse compacte où les requins n'ont qu'à mordre à belles dents jusqu'à satiété.

· L'un des plus étranges parmi cette famille de poisson est le repent du casque d'un scaphandrier, et le diodon ou hérisson de mer. Celui-ci est un poisson globulaire, de taille médiocre. Comme son surnom l'indique il est hérissé de longues aiguilles très acérées, de plus il a la faculté d'augmenter considérablement son volume en se gonflant d'air. Si un requin a l'imprudence de l'avaler, le diodon ne s'émeut pas pour si peu. Grâce aux deux couteaux tranchants qu'il a en guise de dents, il commence à se frayer un chemin à travers le corps du requin pour reconquérir sa liberté. Son hôte, blessé de ce départ précipité, ne survit pas longtemps à un tel affront...

Les marins assistent parfois à des luttes homériques entre des requins de différentes espèces, et même entre un requin et le terrible poisson-scie. Mais le requin ne s'attaque à ses congénères que s'il est affamé; dès qu'il est mis en appétit par un premier coup de dents, il s'acharne sur sa victime avec une férocité qui rappelle bien celle du tigre.

En certains endroits, la chasse aux requins est devenue un sport à nul autre pareil. Sur les côtes de la Floride abonde le «barracuda» qui est la grande joie des pêcheurs de gros gibiers. C'est un poisson de six pieds de longueur et d'une férocité incroyable. Lorsqu'il saisit l'appât il bondit à plus de cinq pieds dans les airs, ou parfois il s'enfonce sous les eaux et cherche à pénétrer dans les cavernes dont il fait son domicile habituel. Mais son appétit insasiable cause sa perte, car il se jette sur n'importe quelle proie.

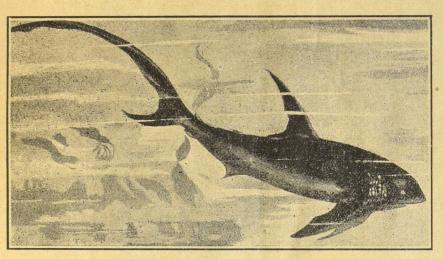
Un autre requin dont la chasse est encore plus excitante est ce que



Le requin marteau, dont la tête est pourvue de deux prolongements latéraux.

les Américains appellent le «sailfish», à cause de sa grande nageoire dorsale qui peut se replier comme une voile. Le sailfish est assurément un des plus rapides poissons qui existent. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années que l'on a réussi à le pêcher et même aujourd'hui on connaît très peu son mode de vie. Personne ne sait l'endroit où il fraye. On croit généralement que l'accouplement se fait au fond de la mer où les petits attendent d'être assez vigoureux pour affronter leurs ennemis. C'est pourquoi sans doute, les pêcheurs du littoral voient très rarement un sailfish de faible taille.

Imaginez l'habileté qu'il faut pour s'emparer d'un poisson qui peut nager à soixante-dix milles à l'heure et faire des bonds formidables hors de l'eau. Une curieuse habitude du sailfish est de «marcher sur les eaux» : le corps presque perpendiculaire, la queue seule baignant dans l'eau et faisant avancer l'animal avec des balance. ments fort comiques; invariablement, lorsque le crochet d'acier est pris dans sa gueule, le monstre donne cet étrange spectacle. En trois secondes, il peut entraîner 300 pieds de ligne pour faire aussitôt après un bond de 500 pieds. On ne peut imaginer la vigueur de ces animaux tant que l'on ne les a pas vus à l'oeuvre.



Le requin renard, qui doit son nom à sa longue queue ondoyante et à sa rapacité.

Les requins, en effet, sont la grande terreur de la gent poissonnière.

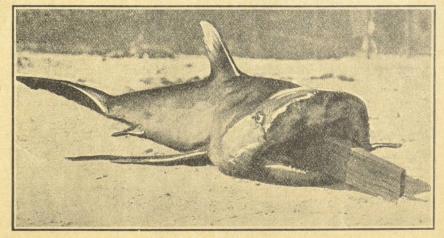
Le mot requin vient, dit-on, de requiem parce que, lorsque quelqu'un est saisi par un requin, on n'a plus qu'à faire chanter la messe des morts...

Il y a environ 35 espèces de requins actuellement existantes. On en connait aussi plusieurs espèces fossiles. Leurs dimensions sont souvent considérables: des requins atteignent plus de 70 pieds de longueur. Tous les requins ont le corps allongé avec de grandes nageoires pectorales; le museau est généralement pointu et la bouche est située en dessous, de sorte que, lorsqu'il veut saisir sa proie, le requin est obligé de se retourner. Certains chercheurs de perles japonais, dont l'audace est célèbre, se défendent à coups de couteaux contre ces féroces rôdeurs.

quin-marteau. Sa tête a la forme d'un double marteau; les yeux sont placés à l'extrémité de chacune des deux lobes. Il fait de grands ravages dans la Méditerranée et dans l'océan Indien. En poursuivant les bancs de morues, il s'embarrasse dans les filets dont il coupe aisément les mailles.

Les tigres de la mer n'avancent pas par un mouvement régulier de la queue comme la plupart des poissons; ils impriment à leur corps un mouvement de propulsion qui rappelle la manière d'avancer des reptiles. Un autre caractère leur est commun avec les serpents; c'est une réserve de dents, de sorte que, si l'animal perd ou se casse une dent, une autre, située en arrière, se redresse et vient prendre la place de l'absente.

Le requin ne redoute que deux choses: les bulles d'air qui s'échap-



Ce requin du littoral de l'Atlantique a dix-huit pieds de longueur. Le madrier qu'il tient dans sa gueule est large de douze pouces.

Les Regrattiers de la rue Craig

par Jean-Louis Dussault

ORSQU'ON parle de la rue Saint-Jacques, à Montréal, tout le monde comprend qu'il s'agit de la haute finance. S'il est question de la rue Craig, on a immédiatement l'impression qu'il va être question de regrattiers.

a pris, comme fonds de commerce, les articles d'occasion qu'il a réussi à se procurer ou qu'on est allé lui offrir. Il les a payés le meilleur marché possible et il entend en obtenir le plus qu'il pourra. Il n'a pas de prix fixes, pas plus pour les achats que pour les ventes. Il n'a pas de clientèle régulière, si ce n'est pour les achats; ils lui vien-

Experts en tout. — Le registre obligatoire. — Les regrattiers sont le plus souvent des receleurs. — La création des monts-de-piété Le regrattier, c'est l'individu qui dans les villes du Canada. nir à accumuler des profits considérables dans des trous envahis par la poussière? Quel est leur se-

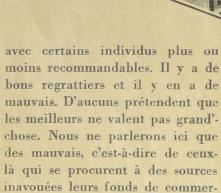
cret pour attirer dans ces taudis la clientèle pourtant très sollicitée ailleurs par des maisons de bonne réputation et bien tenues? Pour répondre à ces questions, nent des relations qu'il entretient l'on doit reconnaître d'abord que le regrattier s'adresse à une clientèle bien particulière. Pour ses

pour disposer des articles qu'ils veulent voler. En maintes et maintes circonstances au cours de récents procès, la preuve a révélé que des regrattiers sont les pires des receleurs et que leur genre de commerce contribue pour beaucoup à l'augmentation des vols de toutes sortes dans les maisons privées.

Il suffit de visiter quelques-uns des établissements de regrattiers pour se rendre compte que l'énorme amoncellement d'articles de toutes sortes ne peut provenir que de sources inavouables. S'il était possible pour les policiers de faire l'histoire de chacun des objets qui

à diminuer de moitié le prix qu'on lui réclamait pour un article. Ces clients ont conscience d'avoir fait un bon marché parce qu'ils ont obtenu pour deux dollars un objet pour lequel on leur en demandait quatre ou cinq. Ils ignorent et ignoreront toujours le profit, quand même considérable, que le regrattier a réalisé sur eux; ils se consoleront du peu de durée de l'article qu'ils ont acheté en pensant au prix qu'ils l'ont payé.

Les hommes de chantier, de passage en ville avant de retourner dans leur village, une fois la saison d'hiver terminée, sont d'autres clients, très recherchés, des regrattiers. Ces gens ont de l'argent, des sommes rondelettes accumulées pendant les mois d'hiver, et se croient très riches après avoir été longtemps privés de tant de choses. Tout les tente, tout les attire. Les regrattiers sont là pour les contenter. C'est ainsi qu'ils les sollicitent et les poussent à acheter un grand nombre de choses inutiles et coûteuses. Aussi ces ouvriers rentrent-ils chez eux avec très peu d'argent, dépouillés lors de leur passage rue Craig ou Saint-Laurent.



Allez offrir à un regrattier une montre de \$100, pour laquelle vous demandez \$2; il vous la prendra à 50 sous, sans vous demander d'où vous la tenez. Que lui importe? Ne fait-il pas une affaire d'or? C'est là tout ce qui l'intéresse.

Le regrattier est obligé par la loi de tenir un registre. Le client qui lui vend y inscrit son nom et son adresse. Ce client peut revenir deux fois dans la même journée et inscrire des noms et des adresses différents dans ce livre; le regrattier ne s'en souciera pas. Il se rendra bien compte qu'il y a quelque chose de louche là-dedans, mais il se dira que c'est l'affaire de la police de débrouiller de telles histoires.

Comment les regrattiers peuvent-ils réussir à faire fortune dans les magasins crasseux qu'ils tiennent? Comment peuvent-ils parveen quantité, sauf lorsqu'il découvre une occasion extraordinaire à la suite de feux ou de faillites. Encore se montre-t-il là d'une prudence

achats, il ne fait affaire avec aucu-

ne maison établie. Il n'achète rien

Il achète surtout des particuliers dans la déveine, des petites gens acculées à la ruine complète et qui cèdent à vil prix les derniers articles qu'ils possèdent encore, afin de se procurer du pain. Ceux-là, le regrattier les pressure, leur offre des prix ridicules qu'ils sont bien obligés d'accepter, s'ils veulent se mettre quelque chose sous la dent.

"Faites disparaître le receleur, disait un juge, et vous diminuez aussitôt de 95% les voleurs".

Qu'est-ce qu'un voleur pourrait bien faire de tous les objets qu'il rafle dans le pillage d'une maison privée, par exemple, s'il n'était pas certain de pouvoir écouler cette marchandise, de pouvoir l'échanger contre de l'argent?

C'est aux regrattiers que pensent les voleurs, sitôt qu'ils ont un coup à faire. Bien plus, ils s'entendent à l'avance avec des regrattiers composent le fonds de commerce d'un seul regrattier, ils seraient sans doute édifiés.

Comme ces commercants obtiennent les articles aux prix qu'ils veulent payer, c'est-à-dire très bon marché — ils peuvent les revendre avec de très gros bénéfices et arrondir leur petit capital. L'appât du bon marché fait la réclame du regrattier, et lui amène sa clien-

Ce sont surtout les gens de la campagne qui fréquentent le plus ces établissements. Il est rare que des cultivateurs viennent au marché sans aller faire une «petite tournée» chez les regrattiers, en quête d'occasions. Cette clientèle est habituée à marchander. Elle n'aime guère payer le prix qu'on lui demande du premier coup. Elle aime à faire baisser le vendeur. Elle triomphe lorsqu'elle a réussi

Le but de cette enquête n'est pas de troubler profondément le repos inquiet de tous ces commerçantsparasites, mais de viser aux movens à prendre pour assainir leur petite industrie, rendre plus difficile pour les voleurs et les receleurs l'écoulement des objets provenant des pillages de maisons privées et d'ailleurs.

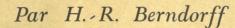
Le moyen que propose M. Jean-Louis Dussault à la fin de la présente enquête, parue dernièrement dans Le Devoir, et que l'auteur a bien voulu nous permettre d'utiliser, c'est l'institution du montde-piété municipal, réclamée déjà à maintes reprises par M. Léon Trépanier.





LES GENERAUX, DE QUELQUE PAYS SOIENT-ILS, APOTRES DE LA GUERRE

Par qui les Guerres sont-elles Voulues et Déclanchées?



Dans l'ouvrage que H.-R. Berndorff vient de publier sous le titre de Les Dessous de la Diplomatie, il nous explique les agissements de la diplomatie secrète qui crée des situations qui obligent les parlements à agir suivant ses décisions. Les guerres sont organisées par la diplomatie, les services secrets et les marchands de canons. Le chapitre qui suit vous en apprendra long. Il se lit comme un roman.

E 29 juin 1921, le portier de l'hôtel Lotti à Paris fait fonctionner la sonnette du bureau de réception. Le nouvel arrivant est M. Sidney Roberts, de Liverpool. Mr. Roberts est un grand Anglais rasé qui a des cheveux sombres et un type plutôt méridional. Il parle français sans le moindre accent et reste assis pendant cinq jours dans le hall de l'hôtel, occupé à regarder ses ongles bien polis et à lire les journaux que les grooms lui apportent. Le personnel l'appelle «Sir», en partie parce que personne n'a réussi à échanger plus de trois paroles avec lui, mais aussi parce que ses pourboires battent actuellement le record de l'hôtel. Pendant ces cinq jours, personne ne s'enquiert de «Sir» Roberts, il n'y a ni coup de téléphone ni lettre pour lui. Le soir du cinquième jour, une auto grisbleu s'arrête devant l'hôtel et l'on apporte une lettre pour Mr. Roberts. C'est un événement extraordinaire qui se répand aussitôt dans le personnel. Dans une attitude pleine de réserve, de distinction et d'ennui, Mr. Roberts reste assis dans le hall après avoir lu la let-

Au même moment (il est onze heures du soir), cinq hommes et une femme, bruyants, joyeux et déjà ivres, commandent leur septième bouteille de champagne au restaurant Pigalle à Montmartre. Peu après, un nouveau client vient

s'asseoir à une table voisine du groupe; il est très gris et se met immédiatement à boire du champagne.



MATA-HARI L'une des plus célèbres espionnes de la Grande Guerre



11

Deux civils apôtres de la paix, Aristide Briand et Lloyd George.

A la table voisine, on boit encore davantage, on parle encore plus fort et plus confusément, on porte un toast quelconque dans une langue étrangère et finalement, il faut payer l'addition. On ne se dispute qu'un tout petit peu, la femme finit par ajouter un billet, et l'on s'en va. Au même instant, l'homme ivre se lève. Il est pénible à voir car il heurte tous les gens près desquels il passe; dans la rue où le groupe s'est reformé et parle maintenant plus calmement sous l'influence de l'air frais, il se trouve soudain au milieu de ces gens, lorgque l'un d'eux s'en aperçoit. La femme monte en taxi, les autres se dispersent et l'homme ivre s'en va d'un pas incertain, tourne deux ou trois coins de rue et se redres-

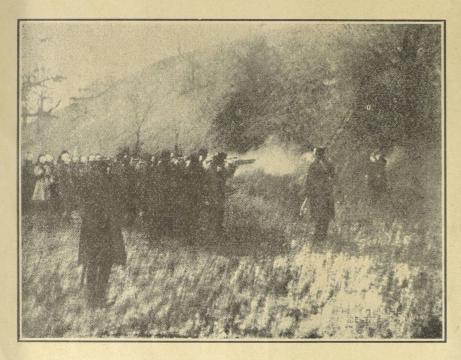
Vite, sans aucun signe d'ivresse, il arrange sa cravate de smoking. C'est un gentleman accompli qui fait signe un peu plus loin à une voiture et se fait conduire à l'hôtel Lotti; quand il y arrive, la nuit est déjà très avancée. Le portier est très surpris que l'inconnu demande Mr. Roberts. L'homme commence à parler en phrases courtes et précises. Il dit:

«Mr. Roberts, j'ai pu exécuter les ordres dans une certaine mesure. Je sais, au moins en gros, de quoi il s'agit. Les Français ont l'intention de fomenter la guerre en Orient sur une très vaste échelle, avec l'appui des Kémalistes, du gouvernement d'Angora. En vue de conversations étendues mais tout à fait secrètes, l'ambassadeur de Pologne à Constantinople, Jol-

LE CHATIMENT DES ESPIONS ET DES TRAITRES



Le bandeau



La salve



Après le coup de grâce, le défilé de la troupe.

ko, va venir ces jours-ci à Paris, pour conclure l'alliance Turquie-Pologne-France, et le troisième acteur est le représentant du gouvernement d'Angora, Békir Samy Bey. Cette alliance est dirigée contre nos intérêts en Grèce. Quant au détail de ces accords, quant au rôle exact que la question de Haute-Silésie joue dans cette affaire, je ne suis pas informé.

—D'où savez-vous tout cela?

-Il y a plusieurs jours que je file certaines gens qui passent leur temps à défendre les intérêts de la Pologne dans tous les bureaux de ministères imaginables et auprès des journaux. Il y a là une femme appelée Gordon, qui est la plus active. Ils sont tous Polonais; tout le groupe s'est saoûlé ce soir au restaurant Pigalle et j'ai écouté ce qu'ils disaient.»

Deux heures plus tard, Mr. Roberts part en avion pour Londres.

Voici le capitaine Reily!... Le capitaine Reily jouait un rôle tout particulier à l'Intelligence Service. C'est lui qu'on utilisait dans les affaire vraiment embrouillées.

Pour le moment, Reily descend d'avion à Paris le soir du jour où Mr. Roberts est arrivé à Londres, et se fait conduire à l'hôtel Lotti. Il y trouve George Edwards: c'est l'homme qui avait emmené Mr. Roberts faire un tour au Bois. Une fois dans sa chambre, le capitaine Reily ôte de sa bouche sa pipe de tabac blond et se met à jurer un peu. La situation, dit-il, est la suivante: on ne sait absolument rien, on veut en savoir beaucoup et lui, Reily, a un travail énorme en perspective.

Pour lui, les choses en sont là: la France mène en Orient un jeu quelconque, en rapport avec la question de la Haute-Silésie et présentant certains dangers pour l'Angleterre; on sait seulement qu'une Mme Gordon et M. Jolko qui doit arriver à Paris d'un moment à l'autre, jouent un rôle dans l'affaire.

Mr. Edwards déclara non sans mélancolie que le capitaine Reily jugeait la situation très exactement, et le capitaine se mit au travail.

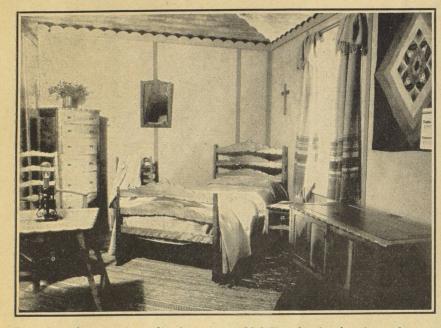
Le lendemain matin, de très bonne heure, il avait déjà trouvé l'adresse de Mme Gordon. Alors il disposa autour de cette maison une douzaine d'agents anglais qui étaient à Paris depuis longtemps, et tous ceux qui venaient voir Mme Gordon repartaient avec un homme à leurs trousses. On établissait alors son domicile et, par conséquent, sa personnalité. Bien entendu, on suivit minutieusement

Mme Gordon dans ses allées et venues, et le soir, on savait ceci: Mme Gordon était une envoyée de la Pologne qui avait longtemps vécu en Amérique et s'était installée à Paris pendant la guerre pour se charger, dès cette époque, des intérêts polonais auprès des bureaux du gouvernement. Elle avait de nombreuses relations parmi les journalistes des principales feuilles et les députés. Le rédacteur en chef de l'Homme Libre, le député Lotier, était l'ami très intime de cette femme, qui n'était plus absolument belle, mais avait néanmoins toutes sortes de charmes.

Le lendemain matin, il fit sa malle et alla s'installer dans une chambre de célibataire sur la rive gauche, boulevard Raspail. A onze heures, il était en possession de cartes de visite au nom de Mr. Djon, correspondant particulier d'un journal anglais qui faisait une vive opposition au gouvernement et avait constamment maille à partir avec Lloyd George. A onze heures et demie, il sonnait chez Mme Gordon. On l'introduisit dans un salon; Mme Gordon entra, en lisant la carte avec surprise, puis elle déclara ignorer en quoi elle pouvait obliger Mr. Djon. Mr. Djon s'expliqua. Il dit qu'ayant longtemps habité Varsovie, il avait entendu parler de Mme Gordon; des gens influents qu'il connaissait à Varsovie lui avaient indiqué Mme Gordon comme une remarquable source d'informations pour un journaliste dont l'organe n'approuvait nullement la politique de Lloyd George en Haute-Silésie. Mme Gordon hocha la tête et dit qu'elle ne comprenait pas cette démarche, qu'elle ne s'occupait pas de politique et qu'elle était malheureusement très pressée pour le moment.

Mr. Djon en profita pour se caler encore plus confortablement dans son fauteuil, et se mit à examiner la personnalité politique de Lloyd George. Mais Mme Gordon garda sa réserve, ouvrit à peine la bouche, et Mr. Djon fit ce que tout reporter sensé eût fait à sa place: il déclara que Mme Gordon lui avait dit une foule de choses intéressantes; il la remercia, lui baisa la main et s'en alla. Le lendemain matin, il dut reconnaître qu'il avait une chance imméritée. Dans le dernier numéro du journal dont il s'était donné pour le correspondant, il y avait en première page un article enflammé qui défendait les droits de la Pologne en Haute-Silésie. Cet article n'était pas très intelligent, les cho-

(Suite à la page 41)



Essai de style paysan canadien-français. — Mobilier de chambre à coucher en merisier solide de la province de Québec. Sièges garnis en écorce d'orme. Ce mobilier est tout exécuté à la main.

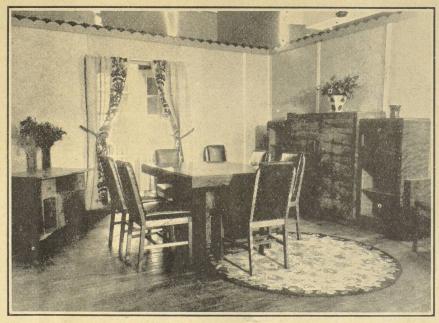


Essai de style paysan canadien-français. — Mobilier pour la salle commune exécuté en merisier solide de la province de Québec. Sièges en écorce d'orme. Tapis au crochet et de catalogne.

A la Recherche d'un Art Canadien

Tous les meubles qui apparaissent sur ces photos sont des créations de M. Jean-Marie Gauvreau, diplômé de l'Ecole Boulle de Paris, chef de la section du meuble à l'Ecole Technique de Montréal, et ont été exécutés par ses élèves dans les ateliers de cette école.

Quant aux tissus, tapis et tentures qui décorent les cinq pièces illustrées ici, ils sont l'oeuvre de l'Ecole provinciale des arts do-



Salle à manger en merisier ondulé de la province de Québec. Cuir moderne rouge ou noir.

mestiques de Québec, habilement dirigée par M. O. A. Bériau.

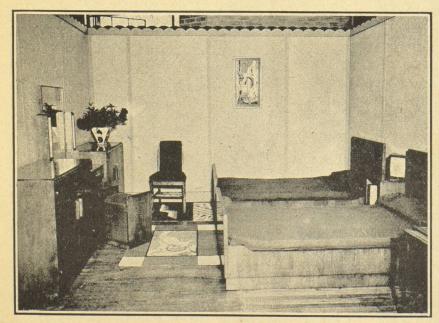
Ces divers mobiliers ont été très remarqués à la dernière Exposition de l'Ecole Technique de Montréal, organisée par son directeur, M. Alphonse Bélanger.

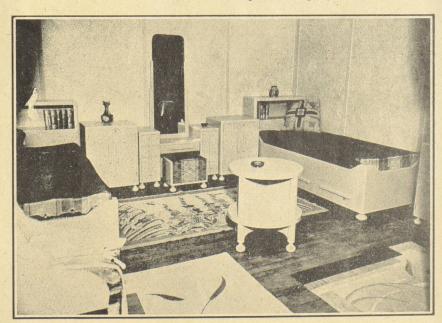
Les trois photos du haut et du centre sont de M. V. Garcia; les deux du bas, de M. Lucien Desjardins, photographes de Montréal.

Chambre à coucher en merisier laqué de la province de Québec. Fini noyer. Coiffeuse, commode et chiffonier combinés. Tapis et tissus dans les tons rosés.

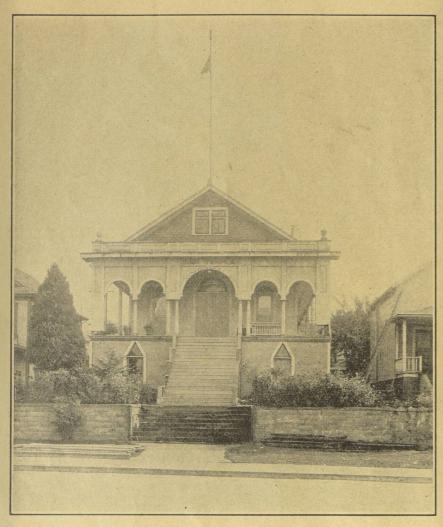


Très jolie chambre à coucher de jeune fille en tilleul de la province de Québec. Coloration jaune pierre et vert pomme. Tapis jaune, vert et violet.

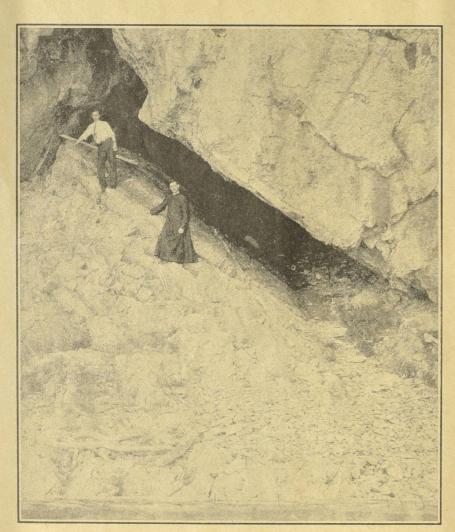




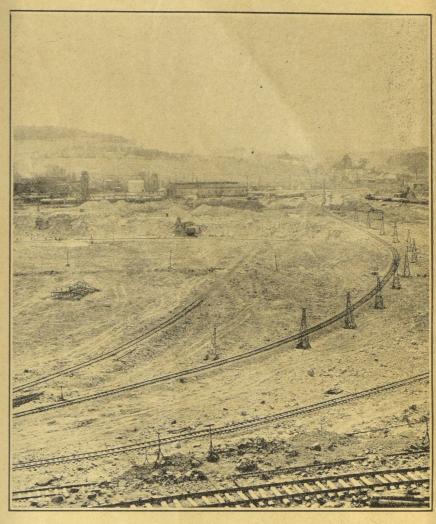
Saviez - Vous Que?



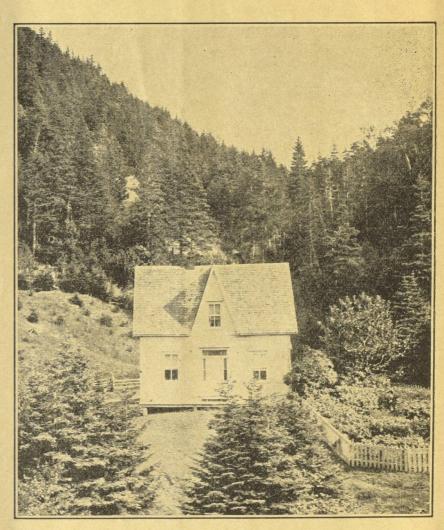
Il y a, dans la seule ville de Vancouver, Colombie anglaise, plus de 2,000 Hindous. Le temple que l'on voit ici leur appartient.



Dans cette grotte ou cave de l'Île aux Massacres, située en face du Bic, sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, se réfugièrent les sauvages Micmacs pour échapper à leurs ennemis les Iroquois. Mais, découverts par ceux-ci, ils furent enfumés, puis massacrés à leur sortie.



Les mines de Tethford Mines, province de Québec, produisent 85% de l'amiante utilisée dans le monde entier.



Le poète canadien Chapman a écrit quelques-uns de ses ouvrages dans cette maisonnette des Cannes de Roches qui appartient au morutier gaspésien John JeanJean.

PHOTOS DU CANADIEN NATIONAL

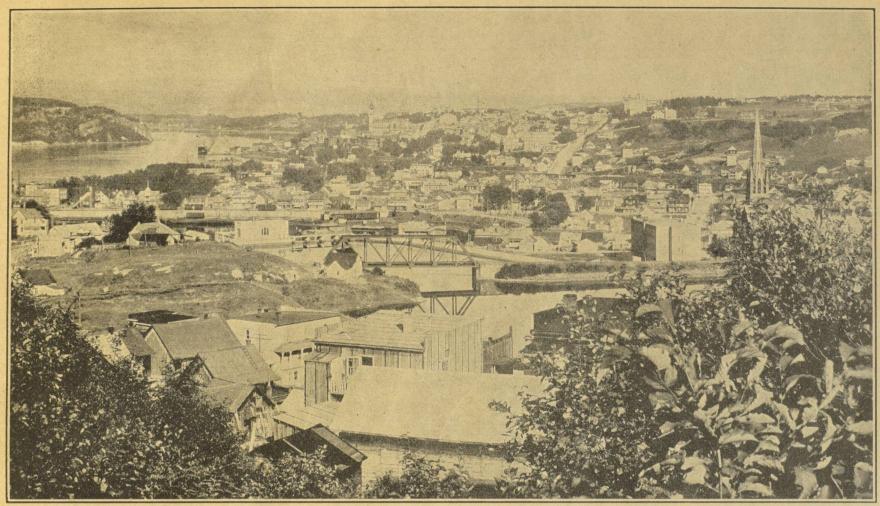


Photo Ass. Screen News, Montréal, Can

VUE D'ENSEMBLE DE CHICOUTIMI

CHICOUTIMI

"Reine du Nord"

E voyageur reste saisi. Devant lui, il voit une ouverture gigantesque au flanc de la rive du Nord, une sorte de tranchée creusée par la main de quelque géant des histoires fabuleuses. Le bateau. s'avance, comme craintif, au milieu de ces blocs gigantesques de granit qui plongent leurs pieds dans les eaux noires et profondes du Saguenay. Puis se déroule la succession des caps dont la solidité défie le temps: - Cap Eternité, Cap Trinité, etc. Et, soudain, tous ces rochers parlent: la sirène du navire lance son cri qui se répercute de tous côtés comme un gémissement. Peu à peu, l'une des rives s'abaisse et se rapproche de l'autre, le courant devient plus ra-

Construite en amphithéâtre sur la rive sud du Saguenay, la ville de Chicoutimi a un aspect impressionnant lorsqu'on y arrive en bateau. Après avoir traversé une sombre coulée aux profondeurs mystérieuses, le touriste respire plus librement en voyant le paysage s'éclaircir, s'illuminer. En même temps, il a une idée de l'activité industrielle de ce coin du pays. Un fait nous fera comprendre le déve-

pide. C'est alors qu'apparaît Chi-

coutimi, "Reine du Nord".

loppement de cette région: en 1897, Chicoutimi n'avait que 1350 habitants, cette ville en renferme aujourd'hui plus de 10,000, sans compter la banlieue.

Ce fut vers 1641 que le père de Quen fonda ses missions du Saguenay et du Lac St-Jean. En 1750, le père Claude Godefroi Jocquart, un autre de ces hardis missionnaires que sont les Jésuites, écrivait à l'agent fédéral de la Compagnie de la Nouvelle-France sur la scierie du poste de Chicoutimi comprenant "deux scies et deux scieurs". Pendant de longues années encore, la vallée du Saguenay resta le royaume des chasseurs et des aventuriers.

Les guerres de Napoléon, qui firent tant de ravages en Europe, eurent une heureuse répercussion au royaume du Saguenay. Le blocus continental, imposé par l'Empereur aux abois, interdisait l'entrée du bois de la Scandinavie en Angleterre. William Price fut envoyé au Canada pour étudier les ressources forestières de ce pays.

Il expédia en Angleterre de grandes quantités de bois pour la construction des vaisseaux. Les guerres finies, il établit des exploitations forestières sur l'Outaouais et le St-Maurice. En 1840, il sauva du désastre un groupe de cultivateurs qui s'étaient unis pour construire une scierie. Jusqu'à la fin du dernier siècle, l'industrie fut confinée aux alentours de Chicoutimi.

La deuxième phase du développement de cette région si riche en ressources naturelles ne vint qu'au début du XXe siècle. Quelques fermiers, ayant mis leurs fonds en commun voulaient fabriquer de la pâte à papier qui, disait-on, rapportait de gros bénéfices. Mais, pour des raisons trop longues à exposer ici, l'affaire péréclita. La maison Price acheta l'usine et la transforma en papeterie. Le succès de cette entreprise hardie suscita d'autres initiatives. Vingt ans plus tard, une demi-douzaine de fabriques de pâtes à papier et de papeteries florissaient dans la région. Elles produisaient chaque jour plus de 500 tonnes de papier.

Chicoutimi fut la première à bénéficier de ce regain d'activité et en 1921 elle comptait près de 9000 habitants. D'autres villes industrielles l'entrouraient comme des satellites. Mais une troisième ère de prospérité commençait. De vastes barrages furent jetés à travers le Saguenay et les principales rivières tributaires. La quantité de pouvoir disponible pour les industries de Chicoutimi est aujour-d'hui illimitée.

Chicoutimi est le terminus du Chemin de fer Canadien-Nord et celui de la Canada Steamship Lines. Elle possède un vaste hôpital, une magnifique cathédrale et plusieurs chapelles, une école normale, une académie, un Séminaire bien aménagé et de nombreuses écoles élémentaires.

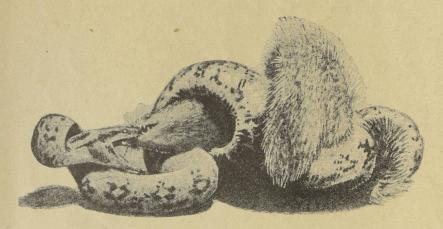
On remarque aussi un journal d'une belle venue, le *Progrès du Saguenay*, une Chambre de Commerce très active, plusieurs banques, et un grand nombre de petites industries de toutes sortes.

Enfin, Chicoutimi est munie d'un port moderne où des vaisseaux d'un assez fort tonnage peuvent accoster.

ACTUALITES, CURIOSITES ET INVENTIONS

LE PLUS COURAGEUX ET LE PLUS SPORTIF DES ANIMAUX

Nous connaissons très peu chez nous cette bête merveilleuse qui s'appelle la mangouste. Il n'en est pas de même aux Indes où cet animal est l'objet d'un véritable culte, que tout le monde aime et admire. Cela, parce que la mangouste est l'ennemi le plus redoutable des serpents venimeux, comme le cobra et l'aspic. On sait que dans l'Inde des millions de personnes meurent, chaque année, des morsures de serpents venimeux. Comme on dit justement, sans la mangouste, ce n'est pas un million de pertes de vies humaines qu'il faudrait déplorer, mais cinq, sinon dix. Dans cet immense pays, le plus grand ami de l'homme est donc la mangouste. Mais la mangouste n'est pas pour cela un animal domestique. De la taille de notre chat sauvage, elle a la gueule effilée et une queue bien fournie. La mangouste pénètre dans les maisons, joue quelquefois avec les enfants, se laisse caresser, mais elle n'ap-



Le combat d'une mangouste et d'un serpent: la mangouste, enserrée par le python, saisit la mâchoire du reptile pour la broyer,

partient à personne. Elle accepte qu'on la nourrisse, qu'on la flatte, mais elle se montre absolument réfractaire au joug domestique. Partout, les gens lui donnent du lait et des oeufs frais, pour la garder dans le voisinage.

La mangouste est un animal sportif et courageux, parce qu'elle s'attaque d'abord aux bêtes les plus dangereuses qui soient, dont la morsure est toujours mortelle, et cela d'une manière tout à fait désintéressée. Pour le seul plaisir, on dirait, de rendre service, car jamais, naturellement, la mangouste ne touche à un serpent mort. Ce qui permet à la mangouste de vaincre les plus terribles serpents à lunettes, c'est son courage et son agilité.

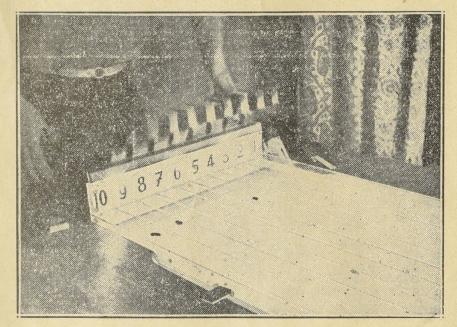
La mangouste est même insensible à la fascination. Loin de la fasciner, le regard

Courage et son agilité.

La mangouste est même insensible à la fascination. Loin de la fasciner, le regard du cobra irrite la mangouste, qui se prépare au combat. Puis, d'un bond la mangouste se jette alors sur le serpent. Elle le saisit par la tête et d'un coup de mâchoire lui broie la tête, pendant que le serpent s'enroule autour de son corps, cherchant à l'étouffer, comme on peut voir sur notre gravure. Quand sa victime est bien morte, la mangouste la traîne jusqu'à la plus proche maison habitée et la dépose là, pour regagner ensuite la forêt.

LES COURSES DE "COQUERELLES"

Que pensez-vous de ce sport nouveau que viennent de lancer les habitués de la Côte d'Azur, gens oisifs, légèrement abrutis et qui ne savent plus quoi inventer pour se distraire? La course des "coquerelles". Un commerçant a su tirer parti



Le départ vient d'être donné. Les concurrents, indiqués ici par des taches noires que nous avons légèrement grossies, s'élancent.

de l'instinct de ces bêtes qui est de fuir la lumière. Ils sont enfermées dans dix boîtes de départ, un coup de levier ouvre les boîtes et les met sur la piste en pleine lumière. Les partants courent naturellement de toutes leurs forces de l'autre côté de la piste qui se trouve dans l'ombre. Les spectateurs parient sur un numéro et le vainqueur gagne la prime.

L'AGE DU MONDE PAR LES GENERATIONS

Le calcul des générations successives depuis le commencement de notre ère a été refait dernièrement, et en voici le résultat :

depuis le commencement de notre ère a été refait dernièrement, et en voici le résultat:

Il y a 1932 ans depuis la naissance de Jésus-Christ, et nous ne sommes séparés de cette époque que par la vie de 38 hommes de 50 ans ou de 19 centenaires. En appliquant cette nouvelle mesure du temps à la création du monde, il n'y aurait depuis Adam jusqu'à nous que la vie de 120 hommes de 58 ans ou de 60 centenaires que chaque siècle produit régulièrement. La vie de 5 hommes de 50 ans nous conduit vers la naissance de Louis XIV, celle de 8 hommes au baptême de François ler, celle de 18 hommes à Saint-Louis, et, enfin, celle de 22 hommes jusqu'à Charlemagne.

Quand on met, pour ainsi dire, l'une au bout de l'autre 2 ou 3 existences humaines tant soit peu prolongées, on est étonné de l'étendue qu'elles embrassent. Voltaire dut une partie des anecdotes qu'il répandit dans le Siècle de Louis XIV aux souvenirs du vieux maréchal de Villars, qui, mort en 1734, était né en 1653, de La Fare, né en 1644, et de Chaulieu même, qui, né en 1639, avait pu voir dans son enfance un fils de Charles IX et de Marie Touchet, le fameux duc d'Angoulême, né en 1573 et mort à 77 ans, en 1650.

M. le duc de Brancas de Lauraguais, mort à 91 ans, en 1824, était né en 1839. Donc, d'un esprit fort précoce, il a pu jouir, plusieurs années, de la conversation de Fontenelle, qui conserva sa mémoire jusqu'au dernier moment. Fontenelle mourut en 1757. Il était né juste

un siècle avant, en 1657; et par son on-cle, le grand Corneille, qui ne mourut que 27 ans après, on remonte avec éton-nement jusqu'en 1606, époque où naquit l'auteur du Cid, 4 ans avant la majorité de Louis XIII. Ainsi, véritablement, il n'y eut que 3 hommes entre Henri IV et Charles X; on croit rêver.

LE CUIR D'ELEPHANT

Il paraît que le tannage des peaux d'éléphant constitue une industrie qui tend à se développer, surtout aux Etats-

tend à se développer, surtout aux Etats-Unis.

Le procédé qu'on emploie est le procédé généralement usité depuis la fin de la guerre où l'écorce de chêne moulue a été remplacée par les extraits tannants. Pour la peau d'éléphant, on prend un très fort extrait de tannin quelconque qu'on laisse agir pendant six mois. Quand la peau est retirée, elle a près de un pouce et demi d'épaisseur.

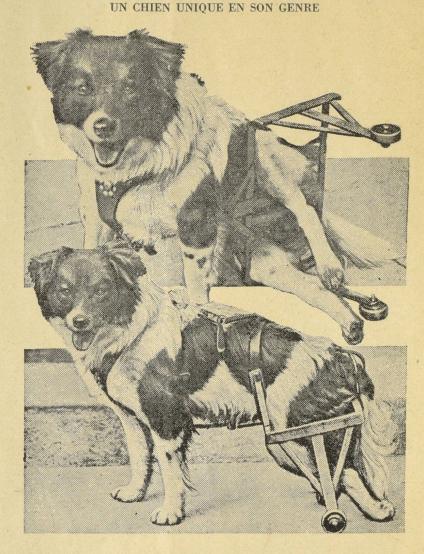
Le cuir d'éléphant, comme celui du crocodile, la peau des serpents, etc..., sert à la fabrication des objets de luxe. Il se vend très cher. Une gibecière en peau d'éléphant coûte un peu plus de \$40.00; une petite valise varie de \$250 à \$350; les étuis à cigare et les porte-cartes ne valent pas moins de \$4 à \$5.

De cette peau on fabrique également des tapis d'une grande originalité. Dans ce cas, la peau est simplement tannée et non corroyée. On s'efferce de conserver à la peau sa couleur et son aspect naturels.

Il va sans dire que le prix très élevé.

naturels,

Il va sans dire que le prix très élevé
de tous les articles fabriqués en peau
d'éléphant est compensée par leur très
grande solidité: on peut presque les considérer comme inusables.



Que pensez-vous de ce jeune chien et de son curieux attelage? C'est "Puppy", une petite bête très intelligente, propriété de Mme Ward Wilson, de Los Angeles, que celle-ci trouva un jour blessé dans la rue par une automobile: fracture de l'épine dorsale, hanches disloquées, deux pattes d'arrières paralysées. Au lieu de le faire tuer, comme lui recommandaient ses voisins, elle le soigna et imagina à son intention la voiturette que porte ici le chien. Bien que privé de l'usage de ses pattes d'arrière, "Puppy" se tire très bien d'affaire et est parfaitement heureux.

LE CINEMA, LE VAUDEVILLE ET LA RADIO

Les sommes fantastiques que rapportent aux artistes du cinéma connus le vaudeville et la radio. — Les trois industries les moins touchées par la crise actuelle.

par Francine

film dont il tient le premier rôle passe à l'écran d'un théâtre, l'artiste y paraît «en personne», vient saluer le public, réciter quelque chose, chanter ou danser. Cela fait ni plus ni moins un numéro de vaudeville.

La plupart des artistes du cinéma, petits et grands, font donc maintenant du vaudeville de ce genre, bien que la chose leur ait paru, au début, indigne d'eux et de la très haute idée qu'ils se font de leur art. On peut même dire que la majorité d'entre eux cousacrent environ 12 semaines par année à ce travail, soit aux Etats-Unis, dans tous les centres importants et même dans les petites villes, soit au Canada, dans les villes les plus importantes de chaque province.

dant, les artistes de l'écran n'a-

vaient qu'à paraître en public, à saluer la foule, à se laisser admirer quelques instants et à se retirer dans les coulisses. Mais aujourd'hui, depuis le cinéma parlant, le public attend d'eux bien davantage, c'est-à-dire qu'ils en attendent un véritable numéro de vaudeville. Et c'est ainsi que les étoiles sont devenues de véritables vaudevillistes, obligés de préparer leur «numéro» et souvent même de travailler beaucoup pour en faire un succès. Eddie Cantor et Al Jolson, par exemple, prennent la chose très au sérieux et préparent, aussi consciencieusement qu'un film, le texte des chansons et des histoires qu'ils doivent débiter dans les théâtres ou à la radio. Al Jolson a signé tout dernièrement un contrat avec le réseau NBC pour 26 semaines d'émissions radiophoniques, au prix de \$195,000,



E. BROWN — à qui le vaudeville rapporte \$6250 par semaine JOE E. BROWN -

SI les artistes du cinéma qui font du théâtre sont assez rares, on ne peut dire cela du vaudeville, ce genre étant resté en honneur, aux Etats-Unis, alors que le théâtre proprement dit souffre énormément et de la crise et de l'importance exagérée que prend le cinéma dans la vie américaine et cana-

Le vaudeville est à la fois un genre facile et très payant, auquel les plus grands artistes de Hollywood s'adonnent très volontiers. Cela a commencé avec ce qu'on appelle, dans les salles de cinéma de partout, les «personal appearances». En même temps qu'un



CONSTANCE BENNETT

Cette charmante étoile du cinéma a refusé un contrat de \$20,000 par semaine, parce qu'elle est trop gênée pour paraître en public et donner un numéro de vaudeville.



DOLORES DEL RIO — qui gagne autant comme danseuse que comme actrice

ce qui représente un cachet de \$7,500 par concert, plus que ce qu'ont jamais touché Maurice Chevalier et Eddie Cantor, pour un contrat à long terme.

Il y a pourtant des étoiles qui ont toujours refusé de paraître en public et de faire du vaudeville. On cite ainsi l'exemple de Constance Bennett qui a refusé un engagement de \$20,000 par semaine, non parce qu'elle n'aime pas l'argent, mais parce qu'étant très gênée, elle craint d'avoir le trac et de nuire ainsi à sa réputation.

Greta Garbo, la fière et solitaire Greta, refusa pareillement, mais



MAURICE CHEVALIER

Les cachets de Maurice ont toujours été fabuleux, au théâtre comme à la radio.
Il toucha, l'an dernier, à San-Francisco, \$25,000 par semaine.

pour d'autres raisons, de signer un contrat de \$30,000. Adolphe Menjou est opposé, en principe, à ces tournées des artistes du cinéma dans les théâtres, sous prétexte que ces apparitions en public sont de nature à faire du tort à l'industrie du cinéma tout autant qu'à l'artiste même.

Mais on n'en pourrait dire autant de Maurice Chevalier qui fut toute sa vie un acteur de vaudeville et à qui ce genre ne répugne aucunement. Il double ainsi chaque année la fortune que lui rapporte le cinéma. On se rappelle que l'an dernier il toucha \$25,000 en une semaine pour chanter uniquement deux petites chansons par jour à San Francisco. Los Angelcs lui paya également \$15,000 pour une seule semaine. Quant à Will Rogers, ses cachets varient de \$10,000 à \$12,500 par semaine.

Le théâtre Capitol, de New-York, donna \$20,000 par semaine à Al Jolson. Tom Mix et Tony, son cheval, reçurent \$10,000 par semaine, au même endroit. Edward G. Robinson, quand il y paraît, reçoit \$7,500. Eddie Cantor, au théâtre Palace, fut payé \$8,500 par se-

maine. Un acte de vaudeville rapporte ordinairement \$10,000 aux frères Marx. Barbara Stanwyck et Frank Fay touchent ordinairement, au même théâtre, \$8,500 par semaine.

Mae Murray commande encore des cachets de \$7,000 par semaine. Pour Jackie Cooper et Jack Dempsey, c'est \$7,500; pour Victor Mclaglen et Bill Haines, \$6,000; Joe E. Brown, \$6,250. En Europe, au cours de ses tournées, la belle et séduisante Jeanette MacDonald, la partenaire de Maurice Chevalier, est payée \$5,500 par semaine.

Tout cela, comme vous voyez, n'est pas si mal, par le temps qui court. Mais ce n'est pas tout. Presque tous les artistes du cinéma, comme nous avons dit, font maintenant du vaudeville et pour des sommes rondelettes. En voulez-vous d'autres?

Edmund Lowe, El Brendel et Pola Negri ne se montrent pas en public pour moins de \$5,000 par semaine, tandis que Alice White elle-même touche encore \$3,500.

Les cachets de la petite Lupe Velez sont aussi de \$3,500. Comme elle dit: "Je ne chante pas bien, mais je chante fort, de sorte que je ne vole pas mon argent." Anna May Wong, pour paraître en public vêtue de ses somptueuses robes chinoises et faire un tour de danse, reçoit pareillement \$3,500 par semaine.

Dans les \$3,000 par semaine, nous trouvons encore Louise Fazenda, Fifi Dorsay, Esther Ralston (4,000 quand elle est accompagnée de son jeune enfant), Ben Lyon.

Nous passons ensuite aux deux mille cinq cents avec Lilyan Tashman, Estelle Taylor, Blanche Sweet et Polly Moran.

Nils Asther est aussi dans ces prix-là, de même que Belle Bennett et Charlie Murray.

Nous tombons maintenant dans la catégorie des moins de deux mille dollars. (Quelle misère!!!)

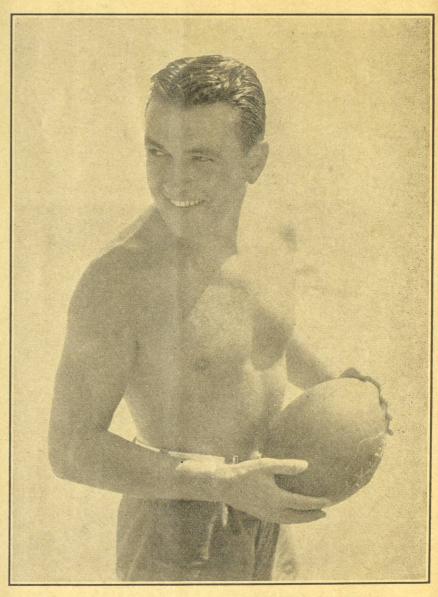
Voici James Dunn, Sue Carol, Nick Stuart, Mitzi Green, avec \$2,000 par semaine pour leurs tournées de vaudeville, Jimmy Hall, avec \$1,750, Irène Rich, même chose, et Arthur Lake, avec \$1,000.

Nous venons de parler plus particulièrement du vaudeville, mais il y a aussi la radio qui accroît les revenus, déjà très intéressants, des artistes de l'écran. Ici encore, il y a des artistes réfractaires à la radio. De même que Adolphe Menjou et Greta Garbo méprisent le vaudeville, de même Charlie Chaplin, le grand apôtre du cinéma muet, méprise la radio. C'est ainsi qu'il refusa un contrat sensationnel de \$365,000 pour une causerie de 15 minutes une fois par semaine. Harold Lloyd repoussa pareillement un contrat de \$100,000.

Cependant, depuis que Richard Barthelmess lança la mode de parler à la radio, en 1922, tous les autres artistes, à de rares exceptions près, se sont montrés heureux de se servir de ce médium de publicité nouveau, d'autant plus qu'il paye très bien son homme! Will Rogers parla huit fois pour \$15,000. Chevalier toucha jusqu'à \$5,000 pour chanter pendant 10 minutes. Lawrence Tibbett touche un cachet de \$4,000 pour son concert hebdomadaire. Bebe Daniels a \$3,000 chaque fois qu'elle parle ou chante devant le microphone.

La crise n'affecte donc pas énormément, quoi qu'on dise, les heureux mortels à qui Hollywood et New-York ont donné la gloire.

FRANCINE.



RICHARD BARTHELMESS C'est ce sympathique artiste de l'écran qui, en 1922, lança à Hollywood la mode de parler à la radio.



Les Fiancés d'Angkor

Par DYVONNE

I L'ETOILE DU SOIR

Quand Mme d'Estange pénétra dans le studio de son fils, le soleil d'hiver, eu-trant à flots par des baies de la largueur de la pièce, la força presque à fermer

de la pièce, la força presque à fermer les yeux.

—Bizarre style moderne, murmuratelle, jamais je ne m'y ferai!

Sur le seuil, elle regardait cette salle en pierre de taille blanche avec, des windows énormes, béants sur la place de l'Etoile à Paris; la lumière se ruait avec l'impétuosité d'un mascaret et s'irradiait sur les consoles, les tables, les rayons de la bibliothèque, le tout formé uniquement de feuilles de verre limpide dans des armatures de fer forgé, ferronnerie d'art, riche et souple en contraste voulu avec la pureté scintillante du cristal.

Et, mêlées à cette précision, on découvrait de surprenantes mollesses: sous les pieds, des fourrures où l'on enfonçait comme dans une pelouse; divans et fauteuils chargés de coussins d'hermine, de loutre, de martre. De chaque côté des baies, de grands rideaux de velours couleur de feu, épais d'un doigt. Par terre, dans une jatte mexicaine, un buisson de mimosas Malgré l'hiver on ne sen.

leur de feu, épais d'un doigt. Par terre, dans une jatte mexicaine, un buisson de mimosas. Malgré l'hiver on ne sentait pas le froid tellement le chauffage central dispensait de tiédeur.

N'était-il pas, ce studio, à l'image des jeunes gens modernes, à l'âme claire, nette, dépouillée mais conservant cependant d'étonnants raffinements, des élans d'humanité et d'enthousiasme tels qu'aucune autre époque sans doute n'en juxcune autre époque sans doute n'en jux-

La marquise d'Estange s'assit parmi s pelleteries soyeuses du divan et appela:
—Maxime!

-Mère, répondit une voix intense, j'ai fini avec le maître d'armes. Me voi-

Et un jeune homme brun, imberbe, entra dans le studio d'un pas rapide.

entra dans le studio d'un pas rapide.

Le comte Maxime d'Estange avait trente ans, la sveltesse aisée d'un sportsman et le front dégagé, intelligent, la lèvre fine d'un humaniste. Il n'y a pas longtemps — un peu avant la guerre — on déclarait inadmissible qu'un intellectuel pût être sportif. L'homme sensible aux bellles formes d'art devait être voûté, craintif et fuir toute manifestation physique. Mais les nouvelles générations ont fait exploser tous les poncifs. Il n'y a plus antinomie entre le sport et l'art. Parfois même ils s'unissent en force et en grâce.

Maxime d'Estange était bon tireur, adroit escrimeur; une ascension l'attirait autant pour l'adresse à déployer que pour la splendeur religieuse des cimes; il ne s'était jamais mesuré avec un taureau, mais plusieurs mouflons, tué par lui dans des passes difficiles, adoucissaient de leur fourrure ce studio qu'il avait du reste appelé "Bibliopolis": la Cité des Livres. Dans leurs reliures de choix, mosaïquées, avec des éclatements de coloris modernes, les livres occu-Maxime d'Estange était bon tireur,

paient tous les rayons de cristal, jon-chaient les tapis et les tables basses, con-fessaient les goûts intellectuels de Maxi-

De sa vie sentimentale on ne pouvait rien augurer en le voyant car, ainsi que tout être vraiment viril, il affectait un détachement absolu à ce sujet et ses yeux mordorés, volontairement froids, ne ré-

mordorés, volontairement froids, ne révélaient pas son intimité.

—Comment se fait-il, ma chère mère, dit-il à la marquise, que vous vous soyez décidée à quitter votre étage. "l'étage des ancêtres", avec ses pastelles et ses Largillières pour venir vous fourvoyer ici, dans la Cité des Livres?

—Tu devines en effet qu'une raison grave me fait te chercher jusqu'à Bibliopolis. Tu connais, du reste, le sujet de nos conversations depuis trois semaines, aussi irai-je droit au but...

Le visage de Maxime exprima le mécontentement. La rébellion rendit sa voix cassante:

—Le but? le voici, dit-il: mon mariage

Le but? le voici, dit-il: mon mariage
avec Françoise de Meules.
Eh bien! d'une façon définitive refuses tu d'épouser Françoise!

-Absolument. -Françoise est une amazone cham-

pionne. —C'est un titre évidemment! s'excla-

d'Estange.

Pour un sportif comme toi, n'est-ce

pas le meilleur?
—Détrompez-vous maman. Je ne suis pas qu'un sportif, moi. Je vous l'ai dit

pas qu'un sportif, moi. Je vous l'ai dit et redit.

—C'est vrai... il y a Bibliopolis...

—Tandis que Françoise est uniquement championne et ne vit qu'à cheval et que pour le cheval.

—N'exagère pas, mon fils.

—Je n'exagère pas du tout. Françoise passe son existence au manège et dans les bois de Boulogne, de Saint-Cloud, partout enfin sauf faubourg St-Honoré, c'est-à-dire chez elle. "Mona Lisa", sa jument, est son plus grand souci...

—Qui passerait au second plan si Françoise avait celui d'un foyer, d'un mari...

mi tout d'autres femmes mariées, sort bien banal, avouez-le. —Tu es trop difficile! soupira la mar-

Françoise me fait l'effet d'une centauresse et je ne puis imaginer cette fem-me-équestre dans votre "salon des an-

-Tu veux me prendre par mon fai-ble! dit la mère.

Mais elle reprit obstinée :

-Eh bien, que penses-tu de Lady Rhoda? pour une Anglaise elle est peu sportive, très féminine. C'est une de tes amies d'enfance....

Avec une brusque impatience le jeune

Est-il donc indispensable que je me marie?
—Oui, Maxime, indispensable, répon-

dit la marquise avec fermeté Et son visage bienveillant devint sévère et atteignit presque à la majesté austère d'une Mme de Maintenon.

—Indispensable, reprit d'Estange, irrité. Cette année?

La marquise, haussa les épaules en ré-

—Nous sommes en décembre. Je n'en demande pas tant. Mais, en tout cas, avant l'été prochain.

pourquoi cette hâte? la dynastie est

—Ne te moque pas, Maxime. Tu sais fort bien que tu dois à ton nom, à ta race, de fonder un foyer, de t'assurer des

héritiers.

—Mais j'ai un frère. Robert se chargerait fort bien. Il est vrai qu'il est à Rome et non à Paris comme moi et que tu ne peux le sermonner....

—Tu es l'aîné. Du reste, reprit Mme d'Estange, on dirait que vous vous entraînez réciproquement à rester célibataires.

Maxime se mit à rire et, prenant la main de sa mère, la baisa avec ce mélange de câlinerie et de désinvolture qui rendait ce grand jeune homme tour à tour si séduisant et si hautain.

La marquise soupira et regarda machi-nalement par les vastes baies. L'Arc de Triomphe de l'Etoile occupait tout l'ho-rizon. Le grand-père de Maxime: Laurizon. Le grand-pere de Maxime: Lairent d'Estange, amateur de courses et de chevaux, avait tenu à s'installer près du Bois. Il vivait la majeure partie de l'année dans la capitale, passant plus de

l'année dans la capitale, passant plus de temps sur les hippodromes d'Auteuil et de Longchamp et dans les haras de St-Cloud que dans sa maison.

Dans ce Laurent puis, dans son fils Gérard, le père de Maxime revivait le sang impétueux d'un de leurs ancêtres, ce Reynier au Long Col dit Reynier-Renard qui sut, dès le IXe siècle, se faire nommer duc de Lorraine. Si le grandpère Laurent avait aimé les chevaux, ce père Laurent avait aimé les chevaux, ce trait s'était aggravé dans son fils. Gérard voyageait en Afrique, et finalement, alors que son aîné avait quatre ans, gagnait les Indes et était tué au cours d'une chasse au tigre chez le maharadjah de Jaipore,

La jeune veuve ne vécut désormais que

La jeune veuve ne vécut désormais que pour ses deux fils, suivant l'éclosion de leur caractère, redoutant de trouver en eux l'esprit d'aventure de leur père. Quand les enfants s'enthousiasmaient au récit des prouesses de leur ancêtre Reynier-Renard, Mme d'Estange ne manquait pas de leur dire:

—Vous descendez aussi de sa bellefille: la princesse Gerberge, surnommée pour sa grâce exquise: La Perle Fine.

Et c'était pour elle un problème anxieux de savoir qui l'emporterait de l'influence de la princesse charmante ou de l'aïeul farouche. Jamais elle ne voulait que l'on conduisît ses fils au Jardin d'Acclimatation tant elle redoutait qu'ils prissent goût aux grands fauves. Les deux enfants en étaient irrités.

—Mère, disaient-ils, nous finirons par confondre un escargot avec un léopard! Enfin, presque subitement, quand ils eurent quinze et seize ans, tout ce que leur alliée la Maison de Lorraine possé-da de raffinement et d'élégance refleurit

da de raffinement et d'élégance refleurit en eux. Et la marquise, enfin heureuse et rassurée, vit Robert se tourner vers la carrière diplomatique. Il était maintenant secrétaire d'ambassade à Rome.

Maxime, lui, se sentait d'humeur trop indépendante pour se plier aux souplesses de la diplomatie. Il se chercha une occupation fort éloignée des sports et d'abord fit ses études de médecine. Puis il voyagea. Et la marquise recommença de trembler car son fils au lieu d'aller à Deauville, au Lido, tout au plus à Palerme dans un sleeping-car, n'avait d'autre moyen de locomotion que l'avion. Il fut un des premiers qui traversèrent le Sahara en aéroplane.

Sahara en aéroplane.

Plusieurs fois, du reste, Maxime avait cru rencontrer la femme idéale, celle dont son coeur — passionné malgré un étalage voulu de sécheresse et de dédain —

réclamait la venue.

Il avait plusieurs fois cru aimer et bien des gens de sa génération se sent contentés de l'émotion à fleur coeur qu'il éprouvait à ces moments-là. Ce trouble passager ne suffisait pas à Maxime, et, secrètement, sans toutefois y croire lui-même, il souhaitait connaître l'envoûtement du grand amour, cette fièvre, digne rivale de la fièvre sporti-

—Très mauvais cela, mon petit, lui disait souvent son frère Robert. Cela te conduira tout droit à quelque périlleu-

se aventure.
C'était bien aussi ce que redoutait la marquise d'Estange.

marquise d'Estange.

—J'ai toujours peur, disait-elle, à ses amies, qu'au retour d'un voyage en Russie il ne veuille épouser la fille d'un membre de la Tchéka, ou, au retour de Hollande, une marchande de fromages... Enfin, depuis trois mois, Maxime ne voyageait plus et Mme d'Estange espérait le fixer. Aussi répéta-t-elle doucement avec l'obstination des mères soucieuses du bonheur de leur fils...

—Alors, vraiment, ni Françoise, ni Lady Rhoda?

—Mère, dit délibérément le jeune comte, accorde-moi une dernière fantaisie.

—La plus folle sans doute? Te faire envoyer par fusée dans la lune?
—Pas du tout. Et même je prendrai un paquebot comme le plus timoré des

—Mais quelle fièvre d'aventure te pos-sède! s'écria la marquise.

-La soif de contempler la beauté.

—Contempleras-tu de plus beaux cou-chers de soleil qu'ici? Regarde cette gloire sur la place de l'Etoile.

Le jeune homme frémit.

—Mère, s'écria-t-il avec passion, je veux me rendre compte que nulle part au monde le soleil, en disparaissant, n'a autant de splendeur et de vaillance qu'ici! Et au retour, dans quelques mois, je m'engage, parole de gentilhomme, à me marier, peut-être même à épouser Françoise ou Rhoda sans chercher da-

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

-Est-ce vrai? s'écria la mère joyeuse-

ment.

—J'ai donné ma parole.

—Que n'es-tu déjà revenu.

—Tu ne sais pas encore où je vais.

—C'ast exact; parle, ne me fais pl -C'est exact; parle, ne me fais plus

-Comme le souhaitait Loti - et c'est lui que je cite — je veux pouvoir dire plus tard: "Au fond des forêts asiatiques, j'ai vu l'étoile du soir se lever sur grandes ruines d'Angkor."

grandes ruines d'Angkor."

—Quoi? s'écria derrière lui une voix vibrante, presque masculine, vous rêvez des temples de là-bas?

Maxime se retourna et s'inclina devant une jeune fille, de taille moyenne, mais grandie par son costume d'amazone. C'était Françoise de Meules, la ceune. C'était Françoise de Meules, la ceutauresse, qu'on rencontrait à toute heure au Bois, bottée et maniant la cravache comme un sceptre. Belle peutêtre, virile surtout avec son visage de jeune guerrier grec. Sans laisser Maxime lui répondre elle reprit, railleuse:

—Vous êtes mon cher, d'une banalité désespérante. Peut-on souhaiter aller voir Angkor alors que Vincennes nous en a offert une telle reconstitution? Tout le monde, depuis ma femme de chambre jusqu'au crémier du coin, connaît main-

jusqu'au crémier du coin, connaît main-tenant le célèbre temple!

jusqu'au cremier du coin, connaît maintenant le célèbre temple!

—Ma chère, riposta le comte avec tonte l'impertinence d'un homme avec une jeune fille qu'il a connue enfant et dont il a tiré les cheveux en jouant, qui vous dit que je ne verrai que le temple?

—Ah oui, il y a aussi les indigènes... les danseuses cambodgiennes qui reconstituent les anciennes danses khmères.

—Et ce que vous ignorez, ce que tout le monde à peu près ignore, il y a, à côté du temple dont vous avez eu à Vincennes une idée juste mais limitée, une ville entière, en ruines, avec des sanctuaires, des palais, des monuments aux destinations inconnues, une cité morte plus vaste que Rome au temps d'Auguste et dont nul ici n'a l'idée. Ce n'est pas le grand temple, déjà si connu, que je vais voir, mais une métropole anéantie et des centaines d'autres pagodes broyées par la forêt vierge.

Erancoise frança le tenis de formance de formance de la content de la co

forêt vierge. Françoise frappa le tapis de fourrure de son talon botté et, avec une décision qui s'harmonisait avec son visage de jeune Grec, elle décréta:

—Et bien, faites vite! Je sais qu'il faut

un mois pour gagner en bateau Saïgon, et de là, en quinze heures d'auto, Angkor. Visitez en quelques jours, prenez pour revenir un avion postal et soyez ici pour la Fête des Rois... Je vous at-

Elle ordonnait. Il s'écria en riant:

Elle ordonnait. Il s'écria en riant:

—Ce serait un record!

—Justement, cherchez donc à le battre! dit-elle enthousiasmée.

—Ah Françoise, vous êtes bien la femme des championnats. Mais songez donc que je vais précisément à Angkor pour connaître une félicité inouïe dont la vie moderne, trépidante, pleine de records, nous prive: la possibilité de rêver dans un merveilleux silence hanté de songes. Oui, nous autres, froids, ennemis du romantisme, sommes peutêtre des "romantiques refoulés"

—Refoulés par le sport, parbleu! dit Françoise, avec une rondeur de maquignon.

gnon.

—Bref, je serai là-bas pour le nouvel an. Tandis que vous traverserez les rues boueuses et agitées de la capitale, j'er-rerai, promeneur enchanté, sous le ciel d'Extrême-Asie, qui ne connaît pas l'hi

-Ou bien, dit Françoise avec dans la voix un tremblement de moquerie

dépit, vous serez aux pieds de quelque enchanteresse surgie des ruines...

—Une Apsara, une de ces danseusesmusiciennes dont il y a des milliers à Angkor voulez-vous dire, Françoise?

—Des milliers? exclama la marquise

avec un effroi comique. Mon pauvre enfant, tu es perdu!....

Non, maman, car elles sont en pier-— en bas-reliefs ce qui est encore — prisonnières des murs. —Je respire

—Mais il y a des Européennes en voyage dit Françoise nerveusement en eravachant avec vigueur sa botte vernie. Maxime, donnez-moi votre main, je vais y dire votre avenir là-bas

—Quoi, championne et chiromancien-

? tous les dons, Françoise. Sans répondre elle avait saisi la main du jeune homme avec une autorité in

discutable. Eût-il voulu lui arracher ses doigts qu'il n'aurait pu, sans un grand effort et une meurtrissure, échapper a l'étreinte de cette main d'acier habituée à tenir les rênes et à dompter les che-

Mme d'Estange aussi s'était approchée Sans être superstitieuse, son coeur ef-frayé par ce grand voyage se laissait in-fluencer par toute promesse de percer cet avenir qui, soudain, l'épouvantait. Que de dangers dans ces contrées loin-taines... Son mari y était mort.... —Oh! oh! dit Françoise, mi-railleuse, mi-acerbe, dans la Ville Morte vous ren-contrez une Apsara moderne.... habillée

contrez une Apsara moderne... habillée par Patou! qui danse le tango et est infiniment plus dangereuse que les séindigènes..

-Me croyez-vous si faible? Conti-

Elle vous fait perdre le coeur et la

raison. Elle se tut, réfléchissant, les sourcils

He se tal, Terleenssant, les sourchs froncés et, demanda enfin:

—Combien de temps pensez-vous rester à Angkor?

-Je serai de retour à Paris, pour Pâ-

ques.
Françoise eut un rire aigu:
—Pâques? mon cher Maxime, à Pâques vous serez en plein drame... Je vois de la passion, des larmes... des luttes... des attentats.
—Que dites-vous? s'écria la marquise, effrayée, un drame? un attentat?
Françoise se redressa en éclatant de rire.

rire:

—Plaisanteries que tout cela, vous le pensez bien. Je veux le terroriser pour le garder ici!

Mais avec une affreuse angoisse la

"Quels dangers va-t-il affronter pour la joie périlleuse de voir, au fond des fôrêts asiatiques, se lever l'étoile du soir sur les grandes ruines d'Angkor "

DANS LES RUINES

La traversée de Marseille à Saïgon est l'une des plus variées de l'univers car elle franchit ce monde antique, qui nous fit toujours rêver.

Au delà de la mer Rouge, toute peu-plée par l'Histoire Sainte, commence

plée par l'Histoire Sainte, commence l'enchantement asiatique.

Les somptueuses escales apparaissent: Ceylan, féerie cinghalaise; Singapour au nom sonore; rivages des îles de la Sonde, chevelus de forêts vierges.

Enfin, le 25 décembre, alors que Mme d'Estange s'apprêtait, emmitouflée dans ses fourrures à assister à la Messe de Minuit à Paris, son fils Maxime débarquait à Saïgon sous le soleil. Car, minuit en France correspond à sept heures du matin en Indochine.

s du matin en Indochine.

Matins d'Asie, sans fraîcheur profone, sans ingénuité mais tout de suite de, sans ingenute mais tout de suite lyrique, fiévreux, passionnée... matins chargés d'aromes, comme vous savez bien envoûter l'âme, saisir le coeur dans vos remous brûlants et nous rendre captifs

vos enchantements. D'Estange loua pour la durée de son séjour une automobile découverte. A l'automobile était joint un chauffeur annamite, petit homme à figure de cire jaune, aux yeux sombres et fins, aux grandes dents laquées de noir et qui répondait — quand il répondait — au nom de "Phuc" qui signifie "Bonheur". C'est un fétiche, pensa Maxime quand il partit vers Angkor conduit par le Bonheur. partit vers Angkor condunt par le heur... Que pouvait-il imaginer

La route pendant longtemps peu d'intérêt. A la frontière du Ca

La route pendant longtemps offrit peu d'intérêt. A la frontière du Cambodge elle se dénuda encore.

Il passa la nuit à Pnom-Penh.

Quand il repartit, le coeur lui battait un peu. Cette fois, il approchait d'Angkor. Et des sanctuaires effondrés apparaissaient au coeur de buissons gigantesques, des orchidées nouaient les arbres aux verdures abondantes et délicates comme des plumages verts; il roulait sur la chaussée des rois khmères, ces antiques souverains d'Angkor, bâtisseurs de tous ces temples; il franchissait des ponts ornés de serpents de pierre.

Enfin, vers le soir, dans un ciel d'or pâle, sans un nuage, semblable aux fonds de vermeil des icônes, les dômes d'Ang-kor, la Pagode s'incrustèrent, sombres. Et quand d'Estange arriva à l'hôtel, là-bas, au-dessus du temple immense se le-vait, scintillante, la première étoile. Alors d'Estange comprit qu'il avait

réalisé son rêve.

réalisé son rêve...

Et bien, ô voyageur, retourne vers l'Europe, ne va pas plus avant, fuis avant d'avoir rencontré la douleur embusquée au creux des pierres, sous le pied des idoles, évite ton destin...

Mais le jeune homme n'entendit pas ces voix bienveillantes et, pâle de joie, il regarda tomber la nuit rapide, ensevelisseuse.

velisseuse.

Le lendemain, dans l'effervescence torride du matin, d'Estange se dirigea vers la Ville Morte qui l'attirait plus encore que le grand temple d'Angkor-Vat, si popularisé par la photographie, tandis que la Cité est demeurée mystérieuse sous ses voiles de lianes...

On lui proposa, pour cette promenade, de prendre l'éléphant affecté à ce parcours. D'Estange d'abord fut tenté. Mais on est si peu "confortable" sur la banquette juchée sur le dos de l'énorme bête qui en marchant "roule" terriblement, qu'il préféra son auto jusqu'aux portes, ensuite, aller à pied.

D'abord, il avait à faire une visite.

portes, ensuite, aller à pied.

D'abord, il avait à faire une visite.

Eh oui! se disait d'Estange. Etre venu de si loin, à dix mille kilomètres de la France, au coeur du Cambodge, pour être encore la proie de la civilité puérile et honnête! La marquise s'était souvenu d'un ancien camarade de son mari, le baron de Valentigny, féru d'orientalisme et qui, depuis plus de vingt-cinq ans, s'était installé aux portes mêmes d'Angkor, dans une villa appelée "Sala Santaram" Mme d'Estange vait donné à son fils une lettre d'intromêmes d'Angkor, dans une villa appe-lée "Sala Santaram" Mme d'Estange avait donné à son fils une lettre d'introduction auprès du baron et la pensée qu'un Européen de son monde pour-rait veiller sur Maxime avait beaucoup

rassuré la mère inquiète.

Maxime, lui, aurait préféré n'avoir aucun cicerone dans les ruines. Il redoutait que le baron, épris certainement d'Angkor et fort érudit sur ce sujet, le suivît pas à pas et jetât au travers de ses rêveries ardentes la terrible précision de noms démesurés et de dates histori-

Sans doute même eût-il remis sa visite à un autre moment s'il n'avait pas appris à l'hôtel que la Sala Santaram touchait à cette porte monumentale par la-quelle il pénétrerait dans la ville. Il fut bientôt devant la maison blan-

nue, aux larges baies; des frangi iers couverts de fleurs follement odo

rantes formaient une ronde autour de la demeure. Il sonna et attendit...

Autour de lui, l'espace regorgeait de vie: pollens, parfums, mouches, humidité féconde enrichissaient la brise tiède et épaisse comme un velours. Une lente griserie s'emparait du jeune homme

Un domestique cambodgien parut.
D'Estange demanda le baron. On lui répondit que M. de Velentigny était à
Siem-Reap, bourg à sept kilomètres de

Ravi d'être aussi vite libéré, Maxime, sautant de l'auto se dirigea vers la Ville Morte et tout de suite, devant lui, cha-marrée d'ombre et de soleil, s'éleva une des portes colossales d'Angkor. D'Estange franchit le porche.

D'Estange franchit le porche.
Et, tout de suite, il comprit d'un coup
d'oeil le drame de cette architecture ensevelie vivante. Certes, on est venu au
secours des ruines, on a arraché le linceuil des lianes, fait sauter les racines
prodigieuses comme on eût disjoint les
planches d'un cercueil. Mais les temples planches d'un cercueil. Mais les temples ressuscités ne sont reparus qu'amaigris, ayant laissé aux griffes des arbres fossoyeurs une partie de leurs sculptures, de leurs galeries, de leur splendeur.

Mais quelle animation dans l'atmosphère! Dans les branches des singes gris, des paons s'envolant dans un éblouissement de relument de relument des reluments.

ent de plumes... Leurs queues ocellées couvraient le sol de saphirs et d'émeraudes. En avan-cant un peu le comte distingua une me-nue silhouette blanche: une enfant je-tait des graines aux oiseaux multicolo-

res.
C'était une Européenne vêtue de voi-les. Une grande capeline l'abritait et dé-robait son visage. Sur le fond vert et ocre des feuillages et des pierres son bras fragile dessinait une ligne pure, une

D'Estange s'avançait toujours... Mais avant d'avoir aperçu le visiteur, l'enfant blanche abandonna les paons et s'engagea dans les ruines du Bayon. Elle gravissait un escalier, suivie par les oiseaux festiveux avides et jacasseurs comme des fastueux, avides et jacasseurs comme des courtisans derrière une infante. Elle dis-parut sur la première terrasse. D'Estange n'eut plus, devant les yeux, que le Bayon désert.

Et il oublia l'inconnue tant le sanc

tuaire rayonnait.

Maxime atteignit la dernière terrasse quand il aperçut, à vingt pas de lui, la petite inconnue en blanc.

Elle était assise sur une stèle renversée au-dessous d'une des tours à quatre visages menue silhouette au milieu de see au dessous d'une des tours a quatre visages, menue silhouette au milieu de ces géants, aussi frêle qu'une blanche aigrette. Son chapeau jetait de l'ombre sur son délicieux visage où luisaient des yeux profonds d'idole, les yeux de magie et de langueur de l'Extrême-Orient, dans un teint d'Européenne.

Il allait approcher de cette adoles-

Il allait approcher de cette adoles-cente quand, soudain, il vit ses paupiè-res s'abaisser et deux larmes brillèrent

Il n'osa bouger. Maintenant les pleurs e pressaient sur le jeune visage émou-ant sans qu'elle fit un geste pour les

tancher....
Muet, d'Estange contemplait cette détresse qui s'exhalait, se croyant impassible et finement railleur. Un sentiment d'une tendresse infinie et qu'il n'avait jamais ressenti de sa vie le troublait. Quel malheur accablait cette jeunt fille? Soraite et déiù un souci d'arblait. Quel malheur accablait cette jeune fille? Serait-ce déjà un souci d'argent? Elle était vêtue élégamment de crêpe de Chine et portait un collier de précieux jade impérial, vert émeraude. Peine de coeur? Quelqu'un pouvait donc demeurer indifférent à cette grâce enfantine et cependant chargée de langueur asiatique, à ces yeux qui, même clos comme ils l'étaient en ce moment, étaient si ombrés qu'ils semblaient regarder par leurs sombres paupières? Pouvait-on refuser de s'incliner devant cette créature charmante pour la consoler?

Pourtant, il n'osait avancer. Devant le pli de la bouche touchante mais dessinée avec relief, il avait l'intuition que s'il révélait sa présence, il l'offenserait et, quand il la vit reprendre sa marche, il se dissimula derrière une tour. Elle passa à dix pas de lui, s'engagea dans l'escalier et il la vit ensuite reparaître au rez-de-chaussée, puis disparaître sous les arbres, suivie par les paons, cour avide et pompeuse de cette petite reine mélancolique. mélancolique.

Ш

LA PRINCESSE

Mon cher Maxime, laissez-moi vous Mon cher Maxime, laissez-moi vous regarder à mon aise. Je trouve beaucoup de votre père en vous. J'étais déjà en Indochine quand il y est venu avant de partir pour Jaipore chez son beaupère où il devait finir si malheureusement. A cette époque la villa où je vous reçois n'était pas encore construite. Passionnée d'archéologie, je me contentais alors d'un modeste bungalow, hamté par les tigres. On aurait pu chasser de nos alors d'un modeste bungalow, hamé par les tigres. On aurait pu chasser de nos fenêtres. Votre père parcourait avec moi cette ville d'Angkor qui ne ressemblait pas à ce que vous voyez aujourd'hui. On ne s'y frayait un chemin qu'à la hache, au milieu d'un fouillis violent de lianes épineuses. Un jour du haut d'un arbre, une panthère tombe sur le dos de votre père. J'étais derrière lui, je tirai et tuai la bête. Tout émus, nous nous emtuai la bête. Tout émus, nous nous embrassâmes. Et ma foi, mon cher enfant, en souvenir de cet épisode, je serais heureux que vous me permissiez de vous

embrasser aussi.

—Oh! cher Monsieur de Valentigny, bien volontiers!

Le baron de Valentigny était un homme jeune encore, grand, robuste, les épaules carrées, le teint blanc malgré le hâle, ces teints de Gaulois aux yeux bleus, aux cheveux dorés. Extrêmement ympathique Dennis une demi heure que sympathique. Depuis une demi-heure que Maxime était entré dans la villa, il lui parlait de son père, ce Gérard d'Estange aventureux, tué par un tigre à Jaipore. Maxime revoyait en pensée le brillant et hardi gentilhomme qu'il avait si peu connu

connu, Ah! s'il était resté près de moi, disait Valentigny, il eût couru moins de risques. Angkor était une fameuse en-

chanteresse alors comme dit notre grand Loti, qui parle admirablement des "tours à quatre visages". Je vais vous montrer son livre, illustré à merveille. Il est dans ma bibliothèque.

Il est dans ma bibliothèque.

Le baron ouvrit une porte du salon et le comte aperçut un long couloir tapissé de livres; tandis que Valentigny passait les rayons en revue, Maxime admirait le salon où il se trouvait.

C'était une pièce immense; tout le haut était verdâtre, du vert des bas-reliefs touchés par les siècles et la mousse; tout le bas était pourpre; de la pourpre des soieries cambodgiennes moirées d'or. De la voûte tombait une religieuse austérité: du sol, au contraire, montait d'or. De la voûte tombait une religieuse austérité; du sol, au contraire, montait une ardeur barbare et dans un angle, des divinités se hérissaient: Indra, Civa, Ganeça, Prajna ses onze têtes, ses vingtdeux bras

deux bras...

Se détachant sur ce Panthéon asiatique, le comte aperçut un chevalet supportant une grande photographie. Il s'en approcha et la regarda.

—C'est ma fille, dit le baron qui, de sa bibliothèque-couloir le voyait debout devant le portrait. Sa mère est morte, in alles qu'elle

devant le portrait. Sa mère est morte, je n'ai plus qu'elle.

—Très agréable personne, dit froidement le jeune homme.

Simple formule de politesse de sa part. A deux pas de la photographie il regardait cette silhouette robuste, sportive, une raquette de tennis à la main et bien campée sur des chaussures sans talons. Le visage, dépouillé de toute chevelure, était jeune, ouvert, franc, sans une ombre. Ah! ce ne devait pas être une névrosée, ni une femme à vapeurs cette adolescente dépourvue de coquetterie et solidement plantée sur ses baterie et solidement plantée sur ses ba-ses! Il songeait: Encore une cham-pionne! Elle doit être saine, gaie, ro-buste, ennemie des songes creux. Si sa mère me connaissait, elle me la souhai-terait pour femme. Et si je l'épousais, je l'estimerais profondément sans jamais songer à elle en rêvant. Tandis qu'il y a des femmes dont la présence est com-

me un parfum...."

Et dans sa mémoire passa une vision récente: une adolescente en blanc, des larmes sur un visage émouvant....

m'eût aidé à vous recevoir et eût sur-veillé les menus. C'est une maîtresse de maison accomplie.

Ainsi, elle s'appelait "Grâce" celle qui était à l'antipode de la grâce. Il eut fallu plutôt l'appeler "Limpide" ou "eau fraîche" cette maîtresse de maison que Maxime voyait fort bien entre deux matches faisant sauter des crêpes à grands coups de poignet. Mais peut-être était-elle mariée, mère de famille ?

etait-elle mariée, mère de famille?...

—Comme je regrette l'absence de "Mlle" Grâce, dit poliment le jeune homme. Le baron ne releva pas le mot 'Mlle" et ceci renseigna Maxime. En vé-rité l'absence de la jeune fille le comrité l'absence blait d'aise. Cette sportive eût certainement voulu lui montrer les beautés d'Angkor. Il n'au sit pu faire un pas sans avoir près de lui cette fille solide qui eût, par son rire sans malice, fait envoler la cohorte de songes délicieux qu'il comptait faire. Enfin elle l'eût gê-

Au fait, pourquoi? Il n'en savait rien

lui-même.

—Quel dommage qu'elle soit partie...

et pour assez longtemps... disait le père
les sourcils froncés, réfléchissant, très

Maxime qui ne remarquait pas ce changement de physionomie dit tout à coup, d'un air ultra détaché pour cacher

-MIle Grâce eût été un parfait cice-

—Certes elle connaît sa ville — elle est née ici — et s'appelle Grâce, Sita, Parvati en l'honneur des déesses

"Tous ces noms lui vont comme un face à main à une fermière", songea Maxime.

-Elle est très sportive? dit-il tout

—Elle passe quelquefois la journée entière à cheval dans la forêt.

-Elle aussi! Le cheval! se dit Maxi-

Hypocritement, d'Estange insinua, oursuivant une enquête sans en poursuivant avoir l'air.

-Elle doit fréquenter aussi les "ha-

—Elle doit fréquenter aussi les "habitués" si j'ose dire, de vos ruines.

—C'est vrai. Nous avons quelques "habitués" comme vous dites. La plupart des voyageurs sont des touristes qui passent en courant et s'en vont. Mais quelques-uns, dont je fus, sentent leur coeur à jamais pris dans ces lianes et s'installent... Je connais un peintre, celui de ce tableau... un vieux poète...

—Il y a aussi des femmes ans doute? poursuivit insidieusement le jeune hom-

poursuivit insidieusement le jeune hom-me. Et comme la réponse ne venait pas il ajouta légèrement: j'ai cru apercevoir matin une silhouette en blanc... ensemble.

Il chercha le mot, ne le voulant pas trop flatteur, et trouva: exotique. D'un ton bourru, Valentigny répondit

D'un ton bourru, Valentigny répondit en hochant la tête:

—Vous avez dû rencontrer Natacha. La soi-disant princesse Natacha Vassilief. Une excentrique, pas plus princesse que je ne suis bonze. Vous n'ignorez pas que toutes les petites bourgeoises russes, affolées de littérature et de romanesque, se sont, en fuyant la révolution, octrové un titre à la frontière? Pour octroyé un titre à la frontière? nous, démocrates, ce mot de "princesse" couronne une femme. C'est un attrape-

Acerbe, irrité il avait élevé la voix. Maxime se retenait de sourire. Il était évident que la présence, dans le voisiévident que la présence, dans le voisi-nage, de cette femme ravissante, encore si puérile devait nuire à l'établissement de Mlle de Valentigny. Il n'attachait donc pas énormément d'importance aux restrictions du baron. Celui-ci acheva: —Elle passe des mois ici, au bunga-low où vous êtes descendu. Prenez gar-de d'être importuné par elle. Ces veu-ves qui cherchent à se marier pour se

ves qui cherchent à se marier pour parlons d'autre chose: décidément je ne retrouve pas mon Loti. Eh non, je me rappelle maintenant l'avoir prêté à

me rappelle maintenant l'avoir prêté à Anselme Férier qui doit venir ce soir diner avec nous. C'est un garçon très intéressant qui vous plaira sans doute. Le comte hocha la tête affirmativement, loin de se douter de la haîne mortelle qui dresserait bientôt l'un contre l'autre Anselme et Maxime.

—Maintenant, sortons. Nous allons en auto faire le tour de ce qu'on appelle le Parc d'Angkor, quarante kilomètres de circuit autour des principales ruines, dit M. de Valentigny.

t M. de Valentigny. Ils montèrent en automobile et gagnèrent la forêt, dôme d'émeraude où des oiseaux rouges sillaient en traits de feu. Puis les lianes se multiplièrent recou-

—Quelle vitalité! murmurait le comte. Et quelle lutte de fierté entre les monuments blessés, beaux encore et les ar-

bres orgueilleux....

—Oh! certes rien n'est humble ici dit le baron; vous le verrez: le sanctuaire le plus écroulé, sa belle tête sculptée tom-bée à ses pieds, est encore surprenant de force. Il restera divin jusqu'à la dernière

Mais d'Estange écoutait mal: il songeait à la petite veuve entourée de paons fastueux entrevue le matin et se deman-dait s'il n'allait pas l'apercevoir entre ces arbres ... ou peutêtre la croiser en auto, revoir ce visage ombreux et cares-

Il lui semblait impossible que la journée se passât sans qu'il la revît. Etait-ce la princesse russe décrite par le baron? Il dit cependant, s'intéressant de nou-

veau à ce qui l'entourait:

—Mais autour de ces temples il devait

y avoir des maisons particulières depuis les palais jusqu'aux échoppes?

—Certainement. De ces constructions plus légères rien n'a échappé aux grands pillages et à la végétation; seules survivent les habitations des dieux.

Soudain le jeune homme tressaillit si fort qu'il en fut lui-même surpris; il

Là-bas, voyez

Le baron crut qu'il désignait un arbre étrange pourvu d'un feuillage d'un vert strident et dont chaque feuille jacassait... Ils approchèrent: tout le feuillage

s'envola.

—Ce n'étaient que des milliers de perruches juchées sur une statue dit le

baron.

Mais d'Estange secoua la tête: ce qu'il montrait, au bord de fourrés de jasmins, c'était un parasol multicolore, quelque chose d'éclatant et de moscovite et qui ombrageait une femme, invisible derrière, un chovalet. re un chevalet.

—Natacha en train de peindre des horreurs! dit ironiquement Valentigny. Sans corner, il passa devant l'ombrelle, silencieusement, et Maxime eut l'impression qu'il essayait de ne pas attirer l'at-tention de la Russe. Le visage du jeune homme dut refléter une bien vive con-trariété car le baron lui dit railleuse-

ment:

—Désirez-vous faire sa connaissance?

Maxime, vexé, par le ton de Valentigny, résolut de couper court à toutes remarques de ce genre; il songea à ruser; tout du reste autour de lui le lui conseillait, car cette race khmère était une race de force et de ruse; l'énormité des constructions atteste la force. Mais l'astuce est confessée par ces innombrables "nagas" ou serpents de pierre stylisés que l'on retrouve partout, en parapets, en tête d'escaliers, symbole de prudence et de cautèle. Pour protéger son inclination naissante, d'Estange se souvint fort à propos de Rhoda et dit d'un air détaché: air détaché

—Cette Russe me rappelle un peu

oh très peu

une personne de l'aristocratie anglaise, Lady Rhoda Puller.

—La fille de lord Marshsex et filleule

du roi? Je la connais fort bien. Elle est parente de lord Eric.

parente de lord Eric.

—Elle est venu passer plusieurs mois à Paris, chez ma mère. Nous la fréquentons beaucoup.... Peut-être viendratelle à Angkor...

Le baron de Valentigny jeta un coup d'oeil en coin au jeune homme. Maxime prit un air absorbé et rêveur et le baron songea qu'il devait être épris de l'Anglaise. C'est ce que voulait d'Estange. Or, pendant un moment, en présence

l'Anglaise. C'est ce que voulait d'Estange. Or, pendant un moment, en présence de cet agréable jeune homme dont il avait aimé le père, le baron avait pensé que sa fille pourrait devenir comtesse d'Estange... Mais puisque le jeune homme semblait fiancé, il n'avait plus qu'à renoncer à ce projet fugitif. Du reste, il en avait un autre en tête, et à son tour, il parla à coeur ouvert.

il parla à coeur ouvert.

il parla à coeur ouvert.

—Je vous ai dit que nous dînerions ce soir avec Anselme Férier. C'est un garçon charmant, de grand avenir, ingénieur aux mines de Bangeor à trente kilomètres d'ici. Il vient souvent, Grâce l'intéresse beaucoup. Malheureusement ma fille n'a pas l'air d'être attirée par le propiege.

Maxime pensa que les sports devaient uniquement passionner la peu coquette jeune fille.

-Je serais pourtant heureux de la —Je serais pourtant heureux de la marier vous me direz ce que vous pensez d'Anselme, reprit M. de Valentigny.
—Certainement, dit Maxime.
Il était joyeux de constater que le baron ne pensait pas à lui proposer sa fille. Toute râne entre eux était mainte.

baron ne pensait pas à lui proposer sa fille. Toute gêne entre eux était maintenant disparue. Et puisque Mlle Grâce avait un chevalier servant, il pourrait tout à loisir aller au Bungalow et tâcher de voir si Natacha...

Sa pensée s'arrêtait rêveuse, charmée dans cette espèce d'hypnose délicieuse qui est le prélude de l'amour et qui ressemble à un engourdissement enivré.

Et le baron continuait de parler, vantant Angkor la mystérieuse, Maxime l'entendait à peine, car la ville des ruines n'était pour lui maintenant que le cadre pour l'idole entrevue.

Le soir du même jour, après le dîner

Le soir du même jour, après le dîner pris à la villa Santaram en compagnie de M. de Valentigny, Max se hâta de retourner au Bungalow dans l'espoir d'apercevoir la princesse.

L'hôtel était plongé dans l'obscurité. Il comprit que, la plupart des hôtes étant des touristes fatigués par leurs excursions de la journée, les soirées se terminaient rapidement. Tout le monde reposait. Décu, le comte d'Estange regareposait. Déçu, le comte d'Estange rega-gna sa chambre attendant impatiemment la journée du lendemain.

LA VENGEANCE DU BOUDDHA

Sur la terrasse de la villa Santaram le baron guettait l'arrivée de son jeune ami. Une grande émotion l'étreignait depuis qu'il avait vu arriver chez lui, la veille, le fils de Gérard d'Estange, sou ami le plus cher, et de la marquise d'Estange, dont le souvenir lui était encore bien plus cher et le troublait toujours. Valentigny avait aimé Geneviève d'Estange, la mère de Maxime. Il l'avait

connue jeune femme, un peu délaissée par un mari qui l'aimait beaucoup mais lui préférait la chasse. Elle était d'une vertu réputée; inaccessible il l'adora sans espoir et l'unique joie de Valentigny fut de se rendre compte que la marquise d'Estange avait deviné son amour muet et que cet hommage discret mais si fervent charmait parfois les longs mois de solitude.

e solitude. Du reste Valentigny étant parti pour le Cambodge ils s'étaient peu vus. Quand elle fut veuve, le baron osa lui deman-der de devenir sa femme. Elle refusa avec une douceur infinie, avec cette grâavec une douceur infinie, avec cette grace tendre qui transformait ses prétendants évincés non pas en ennemis, mais
en amis dévoués. Elle savait, comme la
célèbre Mme Récamier, décourager sans
meurtrir. Résigné, le baron épousa une
princesse cambodgienne. Il fut heureux.
Cependant, il n'oublia jamais Geneviè-

Aussi la venue de Maxime, le vivant portrait de sa mère, émouvait profondément son coeur. Il retrouvait dans le jeune homme non seulement le beau regard de la femme qu'il avait chérie, mais aussi des intonations de voix. Et suraussi des infonations de voix. El sur-tout l'esprit à la fois imaginatif et si pon-déré qui caractérisait Mme d'Estange. Maxime avait prématurément un juge-ment sûr et droit. La jeunesse s'alliait chez lui à une profondeur de pensée as-sez inattendue.

chez lui a une profondeur de pensee assez inattendue.

Certes un tel gendre eût été un fils pour lui. Maxime semblait presque fiancé le baron se promettait de creuser un peu plus la question. Toutefois il y avait déjà si longtemps qu'il pensait marier sa fille avec Anselme Férier, un ingénieur de ses amis, qu'il lui était difficile d'abandonner subitement un proingénieur de ses amis, qu'il lui était difficile d'abandonner subitement un projet bien mûri uniquement parce qu'un gendre plus agréable surgissait. Il était à l'âge où l'on commence à avoir une difficulté extrême à changer d'idée; ses anciens projets matrimoniaux le dominaient encore. De plus il se disait que Férier resterait dans le pays et ne le séparerait pas de sa fille. Tandis que d'Estange l'emmènerait en Europe. Et le baron devrait, alors choisir entre Grâce et Angkor...

et Angkor...
Il en était là de ses réflexions quand il vit au loin l'auto de Maxime. Quelques secondes après le jeune homme sautait de la voiture et le saluait.

—Nous pourrions consacrer la journée, lui dit le baron, à rayonner dans toute la contrée. Qu'en pensez-vous Max?

Le jeune homme accepta avec un empressement fébrile. "Peut-être, songeaitil, une telle randonnée me mettra soudain en présence de Natacha". Car il n'avait pu la revoir à l'hôtel, la princesse rousse étant partie dès l'aube avec des rousse étant partie des l'aube avec des l'aubes avec des l'aube touristes pour une excursion de plusieurs jours dans les environs.

Et, bien qu'il s'exhortât au fatalisme oriental, Maxime bouillonnait intérieu-rement, peu habitué aux contretemps.

La proposition de Valentigny lui plut donc, et non seulement ce jour-là mais ceux qui suivirent ils firent excursions sur excursions, découvrant sans cesse de nouveaux temples, de nouvelles merveilles ensevelies. Entre deux points curieux, ils causaient de l'Europe.

Le baron disait au jeune homme:

Le baron disait au jeune homme:

—Je puis bien vous l'avouer, Max, je n'ai presque jamais l'occasion de parler avec un Européen appartenant à la classes sociale que j'occupais en Europe. La plupart des blancs sont ici des fonctionnaires, gens charmants, mais généralement de souche très modeste. Ils ne pourraient pas, comme vous, me donner les derniers renseignements sur le Jockey ou l'Epatant avec leurs fameuses les derniers renseignements sur de Jou-key ou l'Epatant avec leurs fameuses luttes lors de l'élection de nouveaux membres, A propos, et l'Hippique? Par-lez-moi de l'Hippique? Qui en est la gloire? Le comte de Montbleu y faisait jadis des prouesses. Ses fils ont-ils les mêmes qualités?

mêmes qualités ?

Maxime lui donnait des nouvelles des anciens amis, de tout ce faubourg Saint-Germain que les fonctionnaires coloniaux ignorent. Ils discutèrent sur les mérites respectifs des écuries de courses. Maxime critiquait la façon actuelle de chasser à courre. Le baron s'attendrissait au souvenir des sonneries dans les grands bois de la duchesse d'Alet dont l'équipage était le premier de France...

—La chasse à courre, disait Maxime, a perdu de son attrait depuis que....

Il s'arrêta net, le coeur battant. Dans une automobile qui les croisait il venait d'apercevoir une femme voilée qui lui rappelait Natacha... Comme le baron ne bougeait pas, il se hasarda à lui dire:

—Il me semble que les personnes que nous avons croisées vous ont salué.

—Non, vous vous trompez certainement, dit Valentigny, car je ne les connais pas.

certainement de bonne foi. Donc la belle dame entrevue n'était pas

la fameuse princesse...

"Je rêve comme un collégien, songeait
Maxime dépité. Pourquoi suis-je ainsi
harcelé par ce souvenir? Pourquoi ai-je
l'impression formelle que mon destin va

l'impression formelle que mon destin va se nouer ici, dans cette forêt tropicale? —Dites-moi donc, demandait pendant ce temps le baron, pourquoi la chasse à courre a perdu de son intérêt. Maxime donna ses raisons: jadis c'était le plus hardi des sports pacifiques. Main-tenant la jeunesse ardente va chercher au loin des chasses autrement émouvan-tes. L'antilope, le tigre ont remplacé le cerf.

cerf.
Le baron approuvait. Etait-ce par sui-Le baron approuvant. Entarce par sair te de son ancien amour pour la mère de Maxime? Mais toutes les idées du jeune homme lui plaisaient. Alors que si souvent il était d'opinion contraire quand il causait avec les nouvelles générations, Maxime épousait nombre de ses convictions.

—Nous nous entendons fort bien, lui dit-il un jour. Il n'y a ici qu'un seul jeune homme, en dehors de vous, avec qui je ne me heurte jamais. Je veux parler de cet ingénieur, Anselme Férier, à qui je destine ma fille Nous l'aurons ler de cet ingénieur, Anselme Férier, à qui je destine ma fille. Nous l'aurons ce soir à dîner à la villa. Nous sommes toujours du même avis. Sa soeur aussi est charmante.

toujours du même avis. Sa soeur aussi est charmante.

—Ah! il a une soeur? dit machinalement Maxime.

—Oui. Une fille, plus âgée que lui mais jeune encore, assez bien et d'un jugement excellent. C'est en quelque sorte la demoiselle de compagnie de Grâce. Et comme Anselme venait souvent voir sa soeur, c'est ainsi que ma fille et lui ont fait connaissance.

Tous ces détails intéressaient bien peu d'Estange car il ne savait pas quel rôle il allait être appelé à jouer dans cette famille. Cependant il ne put s'empêcher de penser que la soeur devait être ravie que son frère réussît ce beau mariage avec Grâce. Elle avait dû user de toute son influence pour amener ce résultat.

Mais de cela il se souciait fort peu. Une bien autre idée l'accaparait, Le directeur de l'hôtel lui avait dit le matin même: demain, la princesse sera là. Et puisque vous désirez acheter quelquesuns des tableaux qu'elle a exposés dans le hall de l'hôtel vous pourrez vous entendre avec elle.

Allons, encore un peu de patience et

Allons, encore un peu de patience et il la verrait. Auparavant il lui fallait "absorber" le dîner avec Anselme Férier. Mon Dieu s'il s'était douté....

Cuis

-Comprenez-moi bien, cher Monsieur Comprenez-moi bien, cher Monsieur d'Estange, disait familièrement le même soir, pendant le dîner, Anselme Férier à Maxime, comprenez-moi bien: jamais le bouddha ne doit être en dessous des humains. Il faut toujours qu'il soit juché, hissé. Ainsi quand, récemment, une princesse de la cour de Siam fit à Bangkok un tour en aéroplane, les bronzes lui représentierent ensuite qu'elle avait commis la faute de survoler les bouddhas des pagodes, d'avoir en matériellement ses

représentèrent ensuite qu'elle avait commis la faute de survoler les bouddhas des pagodes, d'avoir eu, matériellement, ses pieds au-dessus des têtes sacrées. Elle dut offrir des sacrifices.

Maxime se mit à rire tandis qu'il reprenait du canard à l'orange...

—Et moi, dit le baron, j'avais invité à coucher ici au premier étage, un grand personnage cambodgien. Il avait accepté quand il s'aperçut avec horreur que, dans la vérandah, sous ses fenêtres, il y avait une statue de Ganeça un de ses dieux. Il refusa mon lit et vint s'étendre devant l'idole sur des coussins.

—Mais, dit Férier, n'avez-vous pas quelques bouddhas dans votre cave?

—Certainement... et je les domine au grand scandale de mes serviteurs.

—Ils prétendent que ça vous portera malheur, dit Férier gaiement.

Tous trois se mirent à rire... insoucieux, sceptiques. Et cependant, le malheur était déjà derrière la porte... bientôt l'un de ces trois hommes allait tomber dans ses griffes.

Le dîner se terminait joyeusement dans une tiédeur exquise.
Férier disait maintenant, parlant de Rangeor où il travaillait.
—Je vous assure qu'à la mine, il faut avoir l'oeil. Dès cinq heures, debout! Et ne pas craindre de se salir en grimpant dans les lorys, ces petits wagonnets sur rails

Maxime en l'écoutant l'examinait. Férier était grand, vigoureux, bien découplé et son visage reflétait une franchise intense, voisine de la dureté et qui s'alliait parfois d'une façon inattendue à une douceur extrême, à une espèce de soumission dès qu'il s'adressait à M. de Valentigny pour lui parler de "son cher Angkor". Le baron souriait conquis et d'Estange se demandait si Férier ne forçait pas la note attendrie quand il s'agissait des ruines...

Mais, que lui importait? En définitif Maxime en l'écoutant l'examinait.

Mais, que lui importait? En définitif Anselme serait un mari idéal pour Mlle de Valentigny. Cette jeune sportive ai-merait certainement se lever à cinq heures et, peu soucieuse de sa toilette, mon-ter bravement en lory pour accompa-gner son mari à la mine.

gner son mari à la mine.

Cette impression, il en fit part à M. de Valentigny tandis que Férier était allé préparer son auto, voulant les emmener en forêt sous le clair de lune. Oh pas à cause du clair de lune! Non. Mais parce qu'il espérait qu'on verrait dans l'ombre luire les prunelles des panthères et qu'il leur enverrait aisément une balle entre les yeux

balle entre les yeux.

—Alors, disait M. de Valentigny ravi, vous croyez que Férier peut faire un bon mari?

mari?
—Un véritable appui, un roc. De la vie, du mouvement, du sport!
—C'est ce que je trouve, mais Grâce

—Cest ce que je trouve, mais Grace hésite...
—Oh les jeunes filles hésitent toujours. Savent-elles ce qu'elles veulent et
peuvent-elles le savoir puisqu'elles ignorent la vie? Il n'est donc pas mauvais
que les parents influent sur elles. Autant due les parents influent sur elles. Aufant les garçons doivent rester libres.... autant les filles doivent être guidées.

—Vous n'êtes pas féministe...
—Si, mais à bon escient. Vraiment ce Férier semble adapté.

—Oui, Grâce est trop difficile, concéda le père.

da le père.
"Difficile, difficile! c'est formidable" songeait Maxime en auto. Qu'une femme comme Natacha soit exigeante, c'est juste... Et qui sais si la malheureuse Russe au contraire, n'accepterait pas l'amour d'un humble?

"Rien de plus tendre que son visage, aucune tension nerveuse comme en ré-vèlent les ambitieuses. Elle doit être cer-

vèlent les ambitieuses. Elle doit être cer-née, jalousée, calomniée peut-être...

"Attention, aurait dit son frère Robert, tu t'emballes mon petit: quand la pitié s'empare d'un homme, il perd toute fa-culté de jugement.

Hélas, Robert Mentor n'était pas là.

—A propos, dit le baron, vous n'allez pas rester au hungellow; venez vous ins-

—A propos, dit le baron, vous n'allez pas rester au bungalow; venez vous installer à la Sala Santaram.

Maxime avait prévu l'invitation. Pour une mine d'or il n'eût pas accepté de quitter l'hôtel où il pouvait revoir la petite Russe; aussi répondit-il vivement:

—Je vous remercie, mais j'ai donné rendez-vous à un ami de Saïgon; de plus, ajouta-t-il en badinant, pour rien au monde je ne voudrais dormir au-dessus de Bouddha: je craindrais sa veangean-

-Impossible de rien tuer, dit soudain de méchante humeur, il y a trop

d'éclairage.

En effet la nuit était électrique, de larges éclairs silencieux inondaient le ciel de nappes pâles. Enfin l'automobile déposa Maxime devant le bungalow; il attendit qu'elle eût disparu et se dirigea vers le salon.

Mais il était trop tard pour chercher à voir la jeune inconnue. Attendre, il lui fallait encore attendre....

"Demain!" se dit-il, impatient.

Mais qui peut dire de quoi demain sera fait?

V

LA TRAGEDIE

Hélas les fils les plus noirs le tramè-rent ce "lendemain" tant désiré.

Maxime achevait de s'habiller pour descendre au salon et s'occuper de la fameuse question des tableaux quand on

vint lui dire qu'un domestique de la Sala

vint lui dire qu'un domestique de la Sala Santaram le demandait d'urgence.

Il descendit aussitôt, reconnut un des boys du baron de Valentigny qui s'écria en le voyant et en se prosternant:

—Vite venir, Monsieur le "Coudétanche", vite, vite, Monsieur beaucoup malade, beaucoup mort!

—Hein, quoi? s'exclamèrent à la fois le directeur de l'hôtel et le jeune homme. Le baron est malade?

—Monsieur baron mourir tout suite!

—Qu'est-il arrivé?

Le boy se proterna de nouveau:

—Qu'est-il arrivé?
Le boy se proterna de nouveau:
—Bouddha a vengé, Bouddha beaucoup colère a puni Monsieur baron.
Malgré les propos tenus la veille à ce
sujet pendant le dîner, le comte d'Estange n'en crut rien et s'écria:
—Il y a eu un attentat? On a tenté de
l'empoisonner?
—Non, non, nas poison, Dans le tem-

—Non, non, pas poison. Dans le tem-ple Bouddha a poussé M. baron. Lui

mourir.

Maxime comprit enfin et dit:

—Une chute? Est-il à la villa? Oui?
On l'a rapporté? Je prends ma trousse et je pars immédiatement. Sans doute va-t-on le sauver. Qu'on téléphone à Pnom-Penh pour un médecin.

Il n'était plus question de princesse, ni de tableaux... un terrible devoir appelait Maxime au chevet de l'homme qui, il commençait à s'en douter, avait jadis aimé sa mère.

La chute avait-elle entraîné une frac-

aimé sa mère.

La chute avait-elle entraîné une fracture grave? Quels soins pourrait-il donner en attendant l'arrivée du médecin de Pnom-Penh. Où trouver les médicaments nécessaires? Heureusement il possibilit de la morphine nour apaiser la sédait de la morphine pour apaiser la souffrance et l'opium ne manque jamais

dans ce pays.

Et Grâce de Valentigny? On penserai: certainement à la prévenir.

Or, le lendemain soir, toute sa vie avait changé avec la rapidité d'un film qui se déroule et il écrivait à sa mère qui se déroule et la lettre suivante :

Angkor, 31 décembre 193...

"Mère bien-aimée,

"Tu attends impatiemment mes "Tu attends impatiemment mes impressions sur Angkor. Hélas tant de merveilles viennent pour moi de disparaître sous un drap mortuaire. L'excellent baron de Valentigny à qui tu m'avais recommandé est mort tout à l'heure dans mes bras, en pleine force, stupidement abattu par un accident!
"Hier encere c'était le plus alerte, le

"Hier encore c'était le plus alerte, le plus spirituel des cicerones. Ce soir, ce n'est plus qu'un cadavre. Cet érudit qui tant de fois circula dans les ruines, qui avait affronté pour les désensevelir, broussailles, fauves, serpents, fièvres, a fait une chute du haut d'un des escaliers d'Angkor-Vat, le grand temple reconstitué à Vincennes et dont les degrés effroyablement raides ont surpris tout le froyablement raides ont surpris tout le monde. Le baron a glissé sur de la mous-se, il fut précipité en bas si malheureu-sement qu'il se rompit la colonne ver-

"Un domestique vint me chercher en hâte car ici il n'y a pas de médecin. Mal-heureusement je ne pus que pronosti-quer une issue fatale et administrer des calmants, faire des piqûres de morphine pour atténuer les souffrances de l'infor-

caimants, taire des piqures de morpnine pour atténuer les souffrances de l'infortuné.

"Pendant ce temps on téléphonait à Pnom-Penh où sa fille était allée passer quelques jours avec sa demoiselle de compagnie. Elle annonça son retour en automobile pour le soir même. Le pauvre père souhaitait passionnément revoir sa fille, et il m'avoua qu'il redoutait pour elle la solitude et s'effrayait de la laisser à dix-sept ans sans guide car son meilleur ami, M. Blavet, un magistrat de Pnom-Penh, allait repartir pour la France. Il redoutait qu'elle épousât une espèce de petit noceur de Saïgon qui, paraît-il, vise la fortune de Grâce de Valentigny. Par contre, il eût souhaité qu'elle se mariât avec Anselme Férier, un jeune homme de ses amis. Finalement, voyant la mort approcher, il me chargea de dire à sa fille que son dernier voeu était: qu'elle épouse Anselme dans les trois mois qui suivraient son décès.

"l'acceptai cette mission. Mais ce ne

décès.

"J'acceptai cette mission. Mais ce ne fut pas tout. Cerné par la mort, n'ayant aucun ami près de lui, le baron m'a sup-

plié de lui rendre un dernier service : plie de lui rendre un dernier service; celui d'être, pendant trois mois, jusqu'à l'époque de son mariage, le tuteur de Grâce de Valentigny. Bien que cela contrariât beaucoup mes projets de voyage je ne pus refuser à ce père, à ce mourant. Je me suis laissé désigner comme tuteur légal dans la lettre qu'il rédigea à cet effet gea à cet effet.

"Que te dirai-je de plus, chère mère?

"Que te dirai-je de plus, chere mere? J'ai vu mourir ce malheureux, j'ai recueilli son dernier souffle tandis que sa fille était encore loin de lui. Je doute de la réalité des faits. Il en est toujours ainsi quand un événement trop brutal vient briser le cours logique de la vie. Un mal mortel atteignant l'un des noîtres beure par heure pour achemine vers la Un mal moriel atteignant l'un des nôtres heure par heure nous achemine vers la fosse; celle-ci se creuse un peu plus chaque jour sous nos yeux. Quand le cercueil y glisse, le coeur peut être déchiré, mais l'esprit comprend.

"Tandis que là ... Que cet homme hier encore vivant soit inerte à jamais, cela cause une souffrance à l'esprit incapable de s'assimiler cette violence. Je me sens terriblement déprimé...."

Certes en lisant cette lettre la mar-quise d'Estange croirait comprendre pourquoi son fils était déprimé: ce bruvoilait de mélancolie son sé, our en Asie. Mais elle ne devinerait pas pour quelle autre raison Maxime se désespé-

rait.

Abandonnant la rédaction de sa lettre, le jeune homme repassait les événements de cette journée terrible: son réveil, son désir de voir la princesse russe, l'irruption du boy de M. de Valentigny avertissant "que le Bouddha s'était vengé". Puis son arrivée à la Sala Santaram, les derniers moments... l'ensevelissement, enfin le retour de Grâce de Valentigny.

Valentigny.

Elle était accompagnée d'un médecin, le docteur Corvel, ramené de Pnom-Penh et qui ne put que constater le décès. Auppuyée au bras du praticien, Grâce se laissa tomber au pied du lit mortuaire.

Elle sanglotait puis, à trayers ses

se laissa tomber au pied du lit mortuarre. Elle sanglotait puis, à travers ses larmes, murmura sans relever la tête:
—Serait-il mort tout seul, comme un pauvre abandonné?
—Non, Mademoiselle, dit Maxime en s'approchant. J'étais là et votre père m'a fait part de ses dernières volontés à votre égard.
—Qui êtes-vous? demanda-t-elle en se retournant, effarée.

retournant, effarée.

Et d'Estange, reculant et pâlissant sondain eut, lui aussi, envie de crier: "Qui êtes-vous?"

Car dans cette menue silhouette, dans ce tendre visage aux yeux de langueur et de magie sous les boucles sombres des cheveux, Maxime reconnaissait la "jeune fille aux paons", celle qui pleurait dans les ruines du Bayon et dont son coeur rêvait depuis.

Cuis

Comment était-elle à Angkor le matin de-l'arrivée de Maxime alors qu'on la croyait à Pnom-Penh? Et comment sa photographie était-elle si différente de la réalité? Stupéfié, il demanda:

—Vous êtes bien Mademoiselle Grâce de Valentigny, la fille unique du baron?

—Oui, Monsieur et vous-même?

D'Estange se présenta. Elle dit pensivement en entendant son nom:

—J'ai souvent entendu mon pauvre père parler du vôtre, tué autrefois aux Indes, chez mon bisaïeul le maharadjah de Jaipore...

de Jaipore.

Puis, tremblante de douleur elle de-manda: Vous avez vu mon père avant sa

mort ?

Le docteur Corvel répondit pour d'Es-

tange:

—Le comte a fait des études médicales —Le comte a fait des études médicales et il assista le baron depuis son accident jusqu'à la fin, lui prodiguant avec compétence les soins qui pouvaient alléger ses souffrances.

La jeune fille se tordit les mains et reprit:
—Il vous a parlé, dites-vous, vous connaissez ses dernières volontés à mon égard?

Maxima se sentit blémir. Il regardait

Maxime se sentit blémir. Il regardait sur le lit de parade le mort si calme qui ne l'entendait plus et qui, cependant, semblait l'écouter. Et pourtant le jeune homme avait l'impression, qu'il ne pour-

rait jamais dire à cette délicate créature: épousez Anselme Férier. Elle, livrée à ce brutal? Non, il fallait la protéger. Elle devait échapper à ce mariage....

Il la voyait fixant sur lui ses regards suppliants avivés par les larmes. Dans ces yeux-là vivait tout l'Extrême-Asie avec ses ombres, ses lumières, ses vertiges...

Non, dût-il être parjure, manquer au respect dû aux dernières volontés d'un mort, il ne jetterait pas dans les bras d'Anselme cette idole-enfant!

Mais une grande jeune femme en noir, et qu'il n'avait pas vue jusque là, se leva et s approcha de Grâce.

Mlle de Valentigny la présenta machinalement.

Mlle de Valentigny la présenta machinalement:

—Mlle Emma Férier, ma demoiselle de compagnie mon amie C'était une "femme-aiguille". Pointu le menton, pointu le nez, aigus les yeux en fente, incroyablement ténue la silhouette sans épaules. Quand la trentaine aurait enlevé la fraîcheur, à cette peau fine comme une pelure d'oignon, il ne resterait que des os. Actuellement l'azur des yeux, la fraîcheur du teint, la rapidité des mouvements lui donnaient un certain charme, coupant, celui des équilles ces poissons prestes. A son côté Grâce, si pâle et si brune, avait l'air d'un petit bouquet de jasmin dans son feuillage.

d'un petit bouquet de jasmin dans son feuillage.

—Je suis sûre, dit Emma, que le baron avant de mourir n'a eu qu'un seul voeu, votre mariage, ma chère Grâce, avec mon frère Anselme.

Ainsi cette Emma était la soeur d'Anselme Férier! Immédiatement le comte devina que la soeur avait dû, de tout son pouvoir insinuant, plaider ici la cause de son frère.

—Est-ce vrai? demandait la jeune

de son frère.

—Est-ce vrai? demandait la jeune fille à d'Estange.

Ah! sil avait lu dans ses yeux la moindre répugnance, il aurait nié. Mais Grâce en ce moment, était possédée par sa douleur filiale; cela seul comptait. Aucune annonce ne pouvait l'émouvoir. Maxime ne vit pas dhésitation sur son doux visage. Alors son honnêteté native fut plus forte que sa volonté même. Il dit — et il s'entendit parler comme si c'était "la voix de sa conscience" et non la sienne qui proférât ces mots:

—Il est exact que votre père a exprimé ce voeu: votre mariage avec M. Férier dans les trois mois qui suivront sa mort.

mort.

Oh! comme il espérait qu'elle allait se récuser, refuser, supplier. Mais c'était mal connaître une âme de jeune fille bouleversée par un drame brutal et qui voudrait tout sacrifier pour assurer le repos de son père. Lui eût-il demandé de s'unir à un condamné que, folle du désir de donner au mort adoré une dernière preuve d'amour, elle l'eût promis. Ce mariage avec Férier, la pauvre Grâce s'était toujours douté qu'il se ferait un jour, elle se sentait guettée et, passionnément, comme jadis on coupait sa chevelure sur une tombe chérie, elle donnait son coeur en holocauste. Penchée sur le mort, elle étendait la main et jurait:

—Mon père, repose tranquille, heureux, je serai la femme d'Anselme, je le jure devant Dieu!

Maxime s'était retiré.

H ne se demandait plus par quel mystère Grâce de Valentigny, soi-disant à Pnom-Penh à trois cents kilomètres d'Angkor, était dans les ruines le ma'in d'Angkor, était dans les ruines le ma'in de son arrivée ni pourquoi son portrait lui ressemblait si peu Que lui importaient ces détails qu'il connaîtrait un jour ou l'autre. Qu'était cela auprès de cette vérité douloureuse, dressée devant lui, nue et cruelle comme une épée: la créature exquise, celle qui avait envahi brusquement son coeur comme un parfum et une lumière, l'unique enfin ... il venait de la jeter sur le coeur d'un autre!

-M. Férier là ... and le boy entré sans bruit. annonça subitement

Anselme Férier, le fiancé

Il entra et les deux hommes qui la veille s'étaient parlé cordialement se re-gardèrent ayant déjà au fond des pru-nelles une sorte de défi.

Mais le comte, le premier, baissa les yeux devant le rival heureux.

Sa tutelle s'annonçait mal.

VI

L'ENNEMIE INTIME

Monsieur, on m'a dit que vous étiez Mécène et je m'incline bien bas devant vous. Laissez-moi vous montrer toutes mes oeuvres. En entendant cette déclaration le com-

En entendant cette déclaration le comte d'Estange sursauta, haussant les épaules, agacé. La princesse Natacha Vassilieff était devant lui dant le hall de l'hôtel et l'entraînait vers le salon.

Il venait de descendre, pressé de courir vers la Sala Santaram où la veille — la veille seulement! — le baron de Valentigny était mort. Au moment de quitter l'hôtel, voici que la fameuse princesse surgissait devant lui, grande, théâtrale, fastueuse et surprenante dans une robe chamarrée de broderies, abondamment trouée et mal reprisée …

D Estagne, revenu de sa surprise, considérait curieusement la Russe.

C'était une femme d'environ quarante

C'était une femme d'environ quarante ans, de taille élevée, au visage jadis joli, fané aujourd'hui. Ainsi c'était là cette femme dont il avait rêvé sans la connaître, celle qui était cause de son désastre de coeur!

Car le comte ne pouvait plus douter qu'il aimât Grâce. Il avait pu, à la riqu'il aimat Grace. Il avait pu, a la ti-gueur, prendre pour un dangereux eni-vrement, son enthousiasme pour cette Russe qu'on disait suspecte. Mais en apprenant que la femme de ses rêves était non pas cette exilée mais une ado-lescente de bonne famille et que rien ne

Vous lirez dans

—Et il cachait sa déception. Je ue pouvais me résoudre à abandonner pour lui le nom vénéré de mon mari. Je suis née dans un palais, Monsieur, et quand la Révolution éclata, j'étais encore une

Outré par ces mensonges imprudents,

Outré par ces mensonges imprudents, Maxime répliqua en gagnant la porte.

—On est enfant à tout âge, Madame. Mais je dois me retirer. Veuillez faire porter dans ma chambre deux de vos tableaux, à votre choix. Ils sont tous égaux (en médiocrité songea-t-il, désillé). Votre prix sera le mien.

Et, sachant qu'avec de telles bavardes il faut fuir et non poliment, prendre congé car on serait encore près d'elles trois heures plus tard, Maxime quitta le salon et sauta dans son auto qui l'attendait devant l'hôtel.

Ouf!

C'était dans

La Revue Populaire

du mois de Février

Par Yvonne Schultz

CAMEE ROSE

Ouf!
C'était donc pour cette extravagante qu'il avait dédaigné Mlle de Valentigny alors que le baron pensait à lui comme gendre. Mais aussi pourquoi avait-il rencontré la jeune fille dans les ruines tandis que son père la disait à trois cents kilomètres de là? Toute la méprise venait de cette présence inattendue.

Et par surcroît d'ironie il devenait le tuteur de la jeune fille! Il serait le té-moin de ses bonheurs de fiancée; il la conduirait à l'autel. A cette pensée une douleur furieuse le mordit au coeur et il eut l'impression qu'il lutterait, ne lais-serait pas s'accomplir cette iniquité: Grâce épousant sans amour un homme incapable de la comprendre. L'union du

Toujours de loin, d'une voix coupante, Emma Férier répondit:
—Mlle Grâce est au chevet de son père et souhaite ne pas être dérangée. Quant à la maison... tout est mis sous scellés et je ne vois pas ce que vous pourriez faire.
—Pardon, dit le jeune homme avec autorité, j'ai été nommé tuteur de Mlle de Valentigny et je dois avoir accès près d'elle.

. vous avez.

—Vous ... vous avez ...

Elle le regardait avec une stupéfaction pleine de défiance. Et le comte sortit de son portefeuille l'écrit signé par le baron le priant d'être le tuteur de sa fille jusqu'à son mariage.

Bien qu'il n'y eût pas de notaire pour recevoir ce document, il était assez valable pour qu'Emma changeât d'attitude. Ses lèvres se pincèrent si fort qu'elles disparurent et, descendant du perron, elle vint ouvrir au jeune homme, soupirant.

Il était clair qu'on avait souhaité l'é-vincer de la villa. Pourtant Emma n'a-vait pas dû, de sa propre autorité, pren-dre une telle initiative. C'était donc Grâ-ce qui lui avait enjoint d'écarter le com-te? Dans quel but?

Après tout, plusieurs choses semblaient inexplicables dans la conduite de la jeune fille. Froissé par l'hostilité de Mlle Férier, Maxime songea que son rôle de tuteur lui commandait d'élucider certain mathère de la commandait d'élucider certain de la commandait de la commandait d'élucider certain de la commandait d'élucider certain de la commandait de la commandait

tains mystères.

Il gagna le salon. Et tout de suite, ses yeux tombèrent sur la photographie représentant la tennisseuse si différente de Grâce.

Une voix douce résonna près de lui.
Mlle de Valentigny entrait en disant:

—Bonjour, Monsieur. Vous regardez
mon amie Jacqueline Blavet? Je me de-

mon amie Jacqueline Blavet? Je me demande si mon pauvre papa a vu son portrait avant son accident. Je l'avais placé là, le matin de mon départ pour Pnom-Penh, afin qu'il frappe tout de suite ses regards. Savez-vous s'il l'a vue?

S'approchant du chevalet, elle soulevait le portrait et découvrait ainsi, en dessous, le sien propre: une admirable photographie d'art exaltant le velours blanc de la chair, le velours noir des cheveux, le modelé de la bouche enfantine. fantine.

Alors Maxime comprit; un peu pâle

Alors Maxime comprit; un pen pâle il répondit:

—Non, Mademoiselle, votre père n'a pas dû voir votre amie Jacqueline, ni même se douter que vous aviez recouvert votre portrait avec le sien. Car, à un moment, tournant le dos au chevalet pour fouiller dans sa bibliothèque il m'a dit, voyant que je regardais dans cette direction: "C'est le portrait de ma fille."

En décrivant ainsi cette erreur qui était une des causes de son malheur il se sentit haleter. Il se rappela à temps que Grâce lui semblait hostile. Et, se maîtrisant, il ajouta froidement:

—De telle sorte que j'avais pris MIle Jacqueline Blavet pour vous.

Grâce ne savait pas quelle suite de malentendus était résultée de cette méprise. En soupirant sans regarder Maxime, elle désigna le salon, les collections de bijoux, de statues, de tissus brochés.

—Il ne verra plus tout cela! murmurat-telle avec désespoir.

Maxime hocha la tête et dit:

—Savez-vous, Mademoiselle, que votre père m'a chargé d'être votre tuteur jusqu'à votre mariage avec M. Férier.

Elle se tourna vers lui:

—Vous, mon tuteur, dit-elle avec surprise mais sans aucune manifestation-

-Vous, mon tuteur, dit-elle avec sur-prise mais sans aucune manifestation-d'hostilité. Je croyais qu'il fallait....

—Avoir soixante ans? Non, dès la ma-jorité on peut l'être. Ce n'est du reste qu'une formalité légale et je respecterai toute votre indépendance.

Elle n'eut pas le "j'espère bien!" qu'il attendait. Elle le considérait attentivement et dit avec douceur :

—II me semble vous avoir déjà vu n'est-ce pas vous qui lundi êtes venu sonner à la grille du jardin en demandant mon père?

Il comprit qu'il touchait au second point du mystère: sa présence à Angkor alors que le baron la croyait à Pnom-Penh.

Il répliqua:

En effet, Mademoiselle, c'était moi, arrivant de Saïgon... et de France. Mais comment m'avez-vous aperçu puisque on vous disait à Pnom-Penh?

A son tour, elle fut surprise:

se fût opposé à leur mariage, l'émotion de Maxime s'était transformée en un vé-ritable amour. Et c'était lui, lui-même qui, en plaidant absurdement la cause de Férier, auprès du baron, avait pous-sé Mlle de Valentigny dans les bras d'Anselme! sé Mlle de valence d'Anselme! Or qui était indirectement responsable ménrise?

LE

de cette méprise?

Cette fameuse Russe qui en ce mo-ment étalait devant lui la série de ses

ment étalait devant lui la serie de ses tableaux de pensionnaire....

—Madame, dit-il, cherchant à s'échapper, je n'ai que quelques minutes....

Elle l'interrompit:

—Laissez-moi, comme à un illustre sauveur, vous raconter mon histoire.

C'était bien ce que le comte redoutait de nire

de pire.

—Je suis, dit-il, attendu à la Sala San-

taram où il est arrivé un grand malheur comme vous le savez certainement.

—Je sais et j'irai porter mes condo-léances à cette pauvre petite. L'accident du baron m'atteint profondément car il vous en avait peut être parlé bien qu'il fut très secret à cet égard — il souhaitait

vivement m'épouser.

Maxime la regarda avec stupeur. Elle prit un air pudique, oublieuse des plis

prit un air pudique, oublieuse des plis qui révélaient éloquemment la quarantaine passée et reprit:

—Je ne pouvais m'y décider. Hélas, mon pauvre ami, pourvu que cet accident n'ait pas été un suicide caché!

—Oh non, non, Madame, répondit Maxime avec feu, rassurez-vous, M. de Valentigny aimait la vie...

minerai et du jasmin. Maxime ne pou-vait plus maintenant se représenter Grâ-ce vivant près d'une mine, montant en lory pour visiter des tunnels et n'ayant le soir d'autre distraction que de parler rendement et teneur en étain avec son

mari.

Il lutterait ... Comment?

Il ne formait pas encore de plan tandis qu'il se dirigeait vers la Sala Santaram. Ce matin là, ni ciel bleu, ni soleil: des nuages d'ouate, grise et chaude, emprissonnaient parfums, relents musqués de chauve-souris, de champignons. C'était une fermentation universelle tournant à la corruption une atmosphère malsaiune atmosphère malsaila corruption e et vénéreuse. Enfin il arriva devant la maison.

Malgré la chaleur tout était clos et comme inhabité. Surpris, il sonna.

Avant même qu'un des boys se présentât, la porte de la villa s'ouvrit et la demoiselle de compagnie de Grâce, Emma Férier, la femme-aiguille, parut sur le seuil

Plus que la veille encore — la nuit l'ayant fatiguée — elle était affilée, la-minée, sans lèvres, sans épaules....

Du perron, sans même se déranger, elle lui demanda ce qu'il voulait et cela sur un ton à intimider un homme moins décidé que Maxime.

Cependant, interloqué par cette attitude, il répondit :

—Je voudrais revoir mon pauvre ami le baron avant la mise en bière. De plus j'ai affaire dans la villa.

—Moi, non. J'étais sur le point de partir juste quand vous vous êtes fait annoncer à la grille et c'est pourquoi je ne vous ai pas reçu. Mais, à peine étiezne vous ai pas reçu. Mais, a peine ellez-vous éloigné que le chauffeur m'avertit qu'il fallait vérifier la magnéto. Je ne suis partie qu'à onze heures avec Emma. —Et, entre temps, dit le jeune hom-me, vous êtes allée vous promener dans

les ruines?

—Oui. Et sans doute était-ce un pressentiment mais j'étais horriblement tris-te. Jamais la désolation d'Angkor ne m'avait étreinte comme ce jour là....

—Vous avez même pleuré sur la terrasse de Bayon.

-Oui. Mais, comment le savez-vous?

Je vous ai vue ... excusez-moi Une légère pudeur aviva ses joues pâles, elle dit :

Je me croyais si bien seule— Je suis confuse. -Ne le soyez pas. une pupille peut

pleurer devant son tuteur.

—Et depuis, hélas, vous m'avez vue perdue de douleur.

Elle s'affaissa sur un divan. Derrière elle s'attaissa sur un divan. Derrière elle s'étendait un bas-relief représentant des Devatas, ces demi-déesses portant diadème à trois pointes. Des traces de dorure demeuraient dans les creux. Les modèles furent jadis les reines d'Angkor, souveraines semi-captives dans les barems nompagy aïgules divines et kor, souveraines semi-captives dans les harems pompeux, aïeules divines et luxueuses de Grâce de Valentigny, car, fille d'un gentilhomme français et d'une princesse cambodgienne, elle descendait des rois khmers. C'était d'eux qu'elle tenait cette frêle majesté d'idole. Main-tenant il la trouvait bien nommée.

tenant il la trouvait bien nommée.

Il savait enfin pourquoi il avait vu la jeune fille dans les ruines alors qu'on la croyait sur la route de Pnom-Penh. Rien de suspect ni d'obscur dans l'attitude de Mlle de Valentigny. Seul le Bouddha, sournois et railleur, s'était joué de lui.

Troublé, il allait s'avancer vers le divan quand muette noire glacée. Emme

van quand, muette, noire, glacée, Emma

parut.

Oh! cette fois, quelle aversion il lisait dans ses yeux d'un azur tranchant d'acier bleui. C'était elle, non pas Mlle de Valentigny, qui lui était ennemie.

Elle dit froidement:

—Grâce, ma chérie, ne soyez pas si faible devant Monsieur.

Oui c'est yrai yous avez raison ma

-Oui, c'est vrai, vous avez raison, ma

chère amie.

chère amie.

Emma passa sur les cheveux de la jeune fille une main sèche qui semblait peu faite pour la caresse:

—Ma chérie, dit-elle, ne serai-je pas bientôt votre soeur quand vous serez devenue la femme d'Anselme?

—Oui, dit sourdement Grâce.

Maxime se demanda si l'abattement de la jeune fille était causé uniquement par la perte de son père

la perte de son père.... Venez un peu vous reposer, dit Mlle Férier en entraînant Grâce qui se laissa

Férier en entraînant Grâce qui se laissa faire.

Elles partirent toutes deux.

Et, dès cette minute, Maxime ne s'appartint plus. Les formalités pour le transport du corps à Pnom-Penh et les funérailles dans cette ville l'accaparèrent entièrement. Anselme vint. Ils se saluèrent froidement puis, comme l'ingénieur demandait où était Mlle de Valentigny, ce fut Emma, surgie sans bruit (elle avait toujours l'air de sortir des murs) qui lui répondit:

—Elle t'attend impatiemment. Dans sa désolation elle ne réclame que toi.

désolation elle ne réclame que toi. C'était dit un peu lourdement. Le comte haussa imperceptiblement les épaules. Anselme alla retrouver sa fiancée. A peine hors du salon, que seule une portière séparait du vestibule, et sans souci d'être entendu, Férier dit à

Emma d'un ton grossier:

—Il est tuteur? Quelle tuile! Va-t-il
rester là tout le temps sur notre dos?

Et Mlle Férier de répondre de sa voix

en fil d'acier:

en fil d'acier:

—Ne crains rien, je suis là aussi.

Maxime demeuré seul eut un sourire de mépris. Il n'entendit pas la suite, le frère et la soeur s'étant éloignés.

—Je veux qu'il déguerpisse, tu m'entends, disait Férier à Emma. Je ne laisserai pas ce bellâtre m'enlever Grâce?

—Te l'enlever? Et son serment?

—Bah! dit-il cyniquement, on sait ce que valent les serments des femmes.

—Détrompe-toi. Jurer sur un cadavre

—Détrompe-toi. Jurer sur un cadavre est chose solennelle et jamais, quels que

soient son tourment ou sa répugnance ... —Merci pour ce dernier mot! dit-il, sardonique.

Enfin, reprit Emma avec impatience, je sais qu'elle n'oserait sous aucun prétexte s'affranchir de son serment.
Et, à voix plus basse, elle ajouta:
Même si elle apprenait... TOUT.
Les yeux d'Anselme se mirent à briller.

-Tu crois que même dans ce cas?

Tu crois que même dans ce cas?...

—J'en suis persuadée.

—Tant mieux. Mais, au fond, quelle ridicule superstition, dit Férier en haussant les épaules. En quoi le parjure envers un mort pourrait-il nuire à ce mort?

—Oh! mon cher, riposta Emma, ne discutons pas là-dessus. Je ne suis pas plus superstitieuse que toi et pourtant je n'oserais pas non plus me dérober à une promesse faite à un cadavre. Et ce n'est promesse faite à un cadavre. Et ce n'est pas pour le mort que je craindrais mais r moi, parbleu!
-Faiblesse stupide!

- Me diras-tu pourquoi les hommes respectent presque toujours et quelquefois se sacrifient aux dernières volontés d'un mourant? Il y a là un instinct sacré
contre lequel la logique échoue. Et Grâce, éperdument scrupuleuse comme je la connais, est de celles qui pourraient prendre pour devise: "Semper fidelis." Emma prononça ces derniers mots avec une certaine suffisance et Anselme

mine d'abord de ne pas comprendre.

Puis il riposta:

-Hein? ah! tu parles latin, institutrice! Enfin, tâche que tout marche bien, surtout, qu'elle prenne ce d'Estanen aversion, ça vaudra mieux que

-Compte sur moi pour cela

L'ingénieur regarda le visa d'Emma et eut un air bizarre: visage aigu

—Oui, je puis compter sur toi.... tu es fille à glisser entre les gouttes d'une

pluie d'orage sans te mouiller.
—Sois tranquille, Anselme. Il ne nous l'enlèvera pas. Je serai son "ennemie in-

Et ils échangèrent un sourire complice.

VII

REVIREMENTS

TELEGRAMMES: Marquise Estange, rue Presbourg, Paris.

"Serai Paris dans un mois, bien décidé à suivre tous vos conseils sans exception. Tendresses infinies.

Le comte d'Estange relut son télé-gramme et soupira: "C'est clair, je pense. Ma mère va être bien heureuse: j'épou-Francoise.

Allons, il avait rompu le sortilège; de vive force il arrachait son coeur aux ronces d'Angkor. Il abandonnait toute idée de lutte. Laissant Grâce à son des-

idée de lutte. Laissant Grâce à son destin il partait pour la France et arriverait pour se fiancer à Françoise.

Son âme vaillante refusait un combat sans issue. Liée par son serment à un homme rude mais probe, Grâce ne se délierait pas et lui-même Maxime agirait indélicatement en essayant de la rendre parjure. Dans ce cas pourquoi resterait-il? Pour veiller sur elle? Bah! elle ne courait aucun danzer il suffisait elle ne courait aucun danger il suffisait que, par écrit, il eût donné son consente-ment au mariage en qualité de tuteur. Ce matin même, à Pnom-Penh, il avait conduit le baron de Valentigny à sa de-

meure éternelle sous des flamboyants de pourpre; ce soir il dormait à l'hôtel sous le même toit que Grâce, Emma et An-selme. Demain matin, tandis que Férier retournerait à Bangeor, Emma et Grâce à Angkor, lui se dirigeait vers Saïgon, vers la France, se refusant de s'atten-drir, mais refusant aussi d'assister pen-dant des mois aux fiançailles de la jeune

De plus, ce qu'il y avait de romanesque dans sa situation, dans son erreur initiale, irritait profondément son bon sens. Il se la reprochait comme un man-que de jugement et se dérobait à ses conséquences ridicules en partant courageusement.

geusement.

Ce n'est pas quand on prend une décision, ni même quand on l'exécute que l'on souffre. L'énergie nécessaire pour se décider suffit pour vous soutenir. Maxime, en songeant qu'il allait le lendemain dire adieu à Grâce pour jamais, souffrait à peine. Cependant il lui semblait qu'une partie de son coeur était paraqu'une partie de son coeur était para-lysée. Et, il se demandait si, plus tard, cette anesthésie cesserait laissant la place

à une douleur corrosive. Certes, il ne rentrait pas en France comme il en était

jeta un coup d'oeil autour de lui à cette chambre bien coloniale avec les larges baies, le lit dans la cage de tulle de la moustiquaire. Il vit dans un angle ses bagages sanglés, étiquetés, semblant attendre impatiemment le départ comme des soldats rangés sous les armes. Allons, courage! Bientôt des lieues marines, des océans, des déserts de sable rose le sépareront d'Angkor aux ruines magnétiques dans les feuillages sombrement verts

A ce moment, on frappa à la porte de sa chambre.

Entrez, dit-il.

Un boy, en blanc et pieds nus, bre-douilla en ouvrant le battant:

-Monsieur descendre salon, une dame

Instinctivement le jeune homme jeta les yeux sur la pendule: une heure du matin quelle dame pouvait désirer le voir, officiellement, à une telle heure? Mais il commençait à savoir combien il est inutile de demander aucune explication à un boy.

cation à un boy.

Donc, sans poser aucune question, et passablement intrigué, Maxime remit son veston, peigna ses cheveux et descendit dans le salon.

Quelques lampes électriques animaient les grands couloirs de l'hôtel.

Maxime s'arrêta sur le seuil de la piè-

Dans la pénombre il aperçut une sil-

houette phosphorescente.... C'était une femme debout, mince, vê-C'était une femme debout, mince, vêtue d'une tunique pailletée. En approchant il distingua dans le tissu un vaste accroc qui déshonorait cette magnificence. A ce léger détail, Maxime reconnut la princesse ... venue à Pnom-Penh pour les funérailles.

Il fut sur le point de rebrousser chemin. Que diable lui voulait à pareille heure cette veuve incandescente? Il redouta un guet-apens amoureux, une dé-

douta un guet-apens amoureux, une dé-claration grotesque. Il allait fuir quand Natacha Vassilieff se retourna. Il s'in-clina froidement

clina froidement.

Oh! cher ami, dit la dame en joi-

gnant les mains, est-il vrai que vous dé-sertez Angkor pour la France?

—C'est exact, Madame.

—Ne faites pas cela, s'écria-t-elle avec un geste théâtral, ou vous serez respon-

ble d'un malheur!
"Va-t-elle menacer de se suicider, si
ne retourne pas dans le même hôtel
t'elle? songea Maxime prodigieusequ'elle? ment agacé.
Mais il se repentit de sa fatuité en entendant Natacha ajouter:

—Vous devez protéger Grâce de Va-

Vous devez protéger Grâce de Valentigny.
 Hé, Madame, je suis qualifié pour cela, il me semble, par mon titre de tuteur. Mais je ne la crois pas en péril!
 Alors, brusquement la princesse cessa d'être théâtrale; elle devint simple, logique, bien meilleure femme que Maxime ne l'avait jamais que insque là

me ne l'avait jamais vue jusque là.

—Ecoutez, dit-elle presque sans emphase, j'aime beaucoup cette petite Grâce, qui a failli me devenir une fille très chère.

(Ah! oui! pensa Maxime, le baron ne voulait-il pas l'épouser?)

Eh bien, je vous assure qu'elle est danger sous l'égide de cette Emma et de son fiancé.

et de son fiancé.

—Que voulez-vous dire? demanda froidement le comte, précisez car ce sont là de graves accusations.

—Il est clair, dit la princesse à voix basse qu'Emma Férier, devenue l'institutrice-demoiselle de compagnie de Grâce, n'a qu'une pensée: faire épouser à son frère cette riche héritière.

—Cela semble certain

-Cela semble certain.

—Peut-être même est-ce assez normal de la part d'Emma. Et, bien qu'Ansel-me Férier ne semble pas être le rêve pour Grâce, il me paraissait posséder de sérieuses qualités pouvant justifier ce

était du moins l'avis du baron de

Valentigny.

—Et le mien aussi, du reste le baron

et moi n'avions qu'une pensée....

—Ah oui? susurra Maxime ironique-ment. Mais revenons à Mlle de Valenti-

gny.

Or j'ai saisi ce soir même entre le frère et la soeur quelques phrases qui m'ont donné à réfléchir. —Pouvez-vous me les répéter exac-

—Oui, car j'y songe depuis que je les ai entendues: Emma semblait irritée contre son frère et lui disait: "Un mot de plus et je dis tout. Ton mariage sera cassé net". Et Férier de riposter: "Tu te perdrais en même temps que moi, je te conseille de ne pas me trahir".

-C'est tout? interrogea Maxime.

Au moins tout ce que j'ai entendu car ils se sont éloignés. Ne trouvez-vous pas que c'est suffisant? Il y a certaine-ment un secret dans la vie d'Anselme, peut-être aussi d'Emma, un secret assez important puisqu'il suffirait qu'Emma le révélât pour que le mariage fût cassé. Quel genre de secret cela peut-il être: une liaison? Une indélicatesse, une faute contre l'honneur? Certes à la Co-lonie il n'a jamais rien fait de répréhensible et ne semble pas un aventurier. Mais en France? D'où vient-il? Ne serait-il pas prudent de demander des renseignements à la Métropole? De savoir pertinemment si Grâce ne va pas épouser un drôle?

Maxime réfléchissait.

Férier, un drôle? C'était possible. Ja-mais les deux hommes n'avaient sympathisé et Anselme croyait que d'Estange le dédaignait socialement. Il se trompait lourdement car d'Estange était trop de son époque et trop intelligent pour avoir un sot préjugé de caste.

Non, ce que d'Estange détestait en Férier ce n'était pas l'humble extraction — il eut trouvé mesquin de s'y arrêter — mais ce qu'il sentait de vil dans ce garçon, vilenie inhérente à Anselme, fut-il né sous les plafonds historiés d'un châtean

elme, fut-il né sous les plafonds histo-riés d'un château.

Max dit enfin:

—Madame, je vous suis reconnaissant de m'avoir prévenu des menées louches d'Emma et d'Anselme. Je dis "louches" car l'homme qui conseille à sa soeur de ne pas le trahir semble bien faire allusion à un secret de basse qualité. Eh bien, il faut que nous connaissions ce secret. Peut-être, du reste, découvrirons-nous une supercherie mesquine et non coupable, ne justifiant pas que MIle de

Valentigny reprenne sa parole. —Il est vrai qu'elle a juré devant Dieu et sur le cadavre de son père... dit Natacha, et comme elle est croyante elle respectera son serment.

—Sauf, cependant si l'on avait la preuve d'une faute grave. Alors tout changerait... dit le comte vivement.

changerait... dit le comte vivement.

Car brusquement, à cette pensée, tout changerait aussi pour lui. Jusque là, pris d'inquiétude devant les révélations de Natacha, il ne songeait qu'à sa pupille. Maintenant il pensait à lui. Grâce allait peut-être devenir accessible. Il n'était plus question qu'il partît pour la France. Il déchirait le télégramme annonçant son retour. Le devoir — l'amour aussi — lui commandait de rester là. Si Grâce était libérée, ne se retournerait-elle pas vers lui? Un immense bonheur l'éblouit. Passionnément il désira découvrir le secret caché dans la vie

heur l'éblouit. Passionnement il desira découvrir le secret caché dans la vie d'Anselme. Il dit, un peu fébrile:
—Chère Madame, je vais dès demain télégraphier en France à un de mes amis du Ministère qui, discrètement et rapidement, me donnera tous les renseignements sur l'enfance, la jeunesse, la famille de Férier. Je vais aussi faire faire une enquête à la Colonie.

La princesse ajouta:

La princesse ajouta:

—Et revenez à Angkor. Ne laissez pas votre pupille seule avec cette Emma. Celle-ci pourrait tellement la circonvenir que, même devant une révélation de la plus haute gravité, Grâce pardonne-

-Oui, Madame, demain matin je r

 —Oui, Madame, demain matin je retourne au bungalow. Grâce est peut-être une victime à défendre.
 —Merci, vous êtes un noble coeur, et laissez-moi vous dire, au nom même du baron: je vous aime comme un fils. Elle lui serrait les mains avec une solennité emphatique. Maxime était gêné, heureux toutefois que la princesse lui témoignât des sentiments maternels, plus compatibles avec leur âge respectif. Puis elle ajouta: elle ajouta:

-J'aurais voulu aussi rentrer à kor, mais le directeur de cet hôtel de Pnom-Penh me laissera-t-il partir sans

avoir acquitté ma note?

Maxime soupira et se crut presque forcé, en galant homme, de répondre:

—Ne vous inquiétez nas de cele in

-Ne vous inquiétez pas de cela, je dirai un mot au directeur.

Elle lui broya les mains et s'enfuit, légère, fatidique et déchirée dans ses paillettes et ses accrocs

Malgré la demande d'argent qui avait terminé l'entretien, Maxime devinait que la princesse lui avait signalé un véritable danger en répétant les propos entendus entre Emma et Anselme. Eûtelle inventé de tels propos que, certainement, Natacha les eût amplifiés, exagérés. Par leur brièveté, leur ambiguïté même, ils représentaient la vérité.

Et si lui, d'Estange, parvenait à sortir cette vérité de son puits d'ombre et de mensonge, Grâce reprendrait sa parole, Grâce serait libre!

Le coeur en feu, Maxime ne put dor-

Grâce serait libre!

Le coeur en feu, Maxime ne put dormir. Il rêva toute la nuit en contemplant le ciel chamarré d'étoiles où le premier quartier de la lune miroitait, non pas vertical ainsi qu'on le voit en Europe mais complètement renversé tel une barque ou un hamac acroché aux piliers invisibles de l'ombre.

mais complètement renversé tel une barque ou un hamac acroché aux piliers invisibles de l'ombre.

Grâce serait libre.... Grâce et sa beauté précieuse et fragile.

Son coeur chanta avec le premier oiseau de l'aube; le ciel rose parut saluer sa prochaine victoire. Il ne doutait pas d'un secret infammant dans la vie d'Anselme. Grâce serait à lui!...

Or, tandis que léger comme un esprit et porté par la joie il descendait dans le hall de l'hôtel, il aperçut Mlle de Valentigny et Emma.

Elles étaient occupées à feuilleter une revue et ne le voyaient pas. Il résolut donc de se débarrasser tout de suite de son entremise pour la princesse et, avisant le directeur, le pria de porter à son débit les frais de Mme Vassilieff "en acompte, dit-il, d'une commande de tableaux qu'il venait de lui faire".

La princesse apparaissant entendit cela. Peut-être avait-elle douté de la bonne volonté de Maxime car elle s'illumina et lui tendit presque les bras, le remerciant avec fracas. Emma écoutait puis, soudain, se penchant mystérieusement vers Grâce elle lui dit à l'oreille:

—Il lui paie sa note d'hôtel. Cela signifie clairement qu'il s'est pris aux séductions de cette vieille rouée. Je le croyais plus malin que cela.

—Moi aussi, dit Grâce d'un ton peiné. Cependant il semble peu attaché à elle puisqu'il part pour la France ce matin.

Au même moment, son tuteur s'avança vers elle en disant:

puisqu'il part pour la France ce matin.

Au même moment, son tuteur s'avança vers elle en disant:

—Ma chère Grâce, j'ai décidé d'aller passer encore quelque temps à Angkor.

D'abord pour bien savoir si je ne puis vous être utile en rien, aussi pour visiter la Ville Morte que je connais à peine.

—Vous voyez, il ne part plus! souffla Emma triomphante en touchant légèrement le coude de Grâce. En quelques heures elle a su lui faire changer ses plans!

Les deux femmes échangèrent un sourire. Une pénible sensation s'emparait de Mlle de Valentigny. Quoi! ce Parisien, cet aristocrate à qui elle croyait tant de finesse tombait dans les grossiers panneaux de cette Russe? Une tristesse poignante l'étreignit. Alors qu'elle n'avait, en aucune façon, et malgré son malheur, touché le coeur de Maxime, prêt à la quitter pour retourner en France, cette Natacha lui plaisait au point qu'il renonçait immédiatement à son départ! C'était comme une protection fraternelle qui se dérobait. Mais n'avait-elle pas entendu dire que souvent les hommes témoignent dans leurs attachements des goûts bizarres? C'était donc vrai et ce comte d'Estange, si racé, si fier, ne valait pas mieux que tant d'autres. Les deux femmes échangèrent un sou-

—Nous partons? dit-elle avec hâte à Emma et à Anselme en s'approchant de l'auto qui devait les ramener tous trois à la Sala Santaram.

J'aurais, au préalable, deux mots à vous dire en particulier, interrompit Maxime en la retenant.

-Parlez vite, dit la jeune fille.

Le comte perçut la froideur de Mlle de Valentigny et ne pouvant se l'expliquer sinon par une antipathie soudaine (puisqu'il ignorait la campagne de dénigrement commencée par Emma), il répondit avec une froideur analogue:

—J'ai spécifié: en particulier. Ga-gnons le salon.

—Je vous accompagne, dit Emma se disposant à suivre Grâce et Maxime dans le salon.

—Je vous prie au contraire de rester dans le hall, dit sèchement le comte. Ce que j'ai à dire à ma pupille (il appuya sur le mot) ne concerne qu'elle seule.

Emma eut un petit rire arrogant cn femme qui sait bien qu'on lui racontera tout par la suite. —Ma chère enfant, dit Maxime, sans

—Ma chere entant, dit maxime, sans regarder Grâce, mais en arpentant la pièce de long en large, votre père a-t-il jamais pris de renseignements sur la vie privée, en France, de votre fiancé?

Elle se contracta avec le resserrement nerveux d'un cheval ombrageux prêt à se

cabrer et répondit :

cabrer et repondit:

—Que vous importe?
—Il m'importe beaucoup au contraire, pour votre avenir.

"Non! pensa-t-elle, seule Natacha l'intéresse". Mais elle se tut et il poursuirit.

Nous sommes à dix mille kilomètres

de la France et nous ne savons rien du passé d'Anselme.

—Il m'en a souvent parlé.

—Oh ce que l'on peut dire soi-même de son propre passé est fort sujet à cau-

tion.

—Que prétendez-vous insinuer, Monsieur? et quelle preuve pouvez-vous avancer pour mettre ainsi en doute l'honorabilité de mon fiancé? dit Grâce d'une voix tremblante d'indignation.

Il s'arrêta en face d'elle et, plongeant avec force son regard dans les yeux sombres de la jeune fille, dit avec une subite douceur:

avec force son regard dans les yeux sombres de la jeune fille, dit avec une subite douceur:

—Grâce, je vous suis tout dévoué. J'ai peur qu'Anselme ne soit pas le mari qu'il vous faut.

—J'ai juré de l'épouser.

—Mais si l'on découvrait... qu'il n'est pas digne de vous, Grâce, en toute sincérité, que feriez-vous?

Des sentiments intenses traversèrent le coeur de la jeune fille: voulait-on noircir méchamment Anselme pour lui nuire? Ou bien glissait-elle dans le gouffre d'un mauvais mariage? Et son serment? Pour elle, il domina son brusque désarroi et, butée, elle riposta:

—J'ai juré, je ne faillirai point. Si Anselme n'est pas digne de moi, tant pis! Je serai malheureuse toute ma vie mais ne serai point parjure.

—Il est stupide de parler ainsi! exclama le comte pris d'une soudaine colère.

Blessée, peut-être parce qu'elle sentait qu'il avait raison, elle riposta, énervée, lasse à pleurer:

—Si mon choix fut stupide de vôtre

lasse à pleurer :
—Si mon choix fut stupide le vôtre

est-il donc parfait? Elle s'enfuyait le laissant désemparé, Elle s'enfuyait le laissant desempare, n'ayant rien compris à la dernière phrase, allusion à Natacha mais beaucoup trop voilée pour qu'il lui fût possible d'en saisir le sens. Eût-il été, comme le prétendait Emma, attaché à la Russe, que le moindre trait à cet égard lui eut été compréhensible, mais dans le casetual il ne fit pas grande attention aux

été compréhensible, mais dans le cas actuel il ne fit pas grande attention aux paroles de sa pupille.

Celle-ci, du reste, était déjà dans l'automobile et il la vie s'éloigner avec son fiancé et Mademoiselle Férier, dans la direction d'Angkor.

Afors il se rendit à la porte. La veille, il méditait d'envoyer un télégramme annonçant son retour; maintenant c'était un autre genre de dépêche qu'il expédiait. A son ami Jacques Martin, au Ministère de l'Intérieur, il demandait des renseignements détaillé sur Anselme Férier. Et quand, une heure plus tard, il suivit à son tour en automobile la route d'Angkor, il se disait en songeant à Férier: "mon gaillard, à nous deux!"

VIII

LE PARADIS D'INDRA

Depuis huit jours le comte d'Estange n'avait point paru à la Sala Santaram.

"A quoi bon, songeait-il, m'éprendre davantage de Grâce? Il n'est pas certain que je reçoive de mauvais renseignements sur Anselme. Mme Vassilieff a peut-être mal entendu ou mal interprété ce que se disaient le frère et la soeur. De plus, même si j'acquérais la certitude qu'Anselme est indigne de Mlle de Valentigny, rien ne prouve qu'elle ne l'épouserait pas en dépit de tout, comme elle me l'a du reste assuré."

l'écart Il

D'Estange se tenait donc à l'écart. Il

excursionnait.
Une fois, dans l'ombre d'un cloître ou s'engouffrait, par une fenêtre brisée, un



"Il commença dès lors à prendre des forces et il veut maintenant retourner à ses affaires." Bovril, la bonté concentrée du meilleur, boeuf, tente l'appétit des malades; il a ce rare pouvoir de permettre aux convales-cents de profiter davantage des autres aliments.

Pris régulièrement après une maladie, Bovril abrège de beaucoup la période de

BOVRIL

ramène vite la vigueur

Vous est-il arrivé déjà de lire

Lisez LE FILM de Janvier et vous le lirez tous les mois

- Nombreuses photos des étoiles les plus en vogue

- Concours avec cinq dollars de prix en argent Un roman d'amour COMPLET dans chaque numéro

---- COUPON D'ABONNEMENT-----

Ci-inclus le montant d'un abonnement au FILM, 50 sous pour six mois ou \$1.00 pour un an.

Nom

Adresse

Ville et Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975, rue de Bullion, MONTREAL, Can.

buisson d'orchidées, Maxime aperçut un

C'était une jeune Cambodgienne, ser-rée dans le sampot de soie, des jasmins sur l'oreille. Son petit visage doré, rond-comme une mandarine, riait sous les boucles presque rares de ses cheveux coupés fort courts à la mode du pays. A ses pieds scintillaient des mules orfè-vrées. Et Maxime reconnut en elle la jeune Ruong, la femme de chambre de Grâce? C'était une jeune Cambodgienne, ser-

Grâce?

Elle n'était pas seule. Un jeune homme aux traits fins, drapé de jaune éclatant, lui parlait à voix basse en enroulant autour du cou de la jeune fille un collier de fleurs de frangipaniers. Au costume, le comte d'Estange comprit que le jeune homme était bonze, c'est-àdire prêtre de Bouddha et voué au célibat

libat
Le soir, Maxime vit la princesse au restaurant du bungalow. Il passait des journées entières sans l'apercevoir car, depuis quelque temps, elle était fort occupée à éblouir par ses récits et son excentricité une famille américaine de passage au bungalow. Quand il l'aperçut, Maxime lui parla de Ruong et du jeune bonze lui demandant si une telle intrigue n'était pas sans danger.

bonze lui demandant si une telle intrigue n'était pas sans danger.

—Il y a un grand danger pour la fillette, dit Mme Vassilieff, si le bonze est riche et manifeste l'intention de quitter la bonzerie pour l'épouser. Sinon, j'i-gnore ce qui peut arriver. Il vaudrait mieux cependant prévenir Grâce.

Le jeune homme pensa qu'il aurait ainsi une occasion de se présen er à la Sala San aram. Mais le lendemain matin comme il allait s'y rendre, Emma Férier soudain se fit annoncer par un boy.

On parlait beaucoup du comte dans

le "Paradis d'Indra"

Le Paradis d Indra, à la Sala Santaram,
désignait le boudoir de Grâce de Valen-

Dans cette précieuse petite pièce, Grace passait ses journées avec Emma. Celle-ci constatait que sans cesse Mlle de Va-lentigny parlait du com'e. Alors, n'hé-sisant pas à inventer, à calomnier, Emma

disait:
—Il paraît qu'ils ne se quittent plus, la Vassilieff et lui. On les voit toujours ensemble. Il en est fou!
—Est ce assez ridicule! disait la jeune fille avec une irritation douloureuse qu'elle ne s'expliquait pas elle-même.
—Ma chère amie, bien souvent des hommes jeunes s'éprennent de vieilles femmes.

Cela prouve qu'ils ont des goûts per-

-Certes, mais cela ne doit pas vous mer de la part du comte. -En effet, disait Grâce, s'efforçant étonner de

-Il est fort heureux pour vous, Grâce, —Il est fort neureux pour vous, Grace, qu'il nous épargne sa présence. Son influence sur une nature droite et saine comme la vôtre aurait été néfaste. Ou plutôt je crois que vous ne l'auriez pas supporté et son absence vous évite d'avoir à l'évincer d'ici.

d'avoir à l'évincer d'ici.

—Certainement, disait Grâce, pensive.

Mais très vite, elle décida de recommencer à sortir à cheval. Or Emma n'avait aucune assiette, elle montait très mal et suivait difficilement Grâce qui, amazone depuis l'âge de cinq ans, lançait volontiers sa mon'ure au galop, cédant à cette jolie impétuosité latine qui souvent triomphait en elle de la langueur asiatique.

gueur asiatique.

—Attendez-moi, criait-elle à Mlle Fé-rier je reviendrai!

rier je reviendrai!

Et sur les antiques chaussées elle filait rapide, énervée par les tribus de singes qui du haut des arbres lui lançaient des feuilles. Sans cesse elle espérait découvrir Maxime et la princesse. Pour se railler d'eux, se disait elle. Mais jamais elle ne rencontra le jeune homme et encore moins Mme Vassilieff.

Emma crovait donc avoir définitivément ruiné l'influence du comte et elle fut très surprise quand un matin Mlle de Valentigny lui dit:

—J'ai pris froid cette nuit, je me sens oppressée, je voudrais consulter M. d'Estange.

Quelle idée! s'écria Emma fort con-

Trance.

—Une idée excellente puisqu'il a fait ses études médicales et qu'il n'y a pas d'autre docteur dans le pays. Ma chère

Emma prenez l'auto et ramenez-le moi avant qu'il ne soit parti en forêt avec sa "chère princesse".

"Mauvais cela", songeait Mlle Férier, tandis qu'elle obéissait n'ayant pu lutter contre la volonté de Grâce.

C'est ainsi qu'elle se présesta au bungalow juste au moment où d'Estange.

galow juste au moment où d'Estange

Maintenant qu'elle attendait Maxime, Mlle de Valentigny se sentait soudain nerveuse et contrariée. Pourquoi le faisait-elle venir? Pour se moquer un peu de lui, lui laisser entendre qu'elle trouvait ridicule son inclination pour Natacha et qu'elle s'en raillait. Et n'é-Natacha et qu'elle s'en raillait. Et n'é-tait-elle pas excusable de chercher un dérivatif à l'ennui qui l'étreignait, seule dans cette villa avec Emma aux idées

Elle imaginait qu'il allait venir,

Elle imaginait qu'il allait venir, agacé d'avoir été dérangé, impatient de retrouver la Russe. Eh bien, elle voulait se montrer plus élégante que cette Natacha. Grâce appela Ruong, la Cambodgienne amoureuse, et lui demanda le "voile de Sita".

Elle appelait ainsi un immense châle de mousseline blanche tellement travaillé de jours qu'il semblait être une dentelle. Délibérément, au grand scandale de Ruong elle coupa une encolure, s'en revê.it comme d une robe, fixa l'ampleur par une ceinture de mousseline noire et, pensive, se regarda dans la glace. pensive, se regarda dans la glace.

Le voile aérien l'enveloppait de ses

plis diaphanes; la traîne énorme emplis-sait presque le Paradis d'Indra. La fiè-vre — car elle était réellement grippée - car ene clar recentation grippee - avivait ses joues de rose.

A ce moment Emma revint.

—Seule Emma? il ne vous accompa-

gne pas?

—Je l'ai laissé dans le salon mais voyez donc ce que je vous rapporte.

D'un carton à dessin Emma sortait

D'un carton à dessin Emma sortait une grande photographie représentant une femme debout, grande, de profil, décolletée, en manteau de cour. Etait-ce Natacha? Non, au bas elle lui ces mots: "A vous, Rhoda Puller."

—Rhoda Puller? J'ai entendu parler de cette personne, dit Grâce, pensive. Mon père l'avait connue. C'est une lady. Mais comment avez-vous ce portrait, Emma?

—Le comte m'a fait ettende.

-Le comte m'a fait attendre dans un salon contigu à sa chambre. J'ai aper-cu ce portrait qui venait d'arriver et était encore dans ses papiers d'emballa-

ge. Et, mentant avec aplomb, car d'Estange ne lui avait absolument rien dit, elle

Le comte m'a fait comprendre que c'était sa fiancée. Une lady, ma chère, en costume de présentation à la Cour! J'aurais voulu que vous voyiez avec quorgueil il m'a signalé ce détail! Mais ne veut pas qu'on se doute de ses fian-çailles, surtout n'ayez pas l'air de sa-

-Et Natacha dans tout cela? demanda Mlle de Valentigny comprenant mal, vous prétendiez qu'il en était épris. Vous

trompiez?

vous trompiez?

—Oh, petite chérie, que vous êtes naïve! Le comte d'Estange est un mondain, un Parisien qui ne s'effraie pas d'avoir une fiancée en Europe et une intrigue en Asie... Tout le monde n'a pas l'âme sans complications d'Anselme. Le comte doit tranver très pignant tous ces comte doit trouver très piquant tous ces imbroglios, cela augmente sa collection et je suis persuadée que si vous vouliez J'ai entrevu sa chambre: elle e de photos de jolies personv figurer est tapissee de photos de joiles personnes, avec dédicaces. Eh bien, non, ça ne vous tente pas d'être le numéro "tant" entre Natacha et une autre jusqu'au jour où, naturellement, la noble Lady repoussera toutes ses pâles rivales dans l'ombre et fera jeter au feu les portraits!

-Taisez-vous, dit Grâce nerveuse. Je e moque du comte d'Estange. Il fait ce qu'il veut. Mais dites moi, comment vous avez cette photo entre les mains?

-Je souhaitais vous la montrer

—Je souhaitais vous la montrer et comme j'avais un carton à dessin, au cas où je rencontrerais la Vassilieff, je n'ai eu qu'à la glisser dedans.

Ce procédé surprenait et choquait Mlle de Valentigny.

—Je saurai bien la remettre en place à l'hôtel tandis qu'il sera en auto fort loin avec Natacha, dit Emma. A propos désirez-vous encore voir le comte?

-Pourquoi pas? riposta Grâce, se-

couant ses boucles sombres.

—Parce qu'il a semblé ravi de votre

appel. Il va être persuadé que vous le recherchez, songez qu'il sera fier. Un numéro de plus dans la collection! Grâce sursauta et Emma espérait qu'elle allait renvoyer son tuteur. Mais

Mile de Valentigny reprit:

—Au contraire, je veux le recevoir.

—Vraiment? Vous êtes bien impru-

dente.

—Non. Mon attitude lui prouvera que je ne suis pas une Natacha qui se contente de faire une intérim en attendant

tente de faire une intérim en attendant qu'il épouse sa Lady....
Emma Férier sentit que Grâce était blessée, irritée et pensa qu'il serait sans danger de faire venir le comte.
Elle ne s'était pas trompée en pensant que Maxime avait été ravi d'être demandée à la villa. N'attendant rien, senérant moirs encerc il ne reversit. espérant moins encore, il ne pouvait ce-pendant s'empêcher de sentir l'émotion l'envahir tandis que dans le salon de la Sala Santaram il guettait l'arrivée de la jeune fille.

Il fut un peu troublé quand Ruong, la Cambobgienne, vint le chercher pour le conduire dans l'appartement de Mille de Valentigny, dans ce "Paradis d'Indra" dont à l'hôtel il avait entendu vanter les merveilles amoncelées; "on foule aux pieds rubis et saphirs" disaient certains,

exagérant un peu....
Mais en entrant il ne vit ni les sampots d'or, ni les fourrures ni même la jeune fille bien qu'elle fût debout devant une large baie. Car cette baie s'ou-vrait sur la Ville Morte et une des portes monumentales d'Angkor s'y encadrait, une de ces portes surmontées d'un géant visage de Bouddha. Avant même d'aper-cevoir Grâce, d'Estange fut contraint de voir la face ironique et secrète du dieu dominant tout, voyant tout, se rail-

dieu dominant tout, voyant tout, se raillant de tout...

Mais Grâce s'approchait de lui dans la nuée blanche du voile, aussi majestueuse que Rhoda dans son costume de cour et infiniment plus ensorcelante. Plein d'émotion, il dit:

—Vous êtes belle comme une reine le jour de son couronnement. Est-il possible que vous soyez malade?

A contre-jour il distinguait les yeux d'idole avec leurs secrets et leurs éclairs.

d'idole avec leurs secrets et leurs éclairs. Il l'emmena vers le divan, la fit asseoir

en pleine lumière. Il se sentait pâlir...
Grâce perçut le trouble du jeune
homme, mais elle l'înterpréta dans un
sens défavorable. "Emma a raison, pensa-t-elle, il est sûr d'avoir fait ma conquête!" Eh bien, il s'agissait de détromper ce fat. Elle répondit:
—Oh! je suis bien peu souffrante.

per ce tat. Elle repondit:

-Oh! je suis bien peu souffrante.
C'est plutôt de la prudence. J'ai pris
froid et je voudrais savoir s'il m'est possible d'aller en auto jusqu'à Bangeor
voir Anselme cette après-midi?
Câline elle ajouta:

-Je m'ennuie tant de lui....
Décu le compte dit en prepart sa prein

Déçu, le comte dit en prenant sa main et en tâtant le pouls:

—Vous êtes fiévreuse et il serait plus

sage ...
Elle implora, exagérant à plaisir, contente de bien lui prouver qu'elle ne serait pas un "numéro" de plus dans sa

Oh! ne me dites pas que je ne puis aller voir Anselme, j'aurais trop de ch grin. Demain je me soignerai, demain mais songez que je ne l'ai pas vu de-puis quatre jours!

Mon Dieu comme elle semblait passionnée du désir de revoir cet Anselme! Il répondit d'un ton mordant:

—Ma chère enfant, si vous me faites venir pour me prier de ne dire que ce qui vous plaît je ne vois vraiment pas ce que je fais ici. Agissez donc à votre quise

guise.

—Non, ne vous irritez pas. Si vous

—Non, ne vous irritez pas. Si vous me l'interdisez absolument...

—Je ne vous interdis rien du tout. Avec quelques précautions vous pouvez fort bien aller à Bangeor. Vous risquez aussi d'aggraver votre grippe. A votre

—Je prendrai des précautions. Vous êtes tout à fait bon pour moi. Vous me comprenez. Vite, Ruong, apporte le téêtes tout léphone. Permettez-moi de me retirer, dit Maxi-

me sèchement. Ce "Paradis d'Indra" était pour lui un enfer. Il ne pouvait s'empêcher de penser que bientôt Férier aurait le droit d'être seul avec Grâce, sa femme, dans ce boudoir d'or, de saphirs, de fourrures.... maître de l'idole bouclée.... et ai-mé d'elle....

mé d'elle...

Brusquement il se leva pour partir mais Ruong apportait l'appareil et Emma Férier retint le jeune homme, désireuse qu'il fût témoin des effusions verbales de Grâce avec Anselme. Ah! ah! M. le comte, vous aviez espéré peut-être conquérir Grâce, songeait Emma, mais je suis là, je vous barre la route!...

—Dites-moi, demandait Mlle Férier, au comte, quelles précautions dois-je prendre pendant le traiet pour ma chère

prendre pendant le trajet pour ma chère petit Grâce?

Il répondit vaguement, écoutant MIle

de Valentigny qui téléphonait:

—Allo oui Bangeor No 2

geor? Donnez-moi le pavillon de M. Fé-rier ... Allo, c'est vous? je craignais de ne pas vous avoir au téléphone. Mon cher fiancé, je meurs d'ennui sans vous... vous aussi dites-vous. Eh bien, je ller vous voir cette après-midi ... Je Allo? vous aussi dites-vous. Eh bien, je vais aller vous voir cette après-midi ... Je suis enrhumée, mais M. d'Estange, ici présent, me donne son autorisation. Chut chut ne me faites pas de tels madrigaux par le téléphone, vous me faites rougir et s'il y a quelqu'un sur la ligne, je vais avoir honte ... Que dites-vous? Que je viendrai vers vous comme une fée? Taisez-vous, poète —Je pars, dit Maxime à Emma, qui s'efforçait de le retenir, je suis attendu. Il disait cela au hasard, pour se libérer, échapper à la douloureuse exaspération qui le poignait de plus en plus;

berer, echapper à la douloureuse exaspération qui le poignait de plus en plus; Emma répéta à haute voix, en clignant des yeux du côté de Grâce:

—Ah! vous êtes attendu, bonne chance, cher Monsieur, bonne journée!

"Comme il est impatient de me quitter et de la retrouver", songeait Grâce tout en téléphonant et sa voix se fit de velours et d'amour tandis qu'elle disait à Anselme: velours et d à Anselme :

bientôt mon cher fiancé... n'ose vous dire de douces choses r le téléphone. Attendez cet après-idi attendez.

Maxime quittait le Paradis d'Indra, puis la villa; il sautait dans son auto, démarrait en troisième vitesse, se ruant comme vers un danger; crispé, il son-

'Au diable les femmes! Quel besoin "Au diable les femmes! Quel besoin cruel de me rendre témoin de ses effusions? Aussi stupide que méchante. Ce n'est pas de sitôt que l'on me reverra à la villa. Cette Grâce! Je la hais!"

Il avait totalement oublié de parler de Ruong et de son adorateur...

DEUXIEME PARTIE

I

AVEUX DANS LA NUIT

Dans la pénombre d'une grande bi-jouterie de Pnom-Penh les gemmes res-plendissaient sur un tapis de velours. Grâce, son fiancé et sa future belle-

soeur venaient d'entrer pour choisir la bague de fiançailles. Et en pénétrant dans le magasin ils aperçurent le comte d'Estange qui, devant un choix de jade, soupesait dans sa main colliers et bra-

soupesait dans sa main colliers et bracelets de la précieuse matière.

Ils étaient partis le matin ensemble
d'Angkor. Maxime ayant disait-il des
achats à faire. En effet, Lady Rhoda l'avait prié de lui envoyer différents
joyaux de jade pour une somme d'environ trente mille francs. Quand ils entrèrent, le bijoutier répétait l'adresse
que venait de lui donner le comte:

LADY RHODA PULLER Marshex Mansion-Mayfair London.

Et d'un geste le joaillier mit dans une corbeille l'envoi à faire dont Emma et Grâce comprirent l'importance.

Comme elles ignoraient que ce n'étaient pas des cadeaux, elles admirèrent la munificence du comte vis-à-vis de sa pseudo-fiancée. Emma en fut irritée, car, une demi-heure plus tôt, Anselme en arrivant à Pnom-Penh s'était empressé d'arivant à Pnom-Penh s'était empressé d'acheter pour lui une motocyclette. Emma
qui connaissait ses ressources limitées
s'était effrayée qu'il prît la plus chère,
munie de tous les perfectionnements.
Rien n'était trop dispendieux pour lui.
Mais qu'allait-il rester pour la bague
de fiançailles?

Grâce très vite aussi se rendit compte
qu'Anselme Férier n'aurait pas la même
générosité pour l'anneau qu'il lui offri-

rait que pour la motocyclette qu'il venait de s'octroyer. D'un geste il repoussa les bagues d'un D'un geste il repoussa les bagues d'un certain prix que lui proposait le bijoutier et avisa un plateau portant des joncs d'or ornés de perles petites et d'un orient malade... Grâce aurait accepté avec émotion la plus humble bague venant d'un garçon démuni. Mais ne venait-il pas de dépenser à peu près inutilement six mille francs pour lui? Et le voici qui, pour un bijou symbolique devant durer toute la vie, se montrait avare!

Jamais je n'oserai porter cela, songeait Grâce atterrée. Je ne puis cependant lui proposer de payer moi-même, d'autant plus qu'il ne manque pas d'ar-

Presque honteuse elle jeta un coup Presque honteuse elle jeta un coup d'oeil vers Maxime d'Estange. Celui-ci de son côté était en train de faire mettre dans un écrin à part un bijou qu'elle ne put identifier, mais dont elle vit le prix sur l'étiquette enlevée par le vendeur: 12 000 francs 12,000 francs.

C'était le cadeau que Maxime se procetait le cadeau que Maxime se pro-posait d'offrir à Grâce pour son maria-ge. Mais naturellement elle l'ignorait et constata seulement qu'il mettait le joyau dans sa poche. Emma qui avait suivi la scène, sans hésiter soutfla à son oreil-

scène, sans hesiter soullia a son le:

—Le reste était pour sa fiancé, ça, c'est pour la Vassilieff.

Grâce hocha la tète. Si Emma disait vrai, la moralité de Maxime s'avérait douteuse puisqu'il semblait courtiser deux femmes en même temps mais, au moins, il était généreux... Tandis qu'Anselme

—Tenez, ma chère Grâce, disait Férier, voici une bague qui vous irait parfaitement.

faitement.

Il lui passait au doigt un anneau orné de deux perles baroques de faible valeur. Or à ce moment précis Maxime, ayant fini ses achats, s'approcha de leur groupe et Grâce le vit regarder avec un profond étonnement les médiocres bijoux que Férier proposait à sa fiancée.

Une honte vis-à-vis d'Anselme et même de Maxime, témoin de son humiliation, envahit la jeune fille. Elle dit soudain:

tion, envahit la jeune l'inc. Enc dain:
—Mais mon cher Anselme, vous n'avez pas compris quand j'ai dit que je ne vou-lais ni pierres, ni perles. Je souhaite seu-lement deux joncs tordus, l'un d'or, l'au-tre d'argent. Sans aucun gemme. Un tel anneau est un symbole. Oui, mon tuteur, vous paraissez étonné. Ignorez-vous qu'il signifie "unis pour le meilleur et le signifie "unis pour le meilleur et le pire" "the best and de worst" comme disent les Anglais? L'or signifie la pros-périté, l'argent les épreuves, le tout mê-lé, uni, accepté.

périté, l'argent les epreuves, le tout inclé, uni, accepté.

Elle parlait gaiement, heureuse d'éviter l'affront d'un cadeau indigne d'elle. Maxime, ne comprenant pas ce qui s'était passé, croyait véritablement à une fantaisie de la jeune fille. Dans son soulagement, Grâce sourit en tendant la main à Anselme qui, ravi d'un choix aussi peu dispendieux, se sentit en veine de

main a Anselme qui, ravi d'un choix aussi peu dispendieux, se sentit en veine de madrigal et dit en lui baisant les doigts:

—Nous ferons mettre très peu d'argent pour respecter le symbole, et trois fois plus d'or car, avec vous, même les épreuves seront encore des joies!

Lamais il na encore des joies !

épreuves seront encore des joies!

Jamais il ne s'était senti aussi galant, content d'éblouir le comte d'Estange. Grâce accueillit les paroles de son fiance avec un joli rire, ce rire français qui parfois sonnait en clochettes entre ses dents, blanches commes des grains de riz. Maxime songea avec un pinçon au coeur: "Force de l'amour! Un diamant de cent mille francs offert par moi lui ferait moins de plaisir qu'une pauvre bague donnée par Anselme..."

—Je sors, dit-il sèchement, je vous retrouverai chez Mlle Blavet, où nous dînons tous.

nons tous.

-Sauf moi, dit Férier, je dois repar-tir immédiatement pour Bangeor. Sans répondre, le comte d'Estange sor-tit du magasin et alla errer dans la ville

charmante

A huit heures il retrouva chez Jacque-line sa pupille et Emma. Il affecta de ne pas les voir et recula de surprise en apercevant la princesse Vassilieff.

apercevant la princesse Vassilieff.

—Je vous croyais à Angkor, dit-il.

Elle se mit à rire.

—Je l'ai quitté après vous dans l'auto
d'Alec Ward, ce roi du fer blanc qui
visite Angkor en ce moment et qui ne
peut plus se passer de moi.

C'était la famille d'Américains, objet
des soins actuels de Mme Vassilieff.

-Venant à Pnom-Penh, M. Ward a bien voulu m'emmener, j'avais des achats à faire et, sans façon, je me suis fait in-viter par Mlle Blavet.

viter par MIle Blavet.

Entendant cela, Jacqueline lança au jeune homme un coup d'oeil qui signifiait nettement: "Vous savez combien

jeune homme un coup d'oeil qui signifiait nettement: "Vous savez combien il est difficile de l'évincer!"

Maxime en fit l'expérience car, tandis que M. Blavet désirait lui parler, ce fut la princesse qui parvint à l'isoler, à le coincer.

—C'est inconvenant, dit Emma à Grâge elle vient le chercher jusqu'ici!

ce, elle vient le chercher jusqu'ici!
—Sans doute se sont-ils donné rendez-

vous, dit Grâce, scandalisée. Pendant ce temps, Natacha, haletante, demandait à Maxime:

-Avez-vous une réponse de France à votre demande de renseignements au su-

votre demande de renseignements au su-jet de qui vous savez?

—Pas encore, mais si l'on a fait ra-pidement l'enquête et si l'on envoie la lettre par avion, cela ne saurait tarder.

—Je souhaite, dit Natacha, que vous découvriez le pot-aux-roses et que vous consoliez Grâce....

Mayima hayes les époules avec pue

Maxime haussa les épaules avec une subite irritation. Natacha crut qu'il doutait de sa sincérité. Or elle disait la vérité et souhaitait véritalement ce mariage. Extravagante souvent, cherchant à se faire épouser, la Russe avait eu tout de même assez d'intelligence pour se rendre compte que jamais le comte d'Estange ne s'intéresserait tendrement à elle. Tandis qu'en devenant eu tout pour se rendre compte de comte d'Estange ne s'intéresserait ten-drement à elle. Tandis qu'en devenant son alliée, il était possible que reconnais-sant de son aide il lui fît un agréable

-Je suis sincère, affirma-t-elle à Maxi-

Je n'en doute pas, dit-il poliment.
 Mais quels que soient les renseignements,

Mais quels que soient les renseignements, cela ne changera sans doute pas la résolution de Mlle de Valentigny. Ignorezvous, achevat-il sarcastique, qu'elle est éprise de son fiancé?

—Ça, ça m'étonne, dit nettement près de lui Jacqueline qui avait entendu la fin de la phrase. Monsieur le tuteur, vous connaissez peu votre pupille, mais permettez à une vieille amie à elle de vous dire que Férier est aussi peu que possible l'idéal de Grâce. Elle me l'a dit souvent elle-même.

—Pardon, Mademoiselle, mais vous l'a-t-elle dit depuis ses fiançailles officielles, depuis la mort de son père?

—Non, car je ne l'ai pas revue depuis dans l'intimité. Et cette Emma la quitte moins que jamais.

moins que jamais.

—Eh bien, laissez-moi vous apprendre que Mlle de Valentigny est éperdument éprise d'Anselme Férier, pour leur plus grand bonheur à tous deux!

Il se détourna prestement et entama grande conversation politique avec une grand M. Blavet.

Pendant tout le repas Grâce fut ab-sorbée par sa contrariété de l'après-midi. L'avarice de son fiancé ne présa-geait rien de bon pour l'avenir. Maxime attribua son mutisme à une tout autre cause, il la croyait perdue dans les méan-dres délicieux des pensées d'amour. dres délicieux des pensées d'amour. Cette idée lui enleva toute éloquence et ce fut le bon M. Blavet qui fit les frais de la conversation.

Mais le lendemain soir, d'Estange eut sa revanche. M. et Mlle Blavet avaient accompagné Grâce de Valentigny à la Sala Santaram. Et, pendant le dîner Maxime parla d'Angkor. Non pas avec l'érudition lourde d'un Férier qui avait étudié l'historique d'Angkor pour en parler — stylé par sa soeur — avec le baron. Non, d'Estange s'abandonna à sa fantaisie

Le dîner était fini. Natacha Vassilieff Grâce l'accueillit apparut au café. dement. Jacqueline sentit l'atmosphère morale qui s'alourdissait et proposa:

—Allons en auto faire un tour en fo-rêt, il va y avoir clair de lune.

Dans une grande torpedo ils s'instal-

Dans une grande torpedo ils s'installèrent tous, et partirent à travers la nuit.
...Nuits d'Orient, où, à peine vêtus, on circule en vitesse dans la caresse veloutée de l'air chaud. Ils allaient maintenant au travers de la forêt dense. Parfois un miaulement grave révélait le voisinage d'un tigre, un miaulement plus rageur celui d'une panthère. Mais les phares puissants tenaient en respect ces fauves bien plus craintifs qu'on ne le croit généralement. Soudain en entendit des ratés dans le moteur... Puis, après quelques soubresauts, la voiture s'arrêta.

Panne.

Mais quel genre de panne? Le chauf-feur chercha tandis que dans l'auto ou riait en se racontant des légendes locales. Puis le chauffeur vint dire qu'il s'agissait d'une panne d'essence, la plus stupide, la

d'une panne d'essence, la plus stupide, la plus irrémédiable.

M. Blavet et le comte descendirent, auscultèrent le moteur, et, finalement, confirmèrent ce pénible diagnostic.

La voiture ne pourrait repartir par ses propres moyens. Et il semblait peu probable qu'à une telle heure une voiture passât qui pût la remorquer. Le chauffeur n'avait plus qu'à gagner à pied le plus prochain poste d'essence, à vingt-cinq kilomètres....

—Eh bien, dit Jacqueline, amusée par l'aventure, campons ici pour la nuit!
—Et les tigres? gémit Emma absolument effolée

Et les tigres? gémit Emma absolument affolée.
Nous allumerons du feu et les fauves n'approcheront pas. Du reste, nous pouvons rester dans la voiture.
Non, dit Grâce, je préfère mettre mon écharpe sur l'herbe et m'étendre.
Mais Emma, folle de terreur, se blottit dans l'auto.

dans l'auto. Il était près de minuit. Installés sur l'herbe rase du bord de la route, en ro-manichels, ils prirent gaiement leur mal-

Autour d'eux se déroulait la majesté

du clair de lune.

L'excès de beauté dispose à la mélancolie. Tous se taisaient entendant autour

d'eux crépiter la forêt.
—Eh bien! dit M. Blavet, nous sommes bien solennels. N'y a-t-il pas quelques vivres dans l'auto en prévision d'u-

ne excursion?

Il y en avait: pâté truffé, fruits, pagne, thermos pleine de glace. On décida de souper. Alors, Grâce, excitée par le vin, se montra fort gaie, le comte d'Estange lui donnait la réplique et la

princesse faisait chorus:

—Connaissez-vous, disait-elle, la légende russe des Trois petits canards bleus?

—Allez, princesse, montrez-nous vos canards dis M. Di

—Allez, princesse, montrez-nous vos canards, dit M. Blavet.
—Il y avait en Sibérie, une princesse vieille, mais si belle encore que tous les jeunes gens qui la voyaient en de-

venaient amoureux...
M. Blavet l'interrompit :

Voyez-vous cela. Comme si c'était possible!

Emma, ironique, en regardant le com-d'Estange, ajouta. —Mais si, c'est toujours très bien por-

—Mais si, c'est toujours très bien porté, les cheveux blancs ont des charmes touchants; comme les villes en ruines, ils sont pathétiques...

—Je ne parle pas de cheveux blancs mais de canards bleus! protesta la princesse désorientée. Cette vieille et belle princesse alla un jour à la Cour...

—Oh! elle réunissait tous les charmes sur une même tête alors? commença MIle Férier, sarcastique, pensant à la fois à Lady Rhoda et à Natacha, Comment résister à tant de séductions? De nos jours, on n'en demande pas tant à la dame de ses pensées et l'on a deux belles; l'une porte le manteau de cour, l'autre se contente de porter des rides.

MIle de Valentigny se mit à pouffer nerveusement.

Mlle de Valentigny se mit à pouffer nerveusement.

—Qu'est-ce que tu as ce soir, Grâce? demanda Jacqueline.

Le comte d'Estange, qui ne pouvait comprendre les allusions, lui dit:

—Ma pupille, si vous n'êtes pas sage je vais vous gronder!

—Pourquoi? demanda-t-elle, malicieuse. Parce qu'Emma a trop de clairvoyance?

Hé, Monsieur d'Estange, votre pupil-le vous parle sur un ton bien cavalier!
émit M. Blavet en riant.
Le respect s'en va! dit Maxime dé-signalies

Même pour les vieilles dames!

connais des histoires piquantes, dit Emma, avec un rire aigu.

ma, avec un rire aigu.

—Racontez-nous cela, dit Maxime, loin de se douter qu'elle le visait.

Elle haussa les épaules, se croyant bravée et répliqua sèchement:

—Vous êtes cynique.

—Ils se querellent! s'écria Jacqueline. Très vilain cela! moi, je ne vous écoute plus. Je dors. Papa, prête-moi ton épaule en guise d'oreiller, c'est ton devoir. Et vous, M. d'Estange, de la courtoisie, du dévouement: concédez un peu de votre arbre comme oreiller à Grâce.

—Merci, je préfère m'allonger sur l'herbe, dit-elle!

-Je vous le défends bien, dit Maxime avec une certaine rudesse. Des insectes dangereux, peut-être même des serpents

ou des fourmis rouges pourraient vous attaquer. Rentrez plutôt dans l'auto.

Mais la princesse et Emma étaient déjà parties prendre les bonnes places.

—Eh non! Emma et la Vassilieff se sont allongées chacune sur une banquet-te et, à moins de les déranger, il n'y a plus de place dans la voiture!

—Sois brave, dit Jacqueline, appuie-toi contre ce tronc d'arbre à côté de M. d'Es-

tange et tâche de dormir.

Elle soupira. Maxime pensa qu'il serait plus aimable de lui céder en entier son appui et le lui offrit. Elle dit froi-

dement:

—Je vous en prie, restez. Sinon je refuserai de profiter de ce.... coussin.

Malgré le ton, il se sentit heureux. Elle serait donc près de lui. Il ne broncha pas quand elle vint s'asseoir à son côté. Les yeux fixés sur le bûcher incandescent, il ne semblait pas la voir.

Bientôt, dans le silence et malgré la lumière du feu, le sommeil les cerna. La petite tête de Grâce oscillait et, finalement, son front vint se poser inconsciemment sur l'épaule de Maxime.

Cependant, dans son demi-sommeil,

nalement, son front vint se poser inconsciemment sur l'épaule de Maxime.

Cependant, dans son demi-sommeil, elle se rendit compte de son attitude et voulut se redresser. Fut-ce engourdissement ou charme indicible? Elle ne put s'arracher au rêve délicieux qui s'emparaît d'elle. Elle rêvait. ou elle imaginait? Qui aurait pu le dire? Elle rêvait qu'elle était loin de là, en France, près de Maxime, un Maxime qui, oubliant Rhoda et Natacha, lui avouait son amour. Et elle, qui, depuis des semaines, s'interdisait comme un péché de songer au jeune homme, d'évoquer son élégante silhouette, et le charme de son esprit, voici que dans cette demi-inconscience elle s'abandonnait à y penser longuement, éperdument... Avec insistance elle évoquait le comte d'Estange, ses différentes expressions, son regard froid quand il répondait à ses impertinences, la flamme de ses yeux quand il parlait de la beauté des villes mortes ou cette douceur ardente et sombre qu'elle avait vu luire fugitivement sur son visage tandis qu'il la consolait à la mort de son douceur ardente et sombre qu'elle avait vu luire fugitivement sur son visage tandis qu'il la consolait à la mort de son père... Dans son rêve, Grâce supposait que cette expression passionnée demeurait... Elle y joignait des paroles intenses, caressantes et deux bras se refermaient sur elle qui se sentait défaillir contre le coeur de Maxime.

Une suffocation la fit haleter... Cela c'était le rêve hélas! d'une si prodigieuse suavité qu'elle comprenait soudain que jamais Anselme ne pourrait lui faire connaître cette exquise démence. Mais cela n'était-ce pas surtout l'amour, l'accela n'etait-ce l'accela n'etait-ce l'accela n'etait-ce l'accela n'etait-ce pas surtout l'amour, l'accela n'etait-ce pas surtout l'amour, l'accela n'etait-ce l'accela n'etait-c

cela n'était-ce pas surtout l'amour, l'a-mour que de sa vie elle ne connaîtrait près de Férier, l'amour dont la seule pen-sée la rompait d'émotion près de Maxime

d'Estange?

d'Estange?

Et Natacha? et Rhoda?

Oh! folle, folle imprudente qui permettait à son coeur de divaguer, laissait l'aveu naître en elle alors que Maxime se partageait entre deux amours. Maxime, l'homme des beautés qui se meurent mais qui, pour épouse, ne veut qu'une fille de grande famille, filleule d'un roi!

Sans doute la considère telle de trop per

mais qui, pour épouse, ne veut qu'une fille de grande famille, filleule d'un roi! Sans doute la considère-t-elle de trop petite noblesse pour lui. Grâce, sois fière, sois forte. Dédaigne qui te dédaigne... Mais le sommeil l'envahit entièrement tandis que le bras de Maxime se glisse doucement autour de sa taille. Sous le poids de cette tête chérie, il rêve à la même chose qu'elle...

Lui aussi se l'imagine soudain éprise, fondant dans ses yeux le regard magnifique où tournoient l'Extrême-Asie, ses ors et ses abîmes. Ce que serait la vie avec la petite reine d'Angkor qui, si rapidement l'a compris quand il a voulu lui faire aimer la ville morte selon ses idées personnelles! Il l'imagine à Bibliopolis, son studio de cristal, de pierre, de velours et de fourrure... Il l'imagine frileuse, blottie entre des peaux d'ours et les coussins d'hermine. Entre les mains un livre de poésie qu'elle lit, fascinée, languide, écrasée par le poids des siècles de faste qui se perpétuent en elle.... Le livre tombe... tout son être se souvient obscurément des grands jours elle.... Le livre tombe... tout son être se souvient obscurément des grands jours souvient obscurément des grands jours de l'histoire khmère, elle en porte la nostalgie comme un parfum enivrant. Puis, il lui propose une sortie, une soirée d'Opéra, un thé à la mode, une exposition. Alors, émergeant du passé comme une biche saute d'un buisson, elle bondit, gamine, spirituelle! D'un geste elle

salue l'Arc de Triomphe qui occupe de sa masse sublime toutes les baies du stu-dio. Elle est uniquement latine à ce moment-là....

Lui aussi se prenait à son rêve. vaincrait tous les obstacles, délierait la captive pliant sous les chaînes morales d'un serment imprudent. Il se refusait

d'un serment imprudent. Il se refusait à désespérer.

Dans sa joie inconsciente, il serra un peu contre lui la jeune fille endormie, la proie fraîche si docile en ce moment....

Mais, dans sa torpeur, elle perçut un léger resserrement des bras et l'angoisse soudain la saisit.

Onbligit elle qu'elle était fiancée? Il

Oubliait-elle qu'elle était fiancée? Il ne s'agissait plus de Rhoda ou de Natane s'agissait plus de Rhoda ou de Nata-cha ni d'un amour impossible mais d'un amour défendu, car si, par quelque pro-dige, Maxime cessait d'aimer ces femmes pour s'attacher à elle, c'est elle qui de-vrait fuir, se détacher. Elle avait juré. Et elle était coupable de s'abandonner à ces rêveries dangereuses et peut-être d'encourager Maxime. Liée, elle se sen-tait liée à jamais à Anselme. Rien ne la délierait. délierait.

Elle le sentait qui tournait lentement son visage vers le sien... allait-il effleu-rer son front de ses lèvres. Un vertige et en même temps une frayeur la sai-sit; comme on crie au secours elle mur-

sit; comme on crie au secours elle murmura à mi-voix;

—Anselme...

Maxime reçut le nom en coup de cravache en pleine figure et en plein coeur!
Anselme? Allons donc, était-il assez stupide d'oublier qu'elle était éprise de ce
rustaud! Elle aimait cet Anselme, "pour
le meilleur et le pire". Lui, Maxime, ne
l'avait jamais émue. Il avait plu à tant
de femmes et ne parvenait pas à plaire de femmes et ne parvenait pas à plaire à la seule qui l'enchantât! Et la colère s'empara de lui.

s'empara de lui.

"Qu'importe, songeait-il, que je reçoive de France des renseignements bons ou mauvais, sur Férier; rien ne rebute une amoureuse; au contraire elle sera trop heureuse de lui prouver son amour en passant par-dessus tout! Eh bien, quand le résultat de l'enquête me parviendra je n'en prendrai même pas connaissance. Je brûlerai la lettre sans l'ouvrir, je la laisserai se perdre. Tant pis pour elle!"

LA REPONSE

Perdue, perdue elle se sentait perdue! Grâce aimait Maxime. Vainement depuis des semaines elle tentait de se prouver le contraire, elle tentait de railler le "mauvais goût" du comte pour la princesse et sa duplicité vis-à-vis de sa fiancée, Grâce s'acharnait sans résultat à vouloir le mépriser...

Elle l'aimait

Elle l'aimait

Elle l'aimait.

Elle l'aimait.

Il avait suffi que pendant quelques heures il l'eût tenue dans ses bras pour qu'elle comprît qu'il était inutile de nier son amour. L'amour défendu.... Y céderait-elle? Jamais! Le souvenir du serment fait au lit de mort de son père la paralysait. Alors, que devenir? Hâter son mariage, se charger de liens pour empêcher son coeur le battre? Elle ne pouvait s'y résoudre.

Mais lui ne pouvait-il pas s'éloigner? La délivrer de sa présence d'une douceur si périlleuse pour elle? Non, il restait. Qu'attendait-il?

Ce qu'il attendait! La fameuse réponse de Paris. Or, un soir, qu'il n'y songeait justement pas, elle arriva.

Et le directeur du bungalow hésitait à

Et le directeur du bungalow hésitait à la remettre au comte. Il hésitait parce que ce courrier arrivait bien tard dans la soirée — près de huit heures — et que précisément ce soir-là le comte recevait des amis: le Gouverneur de la Cochinchine, le Résident-maire de Pnom-Penh et quelques autres notabilités qui venaient de descendre d'automobile et, dans le salon du bungalow, causaient avec le jeune homme.

Enfin le directeur était bien plus absorbé par les préparatifs du repas — une sorte de gala presque tout entier venu de Pnom-Penh — que par une sim-

Il la laissait donc sur le rebord du bu-reau. Et ce fut un boy qui, l'apercevant, de sa propre initiative, alla la porter à Maxime

Le jeune homme se mettait à table entre le Gouverneur et le Résident-maire, quand le domestique indigène lui remit la réponse tant attendue

Prenez donc connaissance de votre courrier, dit aimablement le Gouver-neur qui, par suite des nécessités de sa carrière avait pris l'habitude de dépouil-ler ses lettres aussitôt qu'il les recevrait, ne remettant jamais au lendemain les af-

Mais d'Estange avait reconnu l'écriture

Mais d'Estange avait reconnu l'écriture de Martin et il sentit qu'il lui serait impossible de jeter un regard distrait, là, devant ses hôtes, sur des lignes qui allaient peut-être changer sa vie entière.

Tout à l'heure du reste n'allait-il pas voir Grâce? A cause de son deuil elle n'avait pas voulu assister à ce dîner, mais, ensuite, d'Estange offrait à ses hôtes le spectacle de danseuses cambod giennes évoluant à la lueur des torches devant le grand temple d'Angkor C'est devant le grand temple d'Angkor. C'est une représentation classique que le Gou-verneur et le Résident-maire connais-saient déjà mais qu'il est toujours fas-cinant de revoir. Et Grâce avait promis

e venir. Ces Messieurs finissaient à peine de dîner qu'on vint les avertir de l'arrivée des danseuses; ils se montrèrent pres-sés d'aller vers le Temple, Maxime se refusa à parcourir la lettre de Martin, voulant conserver toute sa liberté d'es-

Quand il arriva devant l'espèce d'es-Quand il arriva devant l'espèce d'esplanade où les porteurs de torches attendaient, il chercha tout de suite des yeux Grâce de Valentigny. Il l'aperçut, dissimulée dans l'ombre de ses voiles, à côté d'Emma. Et, avec un vif sentiment de contrariété, il se rendit compte que Férier venu inopinément de Bangeor était près de sa figurée.

près de sa fiancée.

Mais le Résident-maire de Pnom-Penh
parlait à Maxime et il devait détourner
son attention de ses brûlants soucis tanson attention de ses brûlants soucis tan-dis que les danseuses apparaissaient une à une, silhouettes dorées sur l'écran noir du temple nocturne. La flamme des torches rougissait leurs aigrettes et l'orfroi de leurs costumes....

ches rougissait leurs aigrettes et l'ortroi de leurs costumes...

Un Malaise s'emparait de Maxime. Il luttait contre sa douleur en appelant à son aide la colère, le mépris, quelquefois la haine. Non il ne voulait pas s'appesantir sur le mal que lui faisait Angkor qui étouffe dans les replis de sa forêt le cri des victimes, le râle des assassinées, Angkor témoin impassible de la mort de Ruong, la petite Cambodgienne amoureuse.

la mort de Ruong, la petite Cambodgienne amoureuse.

Car au milieu de ses ennuis personnels voici que d'Estange se rappelait les trois derniers jours passés dans l'inquiétude: Ruong avait disparu. Etait-elle retournée à la hutte familiale aux environs? Non, ses parents ne l'avaient point vue. S'était-elle enfuie avec le jeune bonze. Ils n'osaient faire une enquête. Et deux jours plus tard, un matin, on leur rapporta le corps de Ruong. Des pêcheurs l'avaient aperçu flottant parmi les lotus sur un des étangs sacrés... Or il était impossible qu'elle se fut jetée ainsi au milieu du lac, on l'avait traînée de force loin de la rive, dans une barque, et ses poignets portaient encore la marque violâtre d'un lien formé de tiges herbeuses.

ses.

La mort ne l'avait pas enlaidie, pâlie seulement. Dans les plis du sampot il y avait encore des pétales de lotus. la fleur de l'oubli. On l'avait tué... Et qui, sinon les bonzes châtiant celle qui détournait un des leurs de ses voeux?

Amour cruel et doux... Qu'était devenu le tendre ami de la Cambodgienne? Par quelles pénitences expiait-il d'avoir aimé une créature jeune et rieuse

voir aimé une créature jeune et rieuse sous les ombrages de la Ville Morte. Le malaise de Maxime s'accroissait. Et

pourtant il ignorait les événements qui allaient bouleverser les jours suivants et le conduire loin d'Angkor....

et le conduire loin d'Angkor... Mais les danseuses se retiraient, lais-sant un intermède entre deux scènes.

Accompagnés par des amis, et tout en discutant sur les qualités des Cambodgiennes, Maxime s'approcha du groupe qui ne le voyait pas venir.

—...Osez, osez donc! disait Anselme

presque brutalement à Grâce, après tout l'argent est à vous! Imposez-LUI votre

Elle avait l'air d'un oiseau pris au piè-ge et qui se débat.

D'un geste, Grâce ayant aperçu son tu-teau fit taire Anselme. Mais le comte devinait, Il devait s'agir d'une demande d'emprunt et la jeune fille hésitait, Maxime en profita pour marcher vers elle et, abandonnant ses amis, l'entraîna un peu à l'écart.

Mais avant même qu'il parlât, ce fut

elle qui demanda:

—Ce Monsieur qui était à votre droite pendant la représentation est bien le gouverneur de la Cochinchine n'est-ce pas?

-Oui.

—Oui.
—Mon père l'a eu à déjeuner chez nous autrefois mais il a changé et je n'étais pas sûre de le reconnaître. Je vais lui présenter mon fiancé.
Le comte d'Estange pensa qu'une rupture allait peut-être suivre les révélations de Martin et qu'il valait mieux ne pas afficher des fiançailles provisoires. Il dit vivement:
—Je vous en prie. Grâce, ne faites

-Je vous en prie, Grâce, ne faites

pas ceia.

La jeune fille, vexée par le ton autoritaire, répondit rebelle :

—Et pourquoi donc? Vous avez d'éanges exigences!
Rapidement il rompit les chiens et dit tranges

France sur votre fiancé.

—Un droit que me donne ma qualité

de tuteur.

—Remettre ainsi en question le choix de mon père! Monsieur, c'est une indélicatesse!

-J'espère que vous ignorez la valeur de vos paroles, riposta Maxime à voix très basse. Voici la réponse. Et il lui montrait l'enveloppe cache-

-Et que dit-elle? interrogea Grâce. -Je l'ignore, je n'ai pas eu le temps d'ouvrir. Mais dans l'ignorance des faits, ayez la prudence de vous abstenir d'une confirmation officielle de vos fiançailles.

—Je sais ce que j'ai à faire répliqua Mlle de Valentigny en s'éloignant rapidement.

'Serait-elle sotte? songea Maxime hors de lui, va-t-elle stupidement se compro-mettre?" Un âcre colère lui brûlait le

Mais les danseuses reparaissaient, le Gouverneur restait à côté du comte il guettait de loin le groupe Emma-Grâce-Anselme, il eut le soulagement de les voir s'éloigner sans attendre la fin de la représentation.

Et quel soulagement aussi pour le jeu-ne homme quand enfin les ballerines disparurent avec les musiciens. Quelle délivrance quand ses hôtes se retirè-rent dans leurs chambres laissant enfin Maxime libre de décacheter la fameuse Maxime libre lettre. Il lut:

"Mon cher ami, j'ai reçu ton télégram-

me demandant, etc...
(Il sauta quelques lignes).

"J'ai envoyé un homme très sûr à Mende (Lozère), lieu de naissance d'Anselme Férier, et voici ce que l'on a recueilli sur lui. Il est fils de petits marchands pauvres, ignorants, mais d'une honnêteté parfaite. Enfant il se montra studieux, sut obtenir une bourse. Au collège il a laissé le souvenir d'un rude bûcheur, probe et dur. Il fit ensuite ses collège il a laisse le souvenir d'un rude bûcheur, probe et dur. Il fit ensuite ses études pour être ingénieur et aucun re-proche ne l'atteignit. Il partit il y a trois ans, pour la colonie où ses chefs l'apprécient; rien de fâcheux n'a été re-levé dans sa conduite. Il semble appar-tenir à la catégorie des garçons arrivistes mais travailleurs. Peu sentimental il n'enwais travalleurs. Feu sentimental in here voie absolument rien pour soutenir ses vieux parents. Il a deux soeurs, l'une, Germaine, veuve avec trois enfants et qu'il n'aide pas; l'autre, Emma, est encore fille."

Suivaient des considérations amicales Maxime laissa tomber la lettre.

Rien, il n'y avait rien de capital con-tre Anselme! Le reproche d'égoïsme n'était pas suffisant pour convaincre Grâce de rompre son mariage. La princesse Vassilieff s'était trompée en croyant envassifier s'etait trompée en croyant entendre le frère et la soeur parler d'un secret louche. Du côté de Bangeor, Maxime s'était déjà renseigné et il n'y avait rien eu à relever contre la conduite d'Anselme. Employé depuis trois ans

dans les mines, il avait vécu la première année avec sa soeur Emma. Puis celle-ci, pour n'être pas à la charge de son frère, avait accepté le poste de demoiselle de compagnie chez le baron de Valentigny. Ensuite elle avait attiré son frère dans la maison— Maxime connaissait le reste.

Qu'il y eût au fond de cela un vif désir de gain et plus d'intérêt que d'amour, cola sautait aux yeux. Mais Grâce ne voudrait certainement par l'admettre et surtout considérait ce grief comme sans valeur contre son serment et.... contre son

leur contre son serment et... contre son amour. D'Estange demeurait accablé. C'était la déroute de ses rêves, tous ses espoirs rompus, piétinés. Et dans un tel pays, l'amour malheureux intoxique. En Europe, c'est une blessure qui guérit; dans la fièvre des Tropiques la plaie s'exagère. L'air qu'il respirait le suffo-quait par son ardeur, amplifiait son amour et son mal. Le premier frisson du

me aiguë et glaciale. Il gémit.

Puis il songea, humilié, à sa position devant Grâce. Comme elle l'accuserait d'avoir tenté de salir un garçon honora-

d'avoir tenté de salir un garçon honorable! Lui-même se demandait jusqu'à quel point la jalousie l'avait aveuglé dans son désir de recherche. Devait-il avoir honte de lui?

Eh bien non, malgré tout, un doute subsistait dans son esprit; un instinct le galvanisa. Il résolut d'affronter les reproches de Grâce, d'y répondre hardiment et de chercher encore, de chercher malgré tout... gré tout...

Curs.

Il plut pendant la nuit.

Il plut pendant la nuit.

Et quand l'aube parut, un souffle si frais passa sur Angkor qu'elle sembla rajeunie, lavée, purifiée, débarrassée de ses miasmes séculaires.

A cheval, d'Estange se sentait ragaillardi. Il s'étonnait d'avoir pu la veille céder à l'assaut de sa tristesse. Un désir de lutte le fouettait. Dans l'exultation du matin, il trottait sur la chaussée et, de loin, apercut Grâce de Valentieny. à

matin, il trottait sur la chaussée et, de loin, aperçut Grâce de Valentigny, à cheval également.

Jamais encore il ne l'avait vue en amazone. Elle montait à l'américaine, vêtue comme un cavalier et svelte comme un jeune page. Le comte hésita puis, tournant bride, au lieu de se diriger vers elle, il alla droit vers le temple des "Nagas enlacés".

Au bruit des sabots il se rendit compte que Mlle de Valentigny galopait sur ses traces. Parbleu! elle voulait l'interroger. Il activa sa monture. L'air sain passait dans ses cheveux, il eût affronte la terre entière.

la terre entière.

Quand Maxime approcha, un mouvant rideau de soie verte, à l'angle de la cha-pelle, se déchira soudain: c'étaient des milliers de perruches, fraîches comme des feuilles, qui se dispersaient en piaillant.

Il était à peine arrêté quand Grâce arriva à son tour, animée par le galop, les mains nerveusement crispées sur les rê-

nes.
—Beau temps! lança-t-elle d'une ma

Beau temps! iança-tene u une manière presque agressive.

Il vit son petit visage anxieux; elle avait sans doute aussi mal dormi que lui car, malgré sa feinte assurance, l'annonce des renseignements sur son fiancé avait dû la tenir éveillée. Il le lui dit crânement.

—Vous venez au sujet de la lettre dont je vous ai parlé hier soir? Eh bien, soyez rassurée: les renseignements sont excel-

lents. Du reste lisez vous-même.

Il lui tendit le rapport de Martin et attendit, guettant sur elle l'effet des paroles de son ami.

les de son ami. Elle levait un peu les sourcils et comme Maxime connaissait le texte par coeur, il reconstituait aisément ce qui se passait

Au passage "fils de petits épiciers", elle tressaillit légèrement. Cela prouvait qu'Anselme et Emma avaient dû présen-ter leurs parents sous un jour social ter leurs parents sous un jour social beaucoup plus relevé; sans nul doute les humbles petits marchands, vendeurs de pruneaux et de morue sèche, dans une ville décharnée des Causses étaient devenus, dans les propos de leurs enfants, des négociants importants et fort cultivés malgré leurs occupations commerciales! Grâce se rembrunit à la ligne: "Il semble appartenir à la catégorie des garçons arrivistes" et le fait qu'il n'envoyait rien à ses parents ni à sa soeur, veuve chargée d'enfants, la fit soupirer. Elle ne paraissait pas surprise de cela;

certainement elle avait déjà eu l'occasion de se rendre compte de la sécheresse de coeur de son fiancé. Ayant fini de lire elle méditait.

elle méditait...

En elle aussi quelque chose s'effondrait: l'espoir qui pendant toute la nuit l'avait tenue en éveil, l'espoir qu'elle découvrirait une tare dans le passé de son fiancé et qu'elle serait légitimement en droit de rompre.

Maintenant, elle rougissait de cette pensée basse. Dans son intransigeance d'âme, Mlle de Valentigny avait honte de ses doutes à l'égard d'Anselme. Il lui semblait qu'elle l'avait trahi. Et au bénéfice de qui? De ce comte d'Estange qui était fiancé et qui, de plus, pensaitelle, n'avait jamais eu aucune inclination pour elle, s'était tourné tout de suite vers Natacha?

Ne méritait-elle pas de souffrir en

vers Natacha?

Ne méritait-elle pas de souffrir en châtiment de sa lâcheté? D'un violent effort, Grâce repoussa tous les rêves tendres de la nuit, la jeune fille sentit le devoir sur elle comme une armure et très calme, sûre d'elle-même, le coeur dompté, elle rendit la lettre à Maxime en disant froidement.

—En effet, il n'y a rien de sérieux à lui reprocher.

lui reprocher.

—Vous voici donc rassurée, ma chère

pupille.

—Mais protesta fièrement la jeune fille, je n'ai jamais été inquiète.

—Vraiment? s'étonna le comte avec une lueur ironique dans les yeux. Immédiatement cabrée, elle riposta, pa-

—Vous vous étonnez que j'aie couru sur vos traces ce matin?

Dites uniquement que je m'en féli-

-Non, vous avez cru que je venais aux nouvelles

—Je pouvais le supposer?
—Eh bien, vous vous trompez, Monsieur. Je veux vous entretenir de tout ausieur. Je veux vous entretenir de tout autre chose que de ces fameux renseignements agités par vous hier soir comme des épouvantails pour m'empêcher de présenter mon fiancé au gouverneur de la Conchinchine.

—L'occasion se représentera, dit-il légèrement Et que décirez vous me dire?

—L'occasion se représentera, dit-il légèrement. Et que désirez-vous me dire?

La question parut l'embarrasser. Elle tapota l'encolure de son cheval. Maxime en la regardant se rappelait Françoise de Meules, trapue, solide, sur sa jument. Combien cette Grâce conservait de fine élégance dans le même costume, comme elle restait enfantine! Et le petit chapeau viril donnait à son visage câlin et passionné une éloquence inattendue. Désignant la chapelle du bout de sa cravache elle dit:

—Joli, n'est-ce pas ce monument en-

Joli, n'est-ce pas ce monument en-

serré, couronné par un banyan? Il devina qu'elle hésitait à aborder le sujet véritable, mais il la suivit dans cetvoie et répondit:

—C'est un symbole de l'amour

-Ah! vraiment? demanda-t-elle dou-

cement ironique.

cement ironique.

—Mais oui, reprit-il, railleur à son tour. Ce temple des "Nages enlacés" représente pour moi des noces éperdus. N'avez-vous pas une impression terrible et chaude d'embrassement, d'étreinte formidable, mortelle? Cette chapelle, c'est une frêle captive épousée, bientôt écrasée par son vainqueur trop amoureux: le banvan! banyan!

banyan!

Elle riposta, moqueuse.

—Vous parlez bien.

—Et vous, dit-il presque doucement, vous parlerez encore mieux en me disant ce que vous attendez de moi. Car je ne suis pas dupe de notre digression.

Ils repartaient au pas de leurs montures et, se jetaient résolument dans le vif de la question, elle lança:

—Mon cher tuteur, j'aurais besoin de trois cent mille francs.

Immédiatement le comte d'Estange se

Immédiatement le comte d'Estange se rappela les propos saisis au vol la veille quand Anselme disait à sa fiancée: "L'argent est à vous! imposez-lui votre vo-lonté". Sans sourciller il répondit :

Ces trois cent mille francs vous se-ront versés sur justification de leur em-ploi. Rien de plus simple comme vous le voyez.

-Eh pourquoi donc faut-il que je vous

—En pourquoi donc faut-il que je vous rende compte de leur emploi?

—Parce que, jusqu'à votre mariage — qui vous fera majeure — je suis, moi, comptable et responsable de votre fortutune et que si je vous autorisais à toucher une telle somme, je devrais fournir des pièces justificatives. Or ces pièces

je ne puis les tenir que de vous; c'est pourquoi je vous les demande.

—Ah! que vous êtes contrariant.

Il se contraignit de patience:

—Ce n'est pas moi qui suis contrariant, ma chère pupille, c'est la loi. Si vous ne voulez pas que les hommes d'affaires vous demandent des comptes au sujet de cette somme, préférez-vous que je vous la prête de la main à la main?

Elle sursauta:

Elle sursauta:

—Vous feriez cela?

—Evidemment, répondit-il avec calme.

Elle le regarda avec surprise et reconnaissance, puis haussa les épaules:

—C'est impossible, vous ne me prêteriez pas cette somme sans vouloir en connaître la destination.

—Tout au moins me demanderais-je si je vous rends réellement service.
—En pourquoi ne vous dirai-je pas l'emploi de cet argent: je désire acheter une maison à Bangeor car je ne pourrai plus habiter la Sala Santaram quand je serai mariée. je serai mariée.

-C'est une idée excellente et je m'étonne seulement que vous ayez pu un instant faire mystère de ce but. Le visage de Mlle de Valentigny s'é-

Le visage de Mlle de Valentigny s'éclaira, elle parut délivrée d'un tel poids que Maxime fut mis en éveil.

Alors, dit-elle avec une soudaine vivacité, c'est oui, n'est-ce pas? Vous allez me donner la facilité de me procurer cette somme d'ici deux ou trois jours?

—Certainement et j'irai avec vous à Bangeor voir la maison que vous avez choisie

choisie.
—Oh! à quoi bon? s'écria-t-elle, brus-

—Oh! à quoi bon? s'écria-t-elle, brusquement gênée.
—Mais pour voir si le prix demandé n'est pas excessif.
Elle redevint rebelle:
—Anselme la trouve très bien et vous avouerez qu'Anselme est plus qualifié que vous pour connaître le prix réel des maisons au Cambodge.
—Je n'en disconviens pas. Avouez aussi qu'il m'est bien permis, par simple curiosité, d'aller voir cette villa. Quand ce ne serait que pour vous offrir un objet s'harmonisant exactement avec le s'harmonisant exactement avec

Elle était nerveuse et balbutia : —Cette villa est assez loin de Bangeor

J'ai mon auto.

—Je ne sais si les locataires actuels laisseront visiter.

—Je verrais au moins l'extérieur. —Et si je ne le veux pas! s'écria-t-soudain à bout d'arguments.

—Si vous ne le voulez pas, dit Maxime d'Estange froidement sans quitter des yeux la jeune fille palpitante, si vous ne le voulez pas, c'est que l'argent que vous demandez n'est pas destiné à l'a-chat d'une villa.

—Cette villa est hypothétique... Vous mentez fort mal et je vous en fais mon compliment, Mademoiselle de Valenti-

Elle devint si pâle qu'il eut pitié d'elle et ajouta :

—Je vous estime justement pour vo-tre impossibilité de tromper...

Il lui tendait la main mais elle bon-dit en arrière, yéhémente:

—Pourquoi aussi me tyrannisez-vous, me cherchez-vous querelle? vous m'af-folez! folez

-Mai?

-Pourquoi êtes-vous sans cesse com-

me un censeur, un reproche, un...

Elle ne trouvait plus ses mots et soudain baissant son visage se prit à sangloter, torturée par la honte d'avoir menti.

Il fut bouleversé. Il n'osait s'appro cher, effleurer de sa main la tête char-mante secouée par les sanglots car il se rendait compte que la moindre interven-tion pourrait déchaîner une crise ner-veuse. Silencieusement il attendit en son-

veuse. Silencieusement il attendit en songeant, attristé, qu'il se rendait de plus en plus odieux à la créature qu'il adorait. Grâce se calma et dit:

—Je ne sais pas pourquoi je ne vous ai pas dit tout de suite à quoi est destinée cette fameuse somme.

—Je vais vous le dire, moi: c'est parce que votre fiancé et sa soeur vous ont stylée à cette égard. Ils ont eu tort.

—C'est vrai. Maintenant que vous n'avez plus de prévention contre Anselme, il est impossible que vous lui refusiez l'argent.

l'argent.

-Expliquez-moi.

-Anselme est las de travailler sous les ordres de la Mining Company et des

Romanche; il souffrira, m'a-t-il dit que je ne sois que la femme d'un employé. Or une concession fort avantageuse va

Or une concession fort avantageuse va être vendue ces jours-ci aux environs de Bangeor et il m'a demandé de lui avancer les fonds.

Le comte d'Estange écoutait. Grâce cette fois était sincère et il était possible qu'Anselme le fût aussi. Cependant lui, tuteur responsable de la fortune de Crâce dayant dans quelques semaines Grâce, devant dans quelques semaines rendre des comptes de tutelle, ne pouvait aussi légèrement consentir à ce prêt. C'est ce qu'il exprima à Grâce. Mais cette fois elle le comprit fort bien et Maxime se gardait bien d'insinuer ou de laisser entendre qu'Anselme pouvait de laisser entendre qu'Anselme pouvait de-mander une somme trop forte. Il disait: —M. Férier aurait dû s'adresser à moi,

je suis plus qualifié que vous pour dis-cuter cet emprunt.

—Il était pressé, objecta Mlle de Va-

—Eh bien, dit le comte, je vais au-jourd'hui même aller à Bangeor voir M. Férier. Ensemble nous visiterons la concession, il me donnera toutes précisions utiles et l'affaire sera conclue en temps vouln.

—Ah! merci, dit-elle, et pardonnez-moi d'avoir autant tergiversé avant de vous dire nettement les choses.

Il eut un sourire triste:

—Vous subissez l'influence de gens qui voient en moi un ennemi, cela bien à tort puisqu'ils n'ont rien à me repro-

cher.
—Oh! je les détromperai. Je vous crois

Elle lui tendait la main. Une secrète mélancolie les alanguissait tous deux avec la sensation qu'un mauvais destin les séparait. Comme elle était blanche et brune sous le petit chapeau; seule, la bouche avait l'éclat d'un rubis... et Grâbouche avait l'éclat d'un rubis... et Grâce regardait Maxime, ce visage viril mais sans rudesse, cette image d'élégance et de force que jamais, jamais, lui parti, elle ne reverrait... Oh! tout oublier, céder mutuellement à l'appel de leur jeunesse, se jeter sur le coeur l'un de l'autre. Toute la nature autour d'eux, par ses parfums, sa fougue, sa joie, justifiait leur vertige.

Ils n'y cédèrent pas cenpendant, et ce fut Grâce qui se reprit la première. Elle songea à Natacha, à Lady Rhoda et acheva, un ironique — l'ironie étant un des plus sûrs moyens de cacher son

--Vous allez m'en vouloir beaucoup de vous priver de vos promenades habituelles. Aussi je me sauve. Merci mille

fois! Et, cravachant son cheval, elle galopa

sous les arbres.

Il eut la sensation qu'elle le fuyait et demeura perplexe, puis, haussant les épaules, il rentra au bungalow.

Quelques instants plus tard, il filait en auto vers Bangeor, le fief de son en-nemi, où le destin lui réservait une étrange découverte.

III

UNE CARTE POSTALE

Vers le soir de ce même jour d'Estange revint à Angkor et il faisait nuit quand il arriva devant la Sala Santa-

Il pénétra avec vivacité, et son air était si triomphant que M. Blavet — installé à la Sala pour quelques jours avec Jacqueline — lui demanda d'ins-

Use d'action de la contra de choses ensationnelles. Mais il ne voulait point parler encore et se contenta de répon-

dre:

—Dînons d'abord. J'aurai ensuite à vous dire toutes sortes de chose surpre-

Pendant le repas Maxime se tut. Sou-

Pendant le repas Maxime se tut. Soudain il s'assombrissait comme s'il se rendait compte qu'une partie sérieuse, voire tragique allait s'engager. Après le dîner ils revinrent dans le salon.

—Eh bien, dit M. Blavet, quelles sont donc les nouvelles dont vous sembliez chargé tout à l'heure, mon cher comte?

Le moment était décisif. Le comte vit devant lui, sur le divan, Grâce dans une robe blanche. Près d'elle, assise à l'orientale, entre deux jattes de lotus, Jacqueline. Non loin "Mlle Férier" dans un fauteuil ayant derrière elle le hérissement des onze têtes et des vingt-deux

Souffre de rhumatisme pendant 20 ans

Aucune trace depuis 1930

Bien peu ont souffert plus que cet homme. Il dit: "Pendant 20 ans — depuis 1910 jusqu'à 1930 — j'ai beaucoup souf-fert du rhumatisme. Je suis content de dire que, depuis 1930, la douleur terrible a disparu rien qu'à prendre les Sels Kruschen — rien d'autre chose. N'est-ce pas que c'est long, souffrir 20 ans de ces affreuses douleurs rhumatismales?" — W. P.

Votre rhumatisme ne diffère pas de celui des autres. Ce sont les cristaux d'acide urique, à arêtes aiguës, qui se fixent dans les articulations qui en sont la cause. Kruschen fait fondre ces cristaux et les expulse. De plus — si vous êtes fidèle à toujours continuer "la petite dose quotidienne", ils ne s'accumuleront plus jamais. Le rhumatisme aura disparu pour tout de bon.



d'Abonnement La Revue Populaire

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: 1 an, \$1.75; 6 mois, 90c) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Adresse Ville

Province ou Etat

Coupon

POIRIER, BESSETTE & CIE. LTEE.

975, rue de Bullion, Montréal, Can. bras du dieu Prajna. Son visage étroit et pâle luisait, aigu.

Il se tourna vers elle et dit d'un ton

Tout d'abord, Mademoiselle Emma, je dois vous dire que j'ai rencontré un chef de service de la mairie de Pnom-Penh qui, pour des besoins de recensement, demande les papiers de Grâce et les vôtres, Mademoiselle Férier. Je dois s lui porter demain matin. Mlle Férier eut un léger tressaillement

et dit:

- -J'ai des enveloppes de lettres.... je les donnerai.
- -Non, non, votre acte de naissance. -Je n'en ai pas.

-Je n'en ai pas.

-Ou un extrait.

-Je n'en ai pas davantage.

-Vous avez bien un papier d'identité: diplôme ou autre?

—Ma foi non, riposta la jeune fille ayant légèrement pâli.
—Cela, avouez-le, est extrêmement bizarre, dit le comte sans la quitter des L'interpellée devenait nerveuse et ré-

pliqua, les lèvres minces, avalées.

—Pourquoi cela? J'avais un extrait de naissance, on me l'a demandé

On ne me l'a pas encore rendu. Rien de moins bizarre au contraire.

—En effet, c'est fort possible dit Grâce avec bienveillance, fâchée de l'animo-

visible de son tuteur contre son

amie.

—Possible, peut-être, reprit d'Estange,

—Car si, tout à en tout cas bien fâcheux. Car si, tout à coup, on venait à douter de votre personnalité, Mademoiselle Férier?....

—Quoi?

A vous croire une autre personne qu'Emma Férier, par exemple, comment pourriez-vous prouver votre véritable identité?

Elle eut un rire forcé en s'écriant :

—Voilà qui est plaisant! Je me demande pourquoi on douterait de ma personnalité? Il vous arrive souvent, Monsieur le comte, qu'on vous prenne pour un autre?

-En tout cas, si cela m'arrivait,

n'aurais qu'à montrer ma carte d'électeur.

—Eh bien, qu'on nous fasse électrices et j'aurai aussi ma carte! s'écria Emma avec un rire nerveux. A propos, que pen-sez-vous du vote des femmes, M. Bla-

Mais d'Estange ne voulait pas laisser la conversation bifurquer :

—Laissons en ce moment les questions politiques, dit-il, et dites-moi où l'on vous a demandé votre extrait de nais-A Saïgon

Demain je vous emmène en auto le reprendre.

—Deux jours de voyage pour cette ba-gatelle! Vous n'avez pas peur d'user vos pneus! s'écria l'institutrice.

—Cela en vaut peutêrre la peine, ré-pondit d'Estange d'un ton bizarre. Emma se troubla. Les Blavet, un peu ahuris, écoutaient cette discussion. En somme ils connaissaient assez peu le comte et se demandaient ce que signifiait ce ton, cette mise en demeure, bru-tale. Grâce, au contraire, croyait deviner. Elle se disait qu'une fois encore son Elle se disait qu'une fois encore son tu-teur cherchait noise à son fiancé ou à la soeur de celui-ci. Mais elle s'étonnait qu'Emma fit tant de difficultés pour fournir des papiers d'identité car il lui semblait que les réponses de Mlle Férier étaient bien embarrassées ...—Alors, reprii le comte, c'est dit? Je

vous emmène reprendre vos papiers Saïgon, demain?

Et si je refuse? qu'est-ce que cette histoire invraisemblable d'un recense-

-L'histoire ne fait rien à l'affaire

—Mais qu'avez-vous? J'en ai assez de vos airs inquisiteurs. Voyons Grâce, dé-fendez-moi donc?

-Quelle défense puis-je vous prêter? dit Grâce qui ne comprenait pas

—Votre tuteur a certainement le droit d'être pour vous un tyran, mais il n'a pas celui de me persécuter! Je ne suis pas sa pupille. Libre à vous de vous lais-ser abrutir par lui!

Elle perdait toute mesure. Grâce, suf-

Mais qu'a-t-elle donc?

-Ce qu'elle a? dit froidement le com-te d'Estange. Elle a simplement ceci: ele n'est pas la soeur d'Anselme Férier, elle ne s'appelle pas Emma Férier et je

erais enchanté de connaître son vérita-

-C'est faux! clamait Emma plus blan--- Cest taux: clamatt Emma plus dianche qu'une hostie et comme subitement amaigrie, vieillie, affilée...

-- Eh bien, prouvez que je me suis trompé, s'écria d'Estange.

-- J'ai des enveloppes de lettres...

-- Dites moi où vous étiez il y a un mais ?

Mais... ici... naturellement vous le

—J'ai la preuve du contraire, riposta d'Estange à la stupéfaction général.

d'Estange a la stupetaction general.

Personne ne comprenait rien à cette scène. Alors Maxime s'expliqua.

Le matin, comme il le raconta, en arrivant à Bangeor, il n'avait pas trouvé Aaselme, occupé dans la mine. Le boy le reçut, l'installa dans le bureau de son maître et fit marcher le ventilateur avec tant de gible que des posiers c'envelèrent. tant de zèle que des papiers s'envolèrent du bureau de Férier.

Machinalement d'Estange ramassa une carte postale tombée près de lui. El représentait Rocamadour, ville voisi du bourg natal de Férier. Et, dans ciel meme de la carte, Maxime aperçut une signature "Emma Férier, février 19..." C'est-à-dire juste un mois avant. Mais, alors, comment se pouvait-il qu'Emma qui depuis des années était au Cambodge, eût envoyé un mois plus tôt, une carte de Rocamadour? Avait-elle le don d'ubiquité? De plus ce n'était pas son écriture. Peut-être s'agissait-il d'une autre Emma Férier, une tante, une cou-sine. Pris de doute, d'Estange se crut autorisé à retourner la carte et à la lire. Il vit ce libellé: "Mon cher frère. Je suis à Rocamadour avec notre père (non, il ne s'agissait pas d'une autre parente qu'une soeur). Je prie pour ton prochain mariage avec notre future soeur G. de V."

semblait absolument certain que la signataire de la carte était Emma Férier, la soeur. Mais, dans ce cas, qui donc était la personne qui (avec le consente-ment d'Anselme) se faisait appeler iei Emma Férier et se déclarait sa soeur? La vérité le frappait. L'institutrice de Grâce de Valentigny n'était pas Mlle Férier, mais une étrangère à qui Anselme, pour des raisons qu'on ignorait, permettait de prendre le nom de sa soeur.

Très troublé, devinant que cette révé-

lation en entraînerait certainement d'autres, le comte résolut d'éclaircir cette affaire et renonça à s'occuper de la question d'emprunt. Il déclara ne pouvoir attendre M. Férier et revint à Angkor, désireux d'interroger la pseudo-Emma. Pour la forcer à révéler sa véritable identité il inventa l'histoire du recense ment et la poussa de cette manière despe ment et la poussa, de cette manière, dans ses derniers retranchements. Il semblait bien évident qu'elle cachait son nom. Pourquoi? D'Estange se tourna vers M.

Mon cher magistrat, dit-il, ne seraitce pas à vous à interroger la personne

qui, ici, se fait appeler Emma Férier?
Jacqueline et Grâce, livides, regardaient l'institutrice qui essayait vainement de tenir tête. Son trouble même la trahissait. Et derrière elle se hérissaient les têtes et les bras de l'idole Prajna semblant prâts à l'anserrar à l'entraîner dans blant prêts à l'enserrer, à l'entraîner dans quelque vague enfer. Mlle de Valentigny frissonna.

—Je ne crois pas que, devant l'évi-dence, dit M. Blavet d'une voix lente et grave, cette demoiselle essaie de nier. Quelle parle et le plus vite possible si-non elle aura trop l'air de combiner une

-Je n'ai rien à dire! Je suis victime

d'une machination.

—Fermez les portes et le fenêtres, Monsieur d'Estange, reprit froidement le magistrat. Toi, Jacqueline, je te prie de te retirer. Seuls le tuteur, Mlle de Valentigny et moi devons entendre les lentigny et moi devons entendre les aveux de Mademoiselle.

Emma éclata de rire et son rire même parut lui redonner de l'énergie.

—Aveux! le mot est fort! N'ai-je pas le

droit, en voyage....

—Vous n'êtes pas "en voyage"....

—Et avec le consentement de M. Férier, de prendre le nom de sa soeur?

—Dites-nous pourquoi?

Et avec le diraisie? De

Et pourquoi vous le dirai-je? De droit m'interrogez-vous? demandat-elle arrogante, vous n'avez pas qualité, pour cela?

Elle avait recouvré son sang-froid, se carrait dans son fauteuil et les vingt-deux bras de l'idole ne semblaient plus la menacer mais au contraire être sa gar-de, sa défense. Cependant d'Estange n'é-tait pas homme à se laisser impression-

ner.

—Il est vrai, dit-il, d'un ton glacial qu'il st bien inutile d'interroger cette fille. Elle ne nous dira que des mensonges. Il serait plus expédient de prendre ses empreintes digitales pour le service anthropométrique. Car elle a certaine ment un passé et un essign judicipire or ment un passé et un casier judiciaire or-

né.
A ces mots l'institutrice bondit hors de son fauteuil comme si les multiples bras du dieu l'avaient poussée en avant:

—Non, cria-t-elle, mon casier ege, vous pourrez le constater. Oh suis pas ce que vous pensez. Ce fut une simple supercherie.... pour assurer le bonheur de Grâce.

N'essayez pas de transformer votre ruse en action méritoire.

Et le comte employant le "truc" classique ajouta:

—Vous pensez bien, que nous savons tout, ou à peu près. Votre complice a parlé cette après-midi. Pour des raisons parle cette apres-midi. Pour des raisons que vous connaîtrez en temps utile, il a avoué. C'est de lui que j'ai appris que vous n'étiez pas sa soeur, lui qui m'a remis cette carte. Mais il nous faut contrôler ses dires par les vôtres.

D'Estange eut immédiatement la preuve que l'institutrice n'était pas une "pro-

ve que l'institutrice n'était pas une "pro-fessionnel" de l'imposture, car elle ne soupçonna pas la ruse du comte et crut immédiatement qu'Anselme, comme d'Es-tange le lui disait, l'avait trahie. Elle

suffoqua:

—Oh! le lâche, le lâche! Et moi qui aurais tout souffert pour le couvrir! Je suis bien stupide. Après tout, je n'ai plus rien à vous cacher.

Jacqueline s'était retirée. L'institutrice regardait ses trois juges: Mlle de Valentigny, d'Estange et M. Blavet.

—Nous vous écoutons Mademoiselle, dit ce dernier, et n'oubliez pas que le mensonge sonne creux et se reconnaît aisément. Du reste, tous vos dires seront vérifiés. Tâchez d'être véridique.

Alors l'institutrice, effondrée, commença.

IV LA CONFESSION D'ELMIRE

On l'appelait en réalité Elmire Fleury, mêmes initiales qu'Emma Férier et cela avait eu une certaine influence sur son

destin.

Née en Seine-et-Oise, à Saint-Neptaire, un village arriéré. Une dizaine de fermes sales, encombrées de fumier le composaient. Elle était fille d'un de ces fermiers. Plus intelligente que ses soeurs, elle fut remarquée à l'école, obtint une bourse et parvint à quitter sa famille dont elle haïssait la rusticité.

A la fin de ses études elle fut nommée institutrice dans un village analogue à

A la fin de ses ciudes ene fut nommee institutrice dans un village analogue à Saint-Neptaire, elle s'y morfondait et c'est alors qu'un hasard la détermina à solliciter un poste à la Colonie. Elle fut désignée pour la Cochinchine et partit, bien décidée à tout faire pour se créer une brillante situation.

bien decidee a tout faire pour se creer une brillante situation.

A bord du bateau Anselme Férier, en partance aussi pour l'Indochine, la remarqua vite. Il comprit qu'avec une associée comme Elmire, intelligente, révoltée et sans scrupules, il pourrait aller loin: leur mutuel arrivisme se comprensit prenait.

Il lui suggéra de déserter son poste d'institutrice dans la brousse indochinoise et d'aller habiter avec lui à Bangeor où il se rendait. Là, elle passerait pour sa soeur en attendant qu'ils eussent déniché la forte somme nécessaire à leur

Docile, elle le suivit à Bangeor et, à partir de ce moment-là, Elmire devint pour tous: Emma Férier. Comme son linge, d'autres menus objets étaient à ses initiales "E. F.", cela aida à l'identifier comme étant la soeur d'Anselme. Les Romanche l'accueillirent fort bien et ne se doutèrent jamais de rien. Ce fut alors que le baron de Valenti-gny vint déjeuner avec sa fille, à la

Mine.
Dès qu'ils furent partis, Anselme dit

à Emma qu'il avait enfin découvert le "filon" cherché depuis leur arrivée en Indochine. Il lui ordonna de devenir l'institutrice de Grâce de Valentigny. Emma alla voir le baron. Il lui demanda ses diplômes; elle feignit les avoir oublies. Et comme elle sut faire bonne impression sur M. de Valentigny il négligea plus tard de les lui réclamer. La re-commandation enthousiaste de Mme Romanche lui suffit.

A ce point de son récit Elmire Fleu-

ry s'arrêta net comme une personne qui, sur ce point de trop parler, se retient sur ce point de trop parler, se retient subitement. Et d'un air rogue elle ache-

-Vous connaissez la suite: Anselme courtisé Grâce de Valentigny. Il va l'

pouser, voilà.

Et elle se tut, butée. Mais les auditeurs eurent l'impression qu'il manquait quel-que chose pour l'intelligence du récit. Comment se faisait-il qu'Elmire, appa-remment éprise d'Anselme, eût facilité à celui-ci l'entrée de la Sala Santaram et ses fiançailles avec une rivale? Que se cachait-il sous ce brusque silence? M. Blavet, ancien juge d'instruction, méditait. Certainement il existait quelque pacte secret entre Férier et Elmire. Comment la faire parler?

Une longue expérience lui avait appris que toute âme possède en quelque sorte le "mot-clé" qui sert à l'ouyrir. sorte le "mot-clé" qui sert à l'ouvrir. Par quelles insinuations forcerait-il le mutisme de l'institutrice? Selon une ha-bitude classique il dit, plaidant le faux

pour savoir le vrai. Nous savions déjà tout cela à peu près ... et même davantage. Car, plus dis-crète que votre complice, vous taisez les arrangements intervenus entre

Sur la défensive, elle riposta:

-Quels arrangements?
-Il nous suffit de les avoir recueillis de la bouche de Férier. Le "pauvre garçon" (à cette appellation, Maxime fut très étonné) a bien été obligé de reconnaître à quel point il avait subi l'influence de de vetre mechiavélisme l'éternel me

naître à quel point il avait subi l'influence de votre machiavélisme, l'éternel machiavélisme féminin!

Or, Elmire Fleury était féministe. Cette accusation contre le sexe faible l'atteignit plus que des allusions personnelles. Elle dit:

—Machiavélisme féminin? Anselme oublie qu'il a été l'instigateur de tout!

—C'est bien, chargez-le, attribuez-lui vos ruses, poursuit M. Blavet. Là voilà bien la lâcheté de la femme!

Quel dédain dans ces mots. Grâce en fut suffoquée. Mais, furieuse, Elmire rétorqua:

torqua:

torqua:

—Le charger? alors que je me tais et que c'est lui... Mais non je ne dirai rien. Vous voulez me faire parler.

—Oh! ma foi non, car nous n'avons plus besoin de rien savoir, dit paisiblement M. Blavet (bien qu'en réalité il ne fût pas plus au courant qu'avant). Ce que nous a dit M. Férier nous suffit amplement. Et vos restrictions nous confirment votre responsabilité totale dans cette af-faire. Nous doutions encore, malgré les affirmations de votre acolyte, que vous

eussiez tout machiné seule; nous n'en doutons plus maintenant. Elmire se redressa comme un serpent

qui se déroule:

—Le lâche! le lâche! il m'a tout attribué pour se disculper!

Elle frémissait de fureur. Puis, pru-

dente, elle douta:

—A moins qu'il vous ai roulés tout

—A moins qu'il vous ai routes tout simplement avec ces soi-disant aveux! —En tout cas, acheva M. Blavet, jouant le tout pour le tout, il se repent de sa conduite et est persuadé que vous ne regimberez pas contre l'arrêté qui va vous remettre à la disposition du Minis-tre de l'Instruction Publique, en Fran-

-Que signifie?

—Que signifie?
 —On va vous repatrier. De cette façon Anselme, libéré de votre mauvais pouvoir, est disposé à refaire sa vie, honnêtement cette fois.
 —Quoi? quoi?

Elle suffoquait, touchée au D'Estange devinant le but poursuivi par le magistrat ne s'interposait pas, le lais-sait dérouler son plan. L'institutrice écla-ta enfin comme ta enfin comme une capsule de fulmi-

—Oh! vous parlez de lâcheté féminine? Et lui, lui qui me jette par-dessus le parapet dès qu'il se sent en haut de la tour! Lui qui m'a forcé, contrainte, à l'introduire à la Sala Santaram, à plaider sa cause auprès de Grâce!

-Vous étiez bien stupide! dit ironiquement M. Blavet.

—Non, ce n'était pas de la stupidité. Croyez-vous qu'Anselme, au début, avait l'intention de rester marié avec cette pe-tite Grâce!

Quel mépris dans ces derniers mots!

—Oui nous savons cela, dit M. Blavet d'un air détaché. En réalité le magistrat était prodigieusement intéressé. Il com-

mençait à deviner que ce mariage Auselme-Grâce avait été combiné entre eux de manière à capter la dot. Ensuite sans pul doute Férier eût diversé pour épour doute Férier eût divorsé pour épouser Elmire.

ser Elmire.

— Et quand il se voit en danger, continua l'institutrice d'une voix stridente, ce gredin jette toute la "combine" sur moi! C'est moi qui suis machiavélique, n'est-ce pas? Allons donc. Il veut simplement s'innocenter, faire croire à Grâce qu'il l'aime...

Et dans une explosion d'orgueil elle cris.

-Mais il ne vous aime pas, Grâce de Valentigny, et même si par ambition il me rejette momentanément, je n'aurai qu'à reparaître pour le reprendre, car qu'à reparaître pour le reprendre, car je suis sa vraie femme, entendez-vous, sa vraie femme!

cette créature aiguë étincelait comme une lame. Oui Férier et elle s'aimaient d'un amour noué par des haines communes. L'un et l'autre avaient connu les mêmes souffrances et s'étaient juré de sortir de l'ornière, bien moins par leur valeur que par l'intrigue et l'audace. Une telle similitude d'ambition avait tissé entre eux des liens puissants.

M. Blavet craignit des paroles trop dures pour Mlle de Valentigny et dit à Elmire:

—Sortez, sortez donc! Nous en savons par Férier bien plus que vous ne pour-

rez nous en dire...

—Ce n'est pas vrai! Il vous a menti!

Epousez-le donc, Grâce de Valentigny,
chassez moi! Il s'appropriera vos biens
et, quand je reviendrai, il divorcera; j'en suis tellement sûre que je n'hésite même pas à vous le dire!

—Sortez, lui ordonna le comte d'Estange hors de lui.
—Certes. Je vais aller coucher au bungalow dit-elle en se redressant fiè-

rement.

—Oui, dit Grâce avec impétuosité, qu'elle désinfecte cette maison de sa présence. Qu'elle parte tout de suite.

—Au contraire, reprit d'Estange avec autorité, il est inutile qu'elle aille clabauder hors d'ici. Demain je la conduirai à Bangeor près de son complice. Ce soir, qu'elle reste dans sa chambre.

—Et dit M. Blavet, je veillerai ses allées et venues.

—Et dit M. Blavet, je veillerai ses ai-lées et venues. —Oh, s'écria Elmire avec arrogance, je n'ai pas l'intention de me sauver. Quand à être expulsée de l'Indochine on verra

—Venez avec moi, dit M. Blavet à l'institutrice. Et vous, mon enfant, remettez-vous de cette émotion. Vraiment, vous ne vous de cette emotion. Vraiment, vous ue perdez rien en perdant Anselme. Louez Dieu qui vous empêche de tomber dans le piège de cet arriviste.

Il sortit avec 'Emma' qui, en dépit de l'humiliation subite, portait haut son front étroit de vipère.

Et dans le salon, seuls restèrent Grâce et Mayime d'Estange.

et dans le salon, seuls restèrent Grâce et Maxime d'Estange....

Maxime regardait Grâce. Elle était prostrée sur le divan et, derrière elle, les Dévatas, ses royales aïeules semi-divines, l'entouraient comme une assemblée de jeunes amies fraternelles.

Il s'approcha de Mlle de Valentigny et dit dancements.

Vous pleurez, pauvre Grâce -Que de turpitudes étalées, dit-elle. -Je vous plains....

—Oh non, laissez-moi, surtout vous! cria Grâce.

—Evidemment, reprit d'Estange, sou-dain cruel, excédé, vous ne me pardon-nerez jamais de vous avoir révélé la bassesse de l'homme que vous aimez! Elle se redressa, découvrit brusque-ment son visage étincelant de larmes et

de désespoir:

-Je n'aime pas Férier.

-Allons donc!

-J'étais touchée — je l'avoue à ma —J'étais touchée — je l'avoue à ma honte — par son amour parce que je le croyais exclusif. Cette fille me répétait si souvent qu'Anselme était un peu naïf mais si franc! l'homme d'un seul atta-chement, l'homme d'une seule femme! Cela m'attirait en lui. Oh mon Dieu, comme au contraire, j'étais dupée, ba-fonée!

- -Oui, vous l'avez aimé.
- -Pourtant vous affectiez un profond attachement

-J'étais attachée à mon serment, c'est

Pourquoi tant de protestations alors?

Je voulais me persuader moi-même.

Vous l'aimez, vous dis-je.

Von encore. J'en aime un autre.

-Un autre?

—Un autre?

Cette fois le coeur de Maxime battit avec véhémence? Cet autre qui étaitce? Il avait tant espéré que ce fût lui. Et voici qu'au dernier moment il en doutait, ne croyait pas qu'un tel bonheur fût possible. Il dit frémissant:

—Alors cet autre va être bien heureux que vous soyez libérée.

Non, puisqu'il n'est pas libre.

—Pas libre?

D'Estange reçut cette annonce comme

D'Estange reçut cette annonce comme une balle de revolver. Pas libre? Alocs, il ne pouvait s'agir de lui qui, célibataire, représentait au contraire croyait-il l'homme parfaitement libre de tout en-gagement. Il s'était trompé. Grâce ne l'aimait pas? Et haletant, le coeur broyé, il dit seulement

il dit seulement:

—Vous vous êtes éprise d'un homme marié, vous!

—Qui vous dit qu'il est marié?

—Dans ce cas, je ne comprends plus ...

—Il est fiancé ... et, de plus il a un flirt tellement vif que je me demande si la nouvelle conquête ne va pas éclipser la fiancée.

Elle baissait la tête, accablée. Il dit avec pitié, pitié d'elle et de lui:

—Ma pauvre enfant vous avez bien de la malchance dans vos affections mais vous êtes romanesque et cela vous perd. Comment vous attachez-vous à des hommes aussi peu estimables?

—Que dites-vous? demanda la jeune fille les sourcils froncés.

Maxime développa sa pensée:

—Cet homme qui, fiancé, flirte à outrance avec une autre...

—Vous le lui reprochez?

—Certes!

—Ce n'est pourtant pas à vous à lui faire la morale! s'écria Grâce s'armant de nouveau d'ironie.

Et pourquoi? expliquez-vous, je vous

—N'êtes-vous pas dans ce cas?

—Je n'ai pas de fiancée....

—Cette Lady Rhoda....

—Une amie, pas même ce qu'on ap-pelle une excellente amie... une cama-rade d'enfance.

—A qui vous offrez trente mille francs de jade!

—Je ne lui offre rien. Elle m'a envoyé un chèque de cette somme pour que je lui choisisse des bijoux; à peine si j'ai joint un souvenir.

Elle le crut et se troubla. Mais, marchant vers elle, d'Estange d'une voix dure demanda:

—En quoi ressemblè-je encore à l'hom-e que vous aimez et qui flirte? —Vous faites assez la cour à Natacha

Vassilieff.
—Moi? oh Dieu non! C'est Emma qui

vous a mis cela en tête?
—Elle me l'a dit, c'est vrai.

Elle me l'a dit, c'est vrai.

Et vous l'avez cru, ce qui était normal. Mais vous la croyez encore, ce qui est inadmissible. Si vous habitiez le bungalow vous sauriez, comme tout le monde le sait là-bas, que la princesse cherche à se faire épouser par ce vieil Américain, cet Alec Ward, roi de je ne sais quel ingrédient dans son pays.

-Vous lui avez acheté un bijou

-Mais après tout, que m'importe? Je ne sais pourquoi je vous dis cela

—Il m'importe à moi de vous détrom-per, car je serais profondément humilié de passer pour courtiser une femme, meilleure que vous ne supposez, mais sans aucun attrait pour moi. Son âge est une sauvegarde.

Le visage de Grâce resplendit soudain. ni fiancé, ni amoureux. Il était libre. Puis, soudain, elle s'attrista. Il n'avait jamais eu pour elle la moindre inclination. Elle courba les épaules, l'abattement la recouvrit comme une cendre éteint un tison ardent. Il reprit: fiancé.

—Ce que vous me dites me fait comprendre bien des choses. Cette Emma, pour mieux vous dresser contre moi, me représentait comme étant fiancé... et de plus amoureux de la Russe. Pas mal imaginé. Et je m'explique enfin certaines de vos allusions, de vos impertinences. Pourtant ma conduite ne ponvait que vous laisser indifférente.
—Oh!

—Ne parlons plus de moi, reprit le comte ironiquement. Parlons plutôt de cet inconnu que vous aimez et qui ne vous aime pas.
—Hélas!

—Oui, la vie est ainsi faite. Celui qui est lié fait encore des conquêtes tandis que celui qui est libre ne parvient pas à plaire. -Ce n'est pas pour vous que vous pou-

-Vous connaissez une femme qui, ici à Angkor s'intéresse à moi?

-Jacqueline sans doute... Emma peut-

e aussi... L'une est charmante mais trop spor-

Trop sportive, allons donc? vous détestez les femmes romanesques comme moi. Vous me reprochez assez mon en-

thousiasme. —Je déteste le romanesque quand je ne suis pas le héros ..

ne suis pas le héros.

—Vous vous moquez de moi?

—Pourquoi êtes-vous toutes griffes dehors comme une panthère? Oui, vous
avez l'air d'un petit fauve pris au piège
et qui mordrait jusqu'à la main qui
viendrait le délivrer...

—Sauf si c'était celle de celui que

j'aime.... —Eh bien, au nom de tous les Bouddhas d'Asie, dites-moi son nom, s'écria-t-il soudain exaspéré, ne supportant plus la douleur que toutes ces réticences lui causaient, avide de connaître ce nouveau rival et de souffrir encore, dites-moi le nom de cet homme et je saurai le

le nom de cet homme et je saurai le confesser.

Elle se contracta, reculant d'un bond jusqu'au bout du divan.

—Moi faire savoir à un être qui ne m'aime pas que je l'aime? Jamais!

—Pourquoi, sensitive!

—Oui, sensitive. Avouer mon amour pour qu'il en rie!

—Susceptible, et romanesque toujours!

Croyez-yous qu'un homme de quelque

—Susceptible, et romanesque toujours! Croyez-vous qu'un homme de quelque valeur morale recevant un tel aveu oserait en rire? Si même s'il ne pouvait y répondre, il le recueillerait avec émotion. Vous êtes de celles dont le choix confère une suprématie, il y a en vous une royauté morale ...

—Vous parlez bien....

—Let je plaindrais celui qui, remarqué par vous, serait d'âme assez basse pour ne pas trembler de reconnaissance et de respect.... Elle eut un rire douloureux.

Tout enfin ... sauf l'amour ...

—Il vous aimera en échange ... Il est impossible qu'on résiste à votre charme d'idole, à votre enfantine majesté de pe-

tite reine.

Il était près d'elle sur le divan, ou-bliant tout. Il lui avait saisi les mains, il l'attirait, ne se souvenant plus qu'elle en aimait un autre, éprouvant une sua-vité éperdue à lui crier enfin son amour et répétant qu'elle unissait l'esprit à la

se tut, plus pâle encore que lorsqu'il clouait au pilori la venimeuse Emma. Et elle semblait comme alors, près de défaillir....

Il reprit, très bas :
—Grâce....

Et il semblait en effet lui demander -Son nom, dites-moi le nom de celui

vous aimez. Il le lut ce nom dans le regard éperdu, presque farouche qu'elle attacha sur lui; elle l'aimait, il le comprit au trem-blement de ses mains dans les siennes, au fléchissement des épaules fines, à la pâleur folle de son visage. Elle était tout amour violent et pur. Près de son

oreille il murmura :

—Je vous aime, daignez être ma femme. Petite adorée, m'aimez-vous?

-Oui.

—Oui.

Elle avait caché sa tête sur l'épaule du jeune homme. Il enfouissait son visage dans sa chevelure odorante comme tous les lotus dont l'arome sacré montait autour d'eux, fumée invisible, vertigineuse. Anéantis d'émotion, ils sentaient battre leurs coeurs, quand, soudain une vive lumière venant du dehors emplit le salon d'un flamme et les fit sursauter. Des cris joyeux leur parvenaient:

cris joyeux leur parvenaient:

—Hullow! Hep! Allons! qui vient avec nous ressusciter les temples d'Angkor? criait une voix connue, celle de la

Ils sursautèrent et coururent à la baie ouverte sur le jardin empourpré par des feux de Bengale. Sur la route ils aper-

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raifermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poltrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bonour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil, Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle. Les jours de bureau sont:

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m. Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2 5920, rue Durocher, près Bernard MONTREAL, CANADA

Ne Souffrez Plus!



Le Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de fem-mes ont, grâce à lui, victorieusement combat-tu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard Montréal, Canada.

curent une grande automobile ouverte, occupée par Alec Ward, ses filles et Na-tacha Vassilieff. Celle-ci sautait de la voiture et courait vers eux en disant à

—Une grande nouvelle, mes chers amis, dont je veux tout de suite vous faire part: je suis fiancée avec Alec Ward.

a cette revelation ainsi faite sans pré-paration, Grâce ne pouvait plus douter que jamais Maxime et elle n'avaient flir-té ensemble. Elle faillit ensemble. Elle faillit riposter: Fian-? Moi aussi.

Mais elle n'en eut pas le temps car Natacha disait, volubile:

—Et nous allons en forêt faire des feux de Bengale comme celui que nous venons de brûler devant votre sala.
Alors, venez avec nous. Vous assisterez
à des effets de lumière magnifiques...
Maxime et Grâce se regardèrent. Ils
aspiraient à être ensemble mais en même

ps souhaitaient fuir la maison comme fuit un passé pénible. Ils acceptè-

Soit, nous allons avec vous, dit le

comte.

Les Américains les accueillirent par des hourrahs et ils pénétrèrent dans la Ville Morte...

Soudain sur la terrasse du Bayon aux monstrueux visages, un miracle jaillit, un feu d'azur se répandit; tous les dômes se profilèrent noirs sur ce clair de lune bleu. Les cris des singes réveillés accueillaient le prodige. C'était la phase légendaire de l'histoire, la lueur idéale des centres

es contes.... Au feu bleu succédait un feu puis une buée dorée. Une saison glorieuse stagnait maintenant sur les monuments, ressuscitait le faste heureux des grands jours et l'ombre reculait, se la-cérait en mille haillons de velours noir, palpitant: c'étaient les chauves-souris fuyant la clarté..

fuyant la clarté..

Dans cette gloire, l'Américain se retournant aperçut un peu à l'écart Maxime d'Estange et Grâce de Valentigny.

Ils se tenaient les mains, se regardaient parfois avec adoration. Qu'ils étaient beaux, pâles et bruns tous deux mais, chez l'homme, toute la clarté latine, chez la jeune fille une sorte de clarté lunaire, chargée de poésie hindoue.

L'Américain se rappela que Natacha lui avait dit souvent: "Ils sont faits l'un pour l'autre". Sans doute étaient-ils parvenus à s'entendre et comme les jeunes

venus à s'entendre et comme les jeunes gens s'apercevaient que Ward les exa-minait, celui-ci avant de se détourner discrètement les salua d'un grand coup de chapeau.

—Grâce, dit Maxime, c'est l'amour qu'il salue en nous voyant et croyez bien qu'il nous dédie cette fête intime.

—Oui, elle semble donnée pour célé-brer notre aveu...

Mais quand éclata le feu rose, les deux cents faces de Bouddha éclairées de tous côtés s'animèrent, sanguine, cillant des paupières, entr'ouvrant les lèvres. Ces dieux monstrueux allaient-ils parler. Grâce tressaillit soudain et dit:
—Et Anselme?

-Eh bien, ma chérie? -Comment va-t-il accepter la ruptu-

-Il n'a pas à l'accepter, mais à la subir. Le bras mince de Grâce se crispa sur

celui du comte:

—Maxime, avoua-t-elle, je crains cet
homme sa violence... son manque d'éducation.

-Mais croyez-vous, dit le jeune hom-—Mais croyez-vous, dit le jeune homme en entraînant sa compagne à la suite des Américains vers la Terrasse du Roi Lépreux qu'ils voulaient illuminer maintenant, croyez-vous que je vous laisserai discuter avec ce bandit? C'est moi, votre tuteur, en votre nom, que me chargerai de la rupture et irai demain à Bangeor nour cela geor pour cela.

Oh! merci!

Puis, après un baiser éperdu échangé ans l'ombre des arbres-rois, elle redans l'ombre nrit, frémissante:

prit, fremissante:

—Et mon serment à mon père?

—Oh! Grâce, respectez sa dernière volonté qui fut de vous donner un protecteur honnête et non cette canaille!

—Mais j'ai juré devant Dieu...

—Grâce, écoutez ceci: le fait d'épouser une femme avec l'intention de divorcer ensuite constitue un cas formel

d'annulation de mariage en Cour de Ro-

Tous les prêtres vous confirmeront ce que j'avance. Or, ce qui est invalide aux yeux de l'Eglise est invalide aux yeux de Dieu. De plus vous avez juré d'épouser un homme probe et non un coquin. Il y a erreur sur la personne. —Oui, vous avez raison, dit-elle pas-

Ils étaient arrivés sur la terrasse om-Ils étaient arrives sur la terrasse ombragée où se dresse la statue assise d'un prince Khmer qui ne fut peut-être pas roi et gertainement jamais lépreux. Sa large et bienveillante figure semblait sourire aux amoureux dans la rose ardeur des feux de Bengale...

—Grâce, murmura d'Estange, nous general besoin de nous concenter en tête à

avons besoin de nous concerter en tête à tête, retrouvons-nous demain matin sur troisième terrasse du grand temple

d'Angkor-Vat...

Angkor-Vat, le reconstitué, celui dont Vincennes et Marseille ont vu les mitres et les cloîtres, le plus parfait des monument khmers, un chef-d'oeuvre de repos cadencé. Il semblait à Maxime que leur amour, si dégagé de toute bassesse, serait dans son cadre dans cet immense et pur sanctuaire et que la sérénité des lignes leur suggéraient une décision forsûre.

—Peut-être, dit Grâce, apercevro nous en prière à Angkor-Vat le malh reux adorateur de la pauvre Ruong. apercevrons-

Ils frissonnèrent tous deux à ce rap

reux adorateur de la pauvre Ruong...

Ils frissonnèrent tous deux à ce rappel de la mort embusquée derrière l'amour. Ils revoyaient le cadavre de la Cambodgienne, statuette de bronze aux lignes parfaites, moulées dans le sampot ruisselant... Des pétales de lotus occupaient tous les lis de la robe, elle était enlinceulée dans les fleurs divines et son visage pâli acceptait... se résignait... Mais, ce soir, devant eux les pierres illuminées de rouge tournaient à l'incendie; c'était subitement l'image des grandes déroutes, l'allégresse transformée en désastre. Maxime se rappela la face brutale d'Anselme. Pour rassurer Grâce il venait de déclarer que la rupture se ferait sans difficulté. Il sentait maintenant que ce n'était pas vrai. Férier était homme à se défendre, tigre fou auquel on arrache la biche convoitée. Quelles seraient ses réactions? Celles d'un fauve. Et comme un écho à ses pensées, Grâce machinalement répétait à côté de lui, songeant à Ruong, au jeune bonze, à eux-mêmes peut-être:

—L'amour et la mort... ne bonze, à eux-mêmes peut-être:

L'amour et la mort

TROISIEME PARTIE

I

AUX ABOIS...

Rien ne rend une femme plus fémini-ne que le costume masculin. L'oeil habi-tué à une stature mâle dans de tels vê-tements, s'étonne de cette petitesse, de cette grâce mignarde, de cette fragilité. Ainsi Mlle de Valentigny, dans son cos-tume de cheval, toile blanche, bottes de verni noir, avait l'air d'une fillette espiè-

Sa cravache à la main elle traversait le vestibule pour gagner le péristyle où l'attendait sa monture. C'était le lendemain de la nuit d'aveux... aveux multiples, depuis la confession humiliante d'Emma jusqu'aux propos d'amour de Maxime; la nuit des révélations infâ-mes.... des feux de Bengale... et de l'extase pure.

Son allégresse d'amoureuse effaçait du reste les autres souvenirs. Il lui semblait qu'elle échappait à un cauchemar funèbre commencé près du cadavre de son père et qu'elle se réveillait dans l'amour de Maxime, Maxime qui, gravissant le perron quatre à quetre se mattre de martine. l'amour de Maxime, Maxime qui, g vissant le perron quatre à quatre, ruait positivement dans la maison.

—Oh! Grâce, pardon, s'écria-t-il, je ne vous voyais pas. J'ai failli vous heur-

Ter.

-Ah! c'est vous Anselme...

Soudain le coeur de la jeune fille battit follement. Quoi! il était déjà là? Par quel hasard? Jamais il ne venait si tôt. Or M. Blavet, ayant veillé toute la nuit, l'avait assurée que la fausse Emma n'avait pu, en aucune façon, communiquer avec Férier? Pourquoi venait-il?

Elle s'effrayait de la présence de cet homme, un peu son maître en somme. Alors qu'elle courait, éperdue d'ivresse, vers le Grand Temple pour y trouver le

seul maître que son coeur souhaitait, la voici qui se rencontrait avec Anselme. Elle qui désirait tant que la première entrevue se passât devant d'Estange.

Cependant, elle reprit pied, appelant à son aide, cette fois contre Férier, cette ironie qui pendant si longtemps avait été son arme contre son tuteur.

—Vous êtes bien matinal, dit-elle sans cacher sa surprise et d'une voix mal ascacher sa surprise e

cacher sa surprise et d'une voix mal as-surée qui devait suffire à prévenir Fé-rier que "quelque chose" se passait.

er que "quelque chose" se passait.
Il répondit avec quelque gêne:

—Je dois être rentré à Bangeor à neuf

—Je dois etre rentre à Bangeor à neuf heures alors, vous comprenez?
—Et qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite? demanda ironiquement sa fiancée.
—Ma foi... je ne pensais pas vous rencontrer... je désirais dire un mot à ma soeur.... sans vous déranger de si matin

tin.

—Vraiment, à votre soeur? Mais elle dort encore. Dois-je la réveiller?

—Non... je préfèrerais même, afin que je puisse repartir aussitôt, qu'on lui remette simplement cette lettre....

Grâce prit la lettre qu'il lui tendait

Grâce prit la lettre qu'il lui tendait avec embarras.

—Je pourrai me charger de ce soin.
Est-ce bien urgent? questionna la jeune fille avec une ironie voilée.

—Mon Dieu....

Visiblement il était anxieux. Elle songea: "Il se doute de quelque chose et cette lettre contient des instructions à sa complice" complice

Si Grâce avait eu plus d'expérience, elle se fut étonnée d'abord qu'un rude garçon comme cet Anselme se laissât al-ler à montrer ainsi trouble et anxiété. Cela seul eût mis en éveil un homme comme d'Estange. Au contraire Mlle de Valentigny vit dans cet émoi la preuve de la culpabilité de cet homme. Et il lui vint le désir bien légitime mais bien imprudent de le confondre, là, tout suite.

Faisant sauter l'enveloppe dans ses

mains elle dit courageusement:
—Soit, je vais remetter cette lettre à Mademoiselle Elmire Fleury.

A ce nom Anselme se raidit, moins comme un homme frappé de stupeur que comme un individu qui voit se confir-mer ce qu'il redoutait.

—Ah! dit-il rauque, elle vous a ra-

h! dit-il rauque, elle vous a ra-cette sotte histoire?

—Oui, vous savez bien combiner vos plans, mes félicitations! Malheureuse-ment, ils sont découverts, je sais tout,

Et, soudain haletante, l'entraînant dans le salon, elle lui résuma les aveux d'Emma-Elmire. Il était tombé sur le din, la tête dans ses mains. Cette scène ne l'étonnait pas. Il s'y

Cette scène ne l'étonnant pas. Il sy attendait depuis la veille.
Car, peu après le départ du compte d'Estange, et alors que Férier était encore fâcheusement impressionné par la fuite de Maxime, il était rentré chez lui. Or, en s'approchant de son bureau, Férier constata un désordre inoui. Il ne Or, en s'approchant de son bureau, Férier constata un désordre inoui. Il ne pensa pas une seconde — et bien que cela fût déjà arrivé — à incriminer le ventilateur. Tout de suite une conviction s'ancra en lui: le comte avait fouillé dans ses papiers! Il se dit même que d'Estange n'était venu que pour cela. Hé! pensa Férier, qu'a-t-il pu trouver de suspect dans les documents étalés sur mon bureau? Il avait bien quelques lettres compromettantes, mais elles

lettres compromettantes, mais elles étaient dans sa chambre, dans un coffre. Il y courut. Le coffre était intact. Par conséquent, Maxime n'avait pu trouver que des papiers d'affaires: plans. bleus, épures, et une correspondance sans importance.

Ĉela prouvait seulement que d'Estange était sur la piste et cherchait, mais n'a-vait pu rien trouver.

Et, cependant d'Estange était-il parve-nu à découvrir la véritable identité d'Emma? Etait-ce Elmire qui s'était trahie? Il en doutait, connaissant la force de cet

Pendant des heures, il réfléchit, se persuadant peu à peu que le comte "savait" (quoi exactement, il n'aurait pu le dire). Quand, tout à coup, il se rappela la carte postale que sa véritable soeur la carte postale que sa véritable soeur Emma lui avait envoyée de Rocamadour au dernier courrier. La vérité l'inonda de sa clarté naturelle. S'il ne retrouvait pas cette carte, c'est que d'Estange l'avait emportée!

Il se précipita sur son bureau, dis-persa tous ses papiers puis, méthodique,

espérant contre toute espérance, des recherches minutieuses. Nature ment elles furent vaines, la carte meura introuvable. Naturelle-

Ah! le bandit!

—Ah! le bandit!

Férier était blême. Il aurait voulu l'avoir là, écrasé sur le sol, sous son genou. Ah! comme il l'eût étranglé avec joie ce rival qui venait soudain lui aracher la fortune. Tous ses plans échouaient! Avec rage il se rappelait combien il avait eu de mal au début à persuader à Elmire de le laisser courtiser, puis épouser Grâce. Mlle Fleury croyait voir là dedans, un piège; elle redoutait qu'une fois marié Anselme se refusât de divorcer pour l'épouser. Ceredoutait qu'une fois marié Anselme se refusât de divorcer pour l'épouser. Cependant Férier était sincère. Il n'aimait pas Grâce; la pensée de vivre avec elle lui était antipathique car, malgré la douceur de la jeune fille, sa distinction, son élégance morale le mettait mal à l'aise. Il sentait qu'il n'oserait jamais être devant elle trivial et truculent comme il aimait l'être. Il redoutait, malgré ses rodomontades, le regard scandalisé de Mlle de Valentigny.

Tout, au contraire, l'attirait vers Elmire. Comme lui elle était de souche

Tout, au contraire, l'attirait vers El-mire. Comme lui elle était de souche paysanne et demeurée fruste malgré ses années d'études. Sous le vernis d'une années d'études. Sous le verms d'une éducation hâtive apparaissaient des vul-garités dont Anselme se repaissait. En même temps celui-ci se flattait d'être le maître de cette femme qui ne pour-cit jamais, selon son expression, "lui

le mattre de cette femme qui ne pourrait jamais, selon son expression, "lui jeter ses ancêtres à la tête".

Fallait-il échouer si près du but?

Il jura comme un charretier jeta ses livres par terre, se laissa envahir par une rage folle. Il était à ce paroxysme quand Mme Romanche vint le voir en disant. aimable. aimable

Décidément, c'est le jour des visi tes! Ce soir, le gouverneur de la Cochin-chine, en déplacement dans la contrée a une panne d'auto et reste à dîner ici avec quelques autres personnalités. Soyez des nôtres. Ils seront enchantés de connaître en vous le fiancé de Mlle de Valentigny dont ils ont apprécié le père.

—Ah! dit-il devenant livide, vous leur

wez dit ...

—Oui. Venez donc, on vous attend,
Juste à ce moment où tout allait être
compu, les officiels allaient le féliciter?
Eh bien, soit, peut-être cela valait-il mieux.

Et, toute la soirée, Anselme fut le hé-ros. Pour la première fois il compre-nait combien la personnalité de Grâce, en dehors de toute question d'argent, lui serait utile pour pénétrer dans le mon-de. Et c'est au moment qu'il se demandet. Et c'est au moment qu'il se demandait s'il ne ferait pas mieux de s'accommoder toujours de Grâce et de jeter Emma par dessus bord, que celle-ci, par une sorte de télépathie, le trahissait, et le chargeait en se confessant à la Sala

Cependant Anselme, anxieux de savoir ce qui se passait à Angkor (au téléphone il n'avait pu obtenir la communication) dès l'aube partit "aux nouvelles", prenant comme prétexte une lettre quelconnant comme pretexte une lettre quelcon-que à remettre à sa soeur. Tout de suite l'attitude de Grâce l'avait renseigné. Maintenant que le Gouverneur connais-sait ses fiançailles, il ne voulait pas qu'elles fussent rompues. Et comme Grâ-ce, achevant de lui résumer la confes-sion d'Ernne dispit. sion d'Emma, disait :

-Vous trouverez bon, dans ces conditions, que tout soit fini entre nous, n'est-ce pas?

Il dit sombrement:

Rien ne doit être fini. Vous avez

Elle se rappela les arguments de Maxime.

—J'ai juré d'épouser un honnête hom-

— Jai jure d'épouser un nonnete nomme et non un coquin!

—Pardon, vous n'avez pas fait ce distingo. Mais je ne suis pas pour les subtilités, moi. Je vous dis ceci: Elmire, sur un point, a menti: je ne l'aime plus de-puis longtemps et je vous aime.

Cette idée de défense lui venait. Il répéta brutalement:

—Je vous aime, je vous idolâtre, je vous veux! Et jamais, entendez-vous, jamais je n'ai eu l'intention de divorcer. Jamais!

Il mentait effrontément, ne se dou-Il mentait effrontement, ne se dou-tant pas à quel point il disait exactement ce qu'il fallait dire. Il s'étonna de voir Grâce si troublée. C'est que la jeune fille ne se croyait justifiée à rompre son projet de mariage qui si le partenaire, de son côté, avait eu l'intention, elle perdait le droit de se rétracter, et devenait

simplement parjure.
Il vit son anxiété et, tout naturellement, développa le sujet.

—Alors, ma pauvre Grâce, dit-il, vous avez cru toutes les balivernes de cette fille? Vous n'avez pas compris avez cru toutes les banvernes de cette fille? Vous n'avez pas compris que je lui laissait de l'espoir afin qu'elle ne me desserve pas auprès de vous? Vous avez pu penser que je la préférerais? Mais comprenez donc que, déjà, Emma avait senti que je ne l'aimais plus et c'est pour cela qu'elle m'a chargé avec cette fureur. Sa haire est la preuve de son

reur. Sa haine est la preuve de son échec vis-à-vis de moi!
Grâce se rappelait en effet l'explosion haineuse d'Emma à l'égard de son complice. Anselme disait-il vrai? Mais alors, son serment, et son amour? Et d'Estange qui l'attendait sur la terrasse d'Angkor-Vat? Oh! le retrouver, demander son secours. Elle se sentait perdre pied, épuisé par cette nuit passée moitié dans la forêt, moitié dans sa chambre, seule, ne pouvant dormir; affolée, elle balbutia: qui l'atten Vat? Oh!

-Non, non je ne puis vous croire! Vous avez prouvé que vous saviez trop Vous avez prouve que vous saviez trop bien mentir pour que j'aie foi en vous. La vérité... la vérité... tenez, elle se dessine à mes yeux: il est possible que, finalement vous n'ayez pas l'inten-tion de divorcer, mais ce n'est point par amour pour moi mais par intérêt vous entendez, par intérêt et je vous mé-orise!

Elle retrouvait toute sa force, se redres sait, prête à cravacher s'il avançait. Et elle était excitante, pareille à un enfant en colère dans son costume de cheval.

elle etait excitante, pareille a un enfanten colère dans son costume de cheval.

Anselme eut l'impression qu'il pourrait la dominer. Il bondit sur elle si rapidement qu'elle n'eut pas le temps de le cingler, et lui tenant les poignets, l'immobilisant, il dit grossièrement, cédant à son ambition, à sa passion d'arriviste, à sa vulgarité native:

—Et vous, voulez-vous que je vous la dise votre vérité? Ne faites donc pas la sainte Nitouche! Dès le début de vos fiançailles, malgré le serment fait à votre père mort (bah! on se rit d'un mort, n'est-ce pas?) vous avez commencé à porter dans votre coeur un intérêt coupable à d'Estange. Ne pâlissez donc pas. J'ai bien vu tous vos manèges. Vous ne soupiriez que pour lui et, lui, faisait les doux yeux à votre magot. Mais naturellement, pour vous, un d'Estange n'est jamais intéressé. Allons donc!

—Taisez-vans mais intéressé. Allons donc!

—Taisez-vous....

Haisez-vous....
Il la sentit frappée, amoindrie et poursuivit, de plus en plus dur, lui faisant
peur, pris d'une de ces colères froides
qui effraient toujours, car on les sent
confiner à la pire des folies: la folie lu-

cide.

—Et hier soir vous avez été ravie, ravie des racontars d'Emma parce que cela vous donnait le droit d'être parjure. Et allez donc! Eh bien, vous vous êtes

parlait à voix basse, enrouée mais si près d'elle que son haleine brûlait le visage de la jeune fille. Epouvantée elle ne voulait cependant pas appeler,

par fierté.
—Vous vous êtes trompée. Je ne vous -vous vous etes trompee. Je ne vous lâcherai pas. Vous n'irez pas le rejoindre, vous ne l'épouserez point!
Indignée elle riposta:
-Vous n'êtes pas mon mari, vous n'a-

vez aucun droit

vez aucun droit...

—Le droit? Je le prends, ma petite.

Et voici ce qui me le donne.

Il sortit son revolver qui ne quitte pas
le Blanc dans la brousse des pays jau-

-Qu'il vienne donc vous disputer à

moi. Je le recevrai!

—Un duel, dit-elle dédaigneuse? Ignorez-vous qu'il est un des premiers tireurs de France?

A ces mots Anselme se laissa tomber sur le divan en éclatant de rire et il se frappait les cuisses, gloussant d'une

manière insultante.

—Un duel? Vous pensez que je vais lui proposer un duel?

Puis, redevenu sauvage et sombre:

Puis, redevenu sauvage et sombre:

—Je ne suis pas un aristo, moi, ma petite! Je ne vais pas, alors qu'il me vole ma fiancée, lui donner la possibilité de me tuer par-dessus le marché. Je laisse ces imbécillités-là à vos pareils. Moi je suis plus malin, entendez-vous? Et comme j'ai le droit pour moi, je n'ai pas à me gêner, Vous vous êtes fiancés hier soir probablement?

Fière de son amour elle riposta:

—Oui.
—Eh bien, je vais l'abattre tout de suite et sans avertissement, par derrière, comme une bête dans les bois!
—Lâche, misérable! Mais non, vous mentez. Un tel acte vous perdrait!
—Je serai acquitté. Tout le monde sait que je suis votre fiancé. Que j'abatte celui qui vous vole à moi, aucun juge n'osera me condamner!
C'était vrai, elle fut prise d'une terreur sans nom, le sentant décidé, sûr de l'impunité.

Vous me perdrez en tout cas.

—Vous me perdrez en tout cas.
—Pas plus que maintenant et je serai vengé. Oui vengé et non seulement de vous, de vos dédains, de ceux de Maxime mais aussi de tout ce que j'ai souffert dans ma jeunesse. J'ai besoin pour être apaisé, de tuer ce dernier obstacle qui me rejette dans l'ornière...

Il était positivement fou et se ruait vers la porte elle le suivait:

vers la porte, elle le suivait:

—Vous ne savez pas où il est! clama

Grâce.
—Si, en venant je l'ai vu se diriger vers Angkor-Vat. Et, tenez, voici votre cheval. Je le prends, il me conduira plus près du Temple que l'auto. Grâce de Valentigny vous l'aurez voulu!
Elle bondissait sur lui pour l'empêcher de monter, criant maintenant de toutes ses forces; mais elle faillit recevoir dere le figure le telen d'Angeleration.

toutes ses forces; mais elle faillit recevoir dans la figure le talon d'Anselme sautant sur le cheval et l'éperonnant si violemment que l'animal avec un hennissement de douleur, partit à fond de train.

Et là-bas, sur la terrasse du Temple, d'Estange attendait. Que pourrait-il contre un ennemi déloyal, prêt à frapper par derrière, contre un adversaire armé alors m'il était sans armes? alors qu'il était sans armes ?

II

LE PLUS FORT DES DEUX.

Pluie sur la mer

Le paquebot faisant route de Saïgon Marseille voguait, ce jour-là, au large de Ceylan dans un gris mouvant, ouaté, pluvieux, mordique. Où était-il le ciel d'un bleu de bluet que dix jours plus tôt le comte d'Estange voyait s'étendre comme un dais lamé d'or au-dessus du grand temple d'Angkor-Vat?

Dix jours plus tôt — le lendemain de la nuit des aveux — par un matin clair, fougueux, animé par un vent inatten-du qui écharpait, affilochait les couches

du qui écharpait, affilochait les couches de parfums suspendues dans l'atmosphère, d'Estange quittait le bungalow pour aller à Angkor-Vat où il avait donné rendez-vous à Grâce la veille.

Il souhaitait s'entendre définitivement avec elle avant de partir pour Bangeor afin de signifier la rupture à Férier. Tout à la joie de revoir sa fiancée, de la serrer, souple et parfumée, contre son coeur, il oubliait les dangers d'une entrevue avec Anselme. Du reste, il irait armé à Bangeor. armé à Bangeor.

Pour le moment, il avait laissé son revolver dans sa chambre du bunga-

Le temple déroulait devant lui ses longs cloîtres aux sculptures innombrables. Il franchit la première terrasse, croisa des bonzes qui en robe jaune, tête nue, allaient, un bol à la main, quêter leur riz quotidien dans les maisons. Il ne vit point parmi eux l'amoureux de Ruong, la petite morte.

D'abord, il attendit Grâce. Elle ne paraissait pas (on se rappelle qu'elle était alors en train de discuter passionnément avec Anselme arrivé inopinément à la Sala Santaram). D'Estange se Le temple déroulait devant lui ses

etait alors en train de discuter passion-nément avec Anselme arrivé inopiné-ment à la Sala Santaram). D'Estange se rappela qu'il avait fixé la troisième ter-rasse comme lieu précis de rendez-vous. Il était plus sage d'aller attendre là, au cas que la jeune fille fût venue par

un autre chemin.
D'Estange haletant, s'était arrêté non pas dans un cloître, mais dans une de ces cours intérieures, merveilles d'Angkor. Et dans l'ombre d'Estange aperçut le jaune intrépide d'une robe de bonze un bonze en prière.

Soudain le prêtre s'écroula sur les ge-noux, la face contre terre dans une in-vocation plus passionnée. Il n'avait pas entendu arriver Maxime et celui-ci, en s'approchant, reconnut l'amoureux de Ruong.

Des sanglots sourds semblaient le se-couer une grande douleur sans conso-lation courbait cet être de qui on avait tué l'humble amie et qui pourtant de-meurait là, courbé sous le joug de l'as-

sassin de son amour, repentant peut-être mais non consolé.

A ce moment d'Estange se sentit tiré

ar la manche.
Il se retourna et reconnut Sam, un do-

mestique de la Sala Santaram.

—Monsieur lire tout de suite, dit ce-

—Monsieur lire tout de suite, dit ce-lui-ci en tenant une lettre.

D'Estange reconnut l'écriture de Grâce et, inquiet, il décacheta et lut:

"Partez, partez vite, de mon côté, je quitte Angkor, je serai déjà loin quand cette lettre vous sera remise. Je vous en conjure oubliez nos paroles d'hier soir, considérez-les comme des mots sans suite, rappelez-vous quel serment me lie, ser-

rappelez-vous quel serment me lie, serment, disiez-vous, qui ne cessait d'être valable que si Anselme Férier avait eu l'intention de divorcer.

"Eh bien, je viens de le voir, de le confesser. Jamais il n'a eu cette intention. Elmire Fleury nous a menti. Je n'ai donc aucune raison de rompre et je vous supplie, au nom sacré de votre mère, de me pardonner et de me fuir comme je vous fuis.

"Si vous refusez de

Si vous refusez de consentir à mon mariage — et vous le pouvez étant mon tuteur — Anselme m'attendra comme je l'attendrai moi-même, fidèlement, ten-drement. Car... vous l'aviez deviné, vous aviez mieux que moi su lire dans mon coeur et je dois vous l'avouer: je l'aime. Oui quand ce matin je l'ai vu à mes pieds, brisé de douleur à l'idée de me perdre, quand je vis ses larmes sur son visage pâle.... ah! pardonnez-moi encore mais j'ai compris que je ne pouvais hésiter entre lui et... un autre. Mon coeur est à lui, Je l'aime, je l'aime! Comment ai-je pu, dans le premier mouvement de mon désespoir, croire, clamer que je ne l'aimais pas?

"Mon tuteur je connais votre nobles-se de caractère. Vous aurez pitié de moi, vous me pardonnerez, vous ferez tout pour hâter un mariage qui seul peut assurer mon bonheur et moi, sachant de quelle générosité vous fîtes preuve, je yous en conserverai une reconnaissance

'Oubliez-moi je veux espérer pour vous comme pour moi le trouble d'une trop belle nuit d'Asie nous a fait croire à un amour inexistant. J'aime Anet vous, aimez Lady Rhoda, ou tre Tournez-vous vers elle et selme une autre... Tournez-vous vers elle et quand j'apprendrai vos noces, je com-prendrai que vous ne m'en voulez plus. "Adieu... merci... adieu... adieu...

Grâce de Valentigny."



Voilà ce que lut Maxime d'Estange dans le grand Temple d'Angkor-Vat. Egaré, il regarda le boy, et dit: —Mademoiselle partie? —Déjà, automobile, avec M. Férier et

M. Blavet.

Comment aurait-il pu deviner la vérité et que presque tout dans la lettre de Grâce de Valentigny était mensonge? Pieux mensonge pour sauver la vie de l'homme qu'elle aimait. Quand elle avait vu Férier partir au galop vers le temple avec l'intention formelle d'assasiner d'Estange, la malheureuse avait crié, éperdue :

—Revenez et je vous épouse je vous le jure! Férier s'était arrêté mais, avant de fai-

re tourner son cheval, pivotant sur la selle il jeta, insultant:

selle il jeta, insultant:

—Un serment de plus? Pour ce qu'ils
comptent pour vous? Non!

Elle courait vers lui:

—Non, je vous jure, abandonnez votre projet d'assassinat et je serai votre

Cette fois il se retourna. Sur le visa-

Cette fois il se retourna. Sur le visage décomposé de sa fiancée il lut une décision irrévoquable. Mais, en supposant qu'elle fût sincère, elle pouvait encore changer d'avis, mettre d'Estange en garde contre Anselme, le faire partir et, finalement, refuser le mariage.

—Grâce, dit-il en revenant vers elle, n'oubliez pas que la terre est petite, mais que ma haine est grande. Si vous manquiez de nouveau à votre parole, d'Estange fût-il au bout du monde, je le retrouverais et je l'assassinerais sans le prévenir....

Elle cria, folle:

—Je ne changerai pas d'avis. Son exis-tence m'est plus chère que mon bon-



Fatigue Extreme

Il est naturel d'être fatiguée après le travail de la journée, mais vous vous reposez et vous dormez, puis, forte d'une vigueur et d'une énergie nouvelles, vous êtes prête à recommencer une autre journée d'efforts.

ependant, lorsque le sommeil de la nuit manque de vous procurer le repos, et que vous vous réveillez, lasse et épuisée, en face d'une nouvelle corvée quotidienne, il est temps de pourvoir à votre santé.

Oue la cause en soit à une dépense excessive d'énergie nerveuse, ou aux ennuis, ou encore à une maladie déprimante, il n'en reste pas moins que votre système nerveux est menacé de banqueroute. C'est alors le moment suprême de le reconstituer par l'emploi de la Nourriture du Dr. Chase pour les

La Nourriture du Dr Chase Pour Les Nerfs

Restaure les Nerfs fatigués, faute de sommeil réparateur



N'importe quel temps est un bon temps oprendre Buckley's, le remède national du C nada pour la toux—et le préventif du rhum Ne prenez pas de risques—Prenez Buckley'

Pour Prompt Soulagement demandez

BUCKLEY

Rapide comme l'éclair Une simple gorgée le Prouve

COUPON D'ABONNEMENT EFILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine LE FILM: 50c pour 6 mois ou \$1 pour 1 an.

Ville Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée 975 de Bullion, Montréal, Can. Férier grinca des dents. Mais il con-

Férier grinça des dents. Mais il consentit à rentrer dans la villa.

—Alors, dit-il, il faut lui écrire une lettre telle que jamais il ne s'avise de tourner autour de vous.

—Oui, oui, disait-elle machinalement. Au fond elle était de nouveau angoissée. Que dire à d'Estange? parler de son serment? Il voudrait ergoter avec Férier et celui-ci l'abattrait certainement, trop sûr d'être acquitté. Alors la peusée lui vint de dresser entre eux la seule barrière qui pût éloigner le comte son amour pour Anselme. N'avait-il pas la veille fortement douté quand elle affirmait ne pas aimer Férier? Il lui était

la veille fortement doute quand elle affirmait ne pas aimer Férier? Il lui était facile de dire: "vous étiez alors plus clairvoyant que moi, je l'aime".

Elle l'écrivit cette lettre, plus cruelle pour son bien-aimé qu'un coup de couteau. Elle eut la force de prier M. Blavet de l'accompagner dans la retraite où elle veulait ex genher. Puis d'envoyar un

boy au temple.

Et d'Estange, sous le premier coup de poing de cette nouvelle, avait d'abord positivement sombré, écroulé sur les

dalles.

Mais cette prostration ne dura que
Dája il se relevait, réquelques minutes. Déjà il se relevait, ré-capitulait les événements: Férier était venu à la Sala Santaram; il avait réussi circonvenir la jeune fille. Maxime lait discuter avec lui, le forcer à délier Grâce de son serment, le châtier s'il le fallait

"Je l'aime!!"

Ces mots de Grâce, cet aveu répété "je l'aime" l'arrêtèrent comme un nouveau coup. Il ne s'était donc pas trompé quand, la veille, il lui soutenait qu'elle aimait Férier? Cette petite fille

si fine, était séduite par la rudesse, la brutalité de cet intrigant.

Et bien, il ne consentirait pas au mariage. Il imposerait un délai. Elle aurait le temps de voir clair en elle. Il le laisserait éprouver leur fidélité. Ce serait

sa vengeance.

D'abord, il courut à la Sala Santaram. D'abord, il courut à la Sala Santaram. Il ne trouva que Jacqueline et Emma, une Emma rongée d'angoisse se disant qu'elle avait à jamais perdu cet Anselme qu'elle aimait, elle, de toutes les puissances venimeuses de son être.

Emma pouvait devenir l'alliée d'Estange. Elle lui donna une liste d'adresses: c'était celles des personnes amies

ses: c'était celles des personnes amies où Grâce s'était peut-être réfugiée. En auto, il alla chez toutes. Elle n'é-

tait chez aucune.

Alors, le lendemain, il courut à Bau-

geor. Là, M. Romanche, d'un air très froid, lui apprit qu'il avait envoyé Férier dans une autre mine, fort loin de là. Grâce

une autre mine, fort loin de là. Grâce l'avait suivi, chaperonnée par Mme Romanche qui l'accompagnait.

Vainement d'Estange lui raconta qu'Emma était une intrigante qui les avait tous dupés. Le comte ne sut jamais ce que Férier avait dit mais il vit bien que Romanche était prévenu fort vivement contre lui, Maxime, et qu'il l'engageait "à laisser tranquille une malheureuse jeune fille éprise d'un excellent garçon". Romanche défendait son ingénieur. ingénieur.

—C'est bien, dit Maxime. En ma qua-lité de tuteur j'exigerai de connaître lé-galement le domicile de ma pupille. Et elle devra attendre sa majorité pour se

marier!

—Ce sera une mauvaise action et c'est tout, dit Romanche, en prenant congé lui.

de lui.

"Je retrouverai Anselme, se disait d'Estange fou de douleur et de rage, je le provoquerai nous nous battrons."

Mais le lendemain, quand il se réveilla dans sa chambre au bungalow, il ne put se lever. Il se sentait très malade...

Un médecin de passage diagnostiqua une crise hépatique, la terrible et perpétuelle menace des pays chauds. Depuis quelques jours le comte avait négligé toute hygiène, méprisé tout repos. Ce pays, par mille ventouses invisibles, aspirait maintenant son énergie, sa vie pirait maintenant son énergie, sa vie même en déposant en lui des miasmes même en déposant en lui des miasmes mortels. On ne lui cacha pas qu'il n'évi-terait l'abcès au foie, qui rarement par-donne, qu'en rentrant rapidement en

Comment, lutter, comment vaincre cet Anselme, ce fauve robuste alors qu'il était rompu par la maladie? Pendant deux jours des étrangers le soignèrent, Natacha Vassilieff venant de partir pour Saïgon où son mariage avait lieu avec Alec Ward.

Son mal empira. Il lui importait peu de mourir, mais il voulait revoir sa pa-trie, sa mère, le ciel de Paris, la douce

trie, sa mere, le che de l'arche terre de France.

Alors, vaincu autant par l'amour de Grâce pour Anselme que par la souffrance physique, il se fit transporter à Saî-

Adieu Angkor... Il pleuvait torrentiellement quand il quitta le bungalow. Derrière des écrans d'eau, fondaient... disparaissaient... les mitres d'Angkor-Vat, les faces divines de la Ville Morte, les temples où il avait connu la douleur et la joie d'aimer

Non, il n'était pas sûr de revenir vi-vant en France. Et, certainement, son

coeur était mort.

A Saïgon, chez un notaire, il signa l'autorisation du mariage, se refusant à poursuivre sa vengeance, s'en désintéressant peut-être dans la suprême faiblesse des malades, A cette autorisation il joignit le cadeau qu'il avait acheté à Pnom-Penh pour l'offrir à Grâce le jour ses noces: un saphir monté en pendentif.

dentif.

Puis il obtint quittance de ses comptes de tutelle. M. Blavet conduirait Grâce à l'autel dans quinze jours. Lui partant.

On obtint d'urgence pour lui cabine sur bateau. Mais son était était si grave qu'un missionnaire, rentrant en France, vint lui donner l'Extrême-Onction.

Depuis dix jours, il voguait... depuis dix jours, par le sabord de sa cabine, il apercevait le ciel gris, pluvieux. Puis des ondées tissaient et retissaient entre le Cambodge et lui, entre son rêve et la le Cambodge et lui, entre son rêve et la réalité des milliers et des milliers de voiles couleur de cendre maintenant, "elle" ser Dans cinq jours maintenant, "elle" serait mariée... par vre petite reine mésalliée, statue d déesse tombée aux mains d'un rustre. Et lui, serait-il encore vivant? statue J

Curs.

Il pleuvait aussi à Angkor. La ville féerique, l'émeraude aux mille facettes n'était plus qu'un amas limo-

On ne pouvait sortir à cause des fondrières. Certaines excavations nécessitées par les fouilles se remplissaient de vase et l'on risquait de s'enliser d'un seul coup dans ces gouffres tremblants. La veille, en s'aventurant pendant une ar-calmie près du Bayon, Grâce avait failli calmie près du Bayon, Grace avait failli glisser dans un bourbier profond de plusieurs mètres. Anselme qui tenait son bras l'avait retenue juste à temps.

Etendue sur le divan, regardant la pluie éternelle, Grâce songeait:

—Pourquoi m'a-t-il retenue? Maintenant je dormirais à jamais, délivrée!

Délivrée de la douleur sauvage qui la

Délivrée de la douleur sauvage qui la rongeait. Tout son être affectueux et qui, pour la première fois, avait connu l'enchantement de l'amour criait vers Maxime. Le souvenir de la nuit merveil-leuse parmi les reflets de Bengale l'é-puisait d'un regret éperdu. Elle adorait puisait d'un regret éperdu. Elle adorait Maxime, son coeur exigeant le réclamait et elle lui avait déclaré: "J'aime Anselme, je l'ai toujours aimé!" A sa douleur de perdre d'Estange s'ajoutait la pensée de la souffrance du jeune homme. De plus, comment la jugeait-il. Avec mépris, sans doute, comme une enfant qui ne sait ce qu'elle veut, une écervelée? Alors qu'elle était toute tendresse déchirée

Elle ne se trompait pas. Férier était dans une exaspération à tuer. Les plus froids arrivistes ont de ces coups de fo-lie, quitte à les regretter ensuite toute leur vie. Grâce pensait: plus tard, quand Maxime sera marié, heureux dans son foyer et bien détaché de toute cette aventure, je lui ferai connaître la vé-

Mais on le disait très malade Mais on le disait très malade Non elle ne voulait pas croire qu'il fût en danger de mort. Certes, elle en avait connu de ces coloniaux qui, très vite, sont emportés par les fièvres alors que d'autres résistent trente ans. La dépression causée par le chagrin avait-elle sérieusement ajouté à son mal?

Elle tenait souvent sous ses lèvres, comme un fétiche, le pendentif formé de saphir, don de son tuteur. Et la pierre froide qui lentement s'échauffait sous son baiser prolongé lui semblait un coeur indifférent qui peu à peu brûle

En échange de ce présent, elle lui avait envoyé "le voile de Sita" le châle de mousseline brodée qu'il jetterait sur un des divans de Bibliopolis. Se rappellerait-

il qu'elle l'avait porté? Elle ressassait ces pensées jusqu'à la folie, Jacqueline ne parvenait pas

calmer.

Les Blavet s'étaient en effet installés Les Blavet s'étaient en effet installés à la villa tandis que la pseudo Emma, terrassée par une crise de paludisme, se réfugiait au bungalow. M. Blavet, homme sage et pas mal égoïste avait pour opinion de ne pas se mêler des affaires d'autrui et, bien qu'il fût persuadé qu'Anselme n'était qu'un arriviste, il ne dissuadait pas Grâce de l'épouser. Du reste, comme il le répétait à sa fille, nous nous heurtons avec cette jeune fille nous nous heurtons avec cette jeune fille à une question de parjure qui la martyrise. Laissons donc aller les choses.

Jacqueline n'osait contredire son père elle se contentait d'écouter Grâce. Un seul, parmi tous, était eureux: c'était Anselme. était franchement

heureux: c Il triomphait.

Le rival exécré, le tuteur trop clair-voyant avait été vaincu. De plus, Emma disparaissait de sa vie. Il en était enchandisparaissait de sa vie. Il en etait enchan-té car, étant de ces hommes incapables de véritable amour, depuis qu'elle repré-sentait un obstacle à la réussite, il la haïssait sans limites. Il se disait qu'il serait infiniment plus flatteur pour lui d'être le mari de Grâce de Valentigny que celui d'une Emma Fleury. Tout était hien qui finissait bien. Prochainement que celui d'une Emma Fleury. Tout était bien qui finissait bien. Prochainement il aurait à son bras cette jolie femme qui flatterait sa vanité; à lui la grosse fortune, l'achat d'une concession importante, la villa gorgée d'oeuvres d'art!

Que lui importait l'aversion qu'il lisait parfois dans les yeux de Grâce?

Depuis qu'il l'avait vue si gamine dans le costume de cheval, l'implorant, rompue, folle de neur. Grâce avait cessé

rompue, folle de peur. Grâce avait cessé de l'impressionner. Il se promettait de de l'impressionner. Il se promettait de la mater, de la mettre tout de suite en présence d'une certaine vulgarité d'allu-re qui, devait, pensait-il, lui faire per-dre ce qu'il appelait ses grands airs. Al-lons, la vie était belle! Et joyeux, tout en suivant en auto les routes détrempées conduisant à la Sala Santaram, il faisait sonner son klakson sous le dôme des

La pluie ne l'attristait pas. Dix mille étoiles luisaient dans son coeur. Cette après-midi là, il arriva dans le salon où Grâce était étendue et éclata de rire:

—Petite, dit-il jovial, je vous apporte

—On ne le dirait guère, fit la jeune fille en désignant l'immense rideau de lianes, de palmes, de pennes ruisselantes

Mais je veux parler du soleil de la joie! Quittez-moi cet air bougon! Soyez gaie. Dans cinq jours vous serez ma femme!

Oui, dans cinq jours

—Oh! si vous continuez à faire cette face d'enterrement, je vous laisse, dit-il, incapable ce jour-là de compatir ou de mposer un madrigal. Je vais dans la bi-

composer un madrigal. Je vais dans la bibliothèque chercher un album ...
—Allez donc mon ami ...
Il déposa un baiser sur ses cheveux et s'en alla. M. Blavet et sa fille, malgré la pluie étaient sortis, et Grâce tressaillit quand la porte s'auvrit livrant quand la porte s'ouvrit livrant passage

Vous! dit-elle.

C'était Elmire Fleury.

Oh! plutôt son ombre. Elmire Fleury, la fille-aiguille, s'était encore amenui-sée; maie elle avait toujours ce regard de basilic qui prouvait la passion de son coeur.

Et Grâce, d'abord saisie de pitié devant l'amaigrissement de Mlle Fleury, se sentit glacée par ce regard. Elle demanda, sur la réserve:

—Etait-ce moi que vous vouliez voir? Elmire soupira et répondit sans détours:

-J'avoue que j'aurais préféré ren-—It c'est à moi que vous venez le demander? dit Grâce en haussant les

épaules.

—Quelles précautions ai-je à prendre? Je sais que vous haïssez M. Férier. —Hélas!

—Helas:
—Tandis que moi, je l'aime, je le veux, entendez-vous?
—Eh bien, prenez-le donc! Ce n'est pas moi qui tâcherai de le retenir.

-Le seul obstacle, c'est ... qu'il ne veut s de moi, mais de vos millions. -Je le sais, dit Grâce. Est-ce pour me

répéter cela que vous êtes venue?

—Non, mais pour vous annoncer qu'il va peut-être vous rendre votre parole.

—Afin qu'il vous épouse? —Parbleu! Vous ne pensez pas que j'agis uniquement pour vous rendre agréable, Grâce de Valentigny?

-Parlez donc. Pourquoi tant de circon-

locutions?
Grâce s'était levée, mais, au contraire,
Emma s'était assise, affaiblie par le pa-

ludisme.
—Aurai-je la force, dit-elle, de convaincre Anselme qu'il a maintenant de nou-veaux devoirs envers moi? Mlle de Valentigny frémit de surpri-

Mlle de Valentigny frémit de surprise, d'espoir...

—Hélas, dit Grâce après une minute de réflexion, pensez-vous qu'un arriviste comme Anselme lâchera ma fortune pour accomplir son devoir? Vous me paraissez bien candide en ce moment.

En réalité, c'était atroce d'entendre une jeune fille parler ainsi de son fiancé et, cinq jours avant le mariage, porter un tel jugement — vrai hélas — sur l'homme qu'elle allait épouser. Elmire répondit:

—Il peut y avoir des revirements inat-

Ill peut y avoir des revirements inat-lus ... j'espère quand même, Laissez-lui parler puisque cela sert vos tendus intérêts.

Grâce eut un vif mouvement d'indi-

—Même contre mon intérêt je vous laisserais l'entretenir. Ne voyez donc pas uniquement dans le monde la question

argent!
Emma eut un ricanement incrédule tandis que Mlle de Valentigny gagnait rapidement la pièce voisine.
Elle était à peine sortie, que Férier entra dans le salon en disant:
—Adorable fiancée...

Il se tut net en apercevant Emma de-bout devant lui. Sa pâleur, son émacia-tion ne le touchèrent pas. Il ne vit en elle qu'un obstacle et, instantanément hors de lui, marcha sur elle, lui saisit brutalement le poignet.

-Que venez-vous faire ici, malheu-

-Vous apprendre quels sont vos nouveaux devoirs envers moi.

sursauta:

Hein? quoi? que dites-vous? Oui je comprends et vous pensez que vous avez cru que j'allais faire attention à cela? me croire obligé de vous épouser? Vous avez trente ans, vous ne pouvez m'accuser d'un détournement de mi-

Penché sur elle, il parlait d'une voix très basse qu'elle entendait à peine.

—C'est votre devoir....

Il haussa les épaules. Cela tombait sur

In naussa les épaules. Ceta tombait sur lui comme une avalanche. Quoi! cinq minutes plus tôt il était sûr de son mariage, de sa réussite. Subitement, tout s'effondrait! Une fureur terrible s'empara de lui. Il saisit une potiche de bron-ze pesant près de cinquante kilos et d'un geste, dans l'excès de sa force décuplée par la démence, il la souleva au-dessus d'Elmire.

ne broncha pas.

Elle ne broncha pas.

Et lui, détendu par cet accès, reposa doucement la potiche sur la table. Mais il était blême et ses mains tremblaient.

—Alors? demanda Elmire.

Il marchait comme un fou au travers du salon. Puis il s'arrêta, méditant, les sourcils froncés, regardant droit devant lui. Par la baie du salon il aperçut alors des mais les entres les lui. Par la baie du salon il aperçut alors les ruines, les arbres-rois, tout ce qui résistait, luttait, triomphait! Eh bien, lui aussi triompherait de cette dernière embûche. Par la force? Mieux encore, par la ruse cette fois. Tous les serpents prudents d'Angkor, les vivants embusqués sous les pierres, les monstrueux Nagas sculptés lui conseillaient la duplicité. Il faut savoir adapter sa défense au péril. Contre d'Estange, la violence lui avait réussi. Avec Elmire la ruse s'imposait. Elmire d'une voix ardente plaidait sa cause: il serait heureux avec elle, il arriverait quand même...

riverait quand même. Anselme ne l'écoutait pas mais son-

-Oh! la réduire au silence, la forcer à se résigner!

Un projet atroce germait dans son Un projet atroce germait dans son esprit tandis qu'il reprenait sa marche de long en large dans le salon. Mais, pour qu'Elmire n'eût aucun soupçon, il fallait qu'il parût abandonner toute fureur. D'ailleurs, il était persuadé que Grâce l'écoutait, l'observait peut-être, cachée derrière une draperie.

Faisant un véritable "rétablissement moral" il se laissa tomber dans un fau-teuil, enfouit son visage dans ses mains

et sembla submergé de douleur et d'une voix atone dit enfin:

—Pardonnez-moi, j'ai eu un moment de folie.... C'est que j'adore Grâce.... Je perds la tête.... Voyons il faut que nous parlions de tout cela avec calme.... avec bonté... Mais pas ici, vous le comprenez. Tenez, ajouta-t-il après avoir regardé par la fenêtre, la pluie a cessé, le temps s'éclaircit. Je vais aller près du Bayon. Venez m'y retrouver. Et là, nous discuterons posément. Je ne suis pas inhumain, j'éprouve pour vous une pitié fraternelle... Je pars pour le Bayon, vous me suivrez à cent mètres n'est-ce pas?

Elmire restait perplexe. Elle était touchée du subit attendrissement d'Anselme et songeait: "Il est meilleur que je ne le pensais". En effet il était préférable qu'ils discutent tranquillement dehors. Elle céda.

—Je vais vous suivre, Anselme, ditesmoi que vous ne m'en voulez pas?

Il posa avec une douceur calculée, sa main sur l'épaule d'Elmire.

—Hélas, ma pauvre enfant, vous êtes bien malheureuse. Je le suis aussi. Nous sommes tous victimes d'un destin cruel....

Jamais elle ne l'avait vu huilé d'une telle mansuétude et elle le regarda s'éloigner par une porte tandis que Grâce entrait par une autre en disant:

—Vous savez que j'ai écouté toute la scène. L'attitude d'Anselme à votre égard l'a un peu réhabilité à mes yeux. Mon père disait que quelquefois, les plus méchants hommes ont des accès de bonté, fugitifs mais réels. Il semble ému par votre malheur. Tirez parti de cet éclair de pitié. Tâchez de réussir.

Elmire, fine mouche, semblait moins persuadée. Cependant elle reconnaissait avec Grâce que les plus égoïstes ont parfois des brusques détentes, des mouvements altruistes qu'ils sont les premiers à regretter ensuite mais dont on a profité.

—Hélas! dit soudain Elmire en s'affaissant. Je ne vais pas avoir la force de

mers a regretter ensuite mais dont on a profité.

—Hélas! dit soudain Elmire en s'affaissant. Je ne vais pas avoir la force de plaider ma cause. Tenez la fièvre me reprend, je grelotte.

Elle était pitoyable, recroquevillée dans son caoutchouc noir, en chien malade sur le divan

dans son caoutchouc noir, en chien maiade sur le divan.

Grâce eut un élan du coeur:

—Voulez-vous que j'aille à votre place au Bayon? qui sait si je ne saurai pas mieux que vous encore plaider votre cause?

—Oh! vous feriez cela? dit Elmire....

Ah! voilà que la pluie recommence à

tomber.

—Peu de chose. Tenez, passez-moi votre caoutehouc afin de m'éviter de remonter dans ma chambre et laissez-moi aller là-bas. Je crois que j'arriverai à toucher Anselme.... S'il accepte de vous épouser, je le commanditerai....

—Allez, allez, dit Elmire tremblante, pleine d'espoir maintenant que Mlle de Valentigny parlait de commandite, surtout, reprit-elle, faites miroiter l'argent à ses yeux, soyez généreuse... au moins en paroles.... achetez votre bonheur.

moins en paroles... achetez votre bonheur.

—A n'importe quel prix!

Un espoir insensé la soulevait maintenant tandis que d'un pas rapide Grâce allait vers le Bayon.

L'argent? Mais il allait être son sauveur! Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt. Plusieurs centaines de mille francs s'il le fallait. C'était peu sans doute comparé à ce qu'elle apportait en dot. Cela suffirait cependant pour qu'Anselme pût acheter une concession, devînt son maître, dût-elle transformer cette commandite en un don. Lui seul pouvait, en refusant catégoriquement de l'épouser, la délier de son imprudent serment et cesser d'être une menace pour d'Estange. d'Estange. Elle riait presque en chemin, sûre de

Elle riait presque en chemin, sûre de sa victoire et malgré la pluie qui devenait plus dense, l'aveuglait, la lacérait, le soleil d'Austerlitz se levait dans son coeur. En approchant, elle aperçut, au pied, la silhouette d'Anselme, guettant. Le capuchon sur la tête elle accourait, haletante... Elle atteignait la plate-forme, était à deux pas d'Anselme, presque méconnaissable au travers du rideau de pluie.

connaissable au travers du rideau de pluie.

Et soudain Anselme bondit sur elle. Elle chancela, effarée, ne comprenant rien. La main de l'homme se posait sur sa bouche, lui écrasant les lèvres contre les dents. De l'autre bras il l'enlevait, la traînait.... l'mportait vers le bourbier. Elle luttait, prise d'une panique horrible, le capuchon complètement rabattu

sur sa figure l'empêchait de voir, presque de respirer, mais elle sentait avec une horreur éperdue, qu'il la soulevait de terre pour la jeter dans la fosse profonde où la veille elle avait failli glisser et périr, le trou de vase! Il voulait la tuer!

Folle de terreur elle se débattait. Anselme plus fort qu'elle, la serrait à la broyer. C'était la mort inévitable, la chute dans l'eau trouble où il la précipiterait sans doute avec tant de violence qu'elle s'enliserait immédiatement.

La main de l'assassin s'enfoncait dans sa bouche. Elle mordit. Il sursauta, la libéra une seconde. Et, pendant cette seconde, Grâce voulut pousser un rugissement de détresse. Le capuchon la baillonnait et fit de cet appel désepéré un gémissement sourd.

Elle était perdue!

Mais dans son mouvement la man.

onnaît et fit de cet appel desepere an gémissement sourd.

Elle était perdue!

Mais, dans son mouvement, le manteau de caoutchouc s'était écarté sur sa poitrine et le pendatif de saphir apparut. En apercevant le bijou, Anselme jura soudain et laissa choir sa victime sur la plateforme en bégayant hors de lui, la dépouillant de son manteau:

—Vous, c'est vous!.... c'est vous!.... je croyais que c'était....

Il se tut, désorbité, tandis que, roulée en boule sur le dallage, à demi suffoquée, elle le regardait avec épouvante.

Elle comprenait enfin: Non, ce n'était pas elle qu'il avait voulu tuer; trompé par le vêtement, c'était Emma, la malheureuse fille séduite dont ce bandit avait voulu se débarrasser. Et voilà ce que cachait sa feinte mansuétude: un piège odieux pour y attirer celle qui représentait pour lui le dernier obstacle!

Il reculait, balbutiant:

—Ce manteau.... et puis.... oh! Grâce,

-Ce manteau.... et puis.... oh! Grâce,

—Ce manteau... et puis... oh! Grace, je vous jure que...

Elle reprenait des forces, entendait qu'on se hâtait vers elle.

C'étaient les Blavet qui, revenant de leur promenade avaient, passant non loin de là, entendu un bruit d'altercation.

—Grâce, qu'y a-t-il? Vous avez encore failli vous noyer? s'écria Jacqueline en se jetant sur son amie.

Elle se laissait relever, s'accrochant à M. Blavet. Puis, soudain, reprenant l'usage de la parole, Grâce cria en désignant Anelme:

—Cet homme a voulu me jeter dans le bourbier!....

-Jamais Grâce, jamais je n'ai voulu. —... Parce qu'il me prenait pour une autre, pour cette Elmire Fleury, acheva Mlle de Valentigny.

—Que dites-vous?

—Oui, je l'accuse formellement, Trompé par mon manteau et par la pluie, il ne m'a pas reconnue.

Anselme formula quelques paroles inintelligibles.

inintelligibles.

En vérité, il était ivre de fureur contre lui-même, il eut voulu se battre, se tuer! Car il reconnaissait que son subconscient, en apercevant la silhouette de Grâce, avait crié en lui: "Ce n'est pas Elmire!" Pourquoi, oh pourquoi n'avait-il pas écouté ce cri, étouffé au fond de sa conscience? Pourquoi? il le savait bien, parbleu! Il lui fallait agir vite, par surprise! Attendre pour s'assurer de la véritable personnalité, c'était perdre le bénéfice de l'attaque brusquée qui, seule, pouvait réussir. Et son désir, plus prompt que tout raisonnement voulut croire que c'était Emma et le poussa à se ruer...

Maintenant son émotion était si forte

Maintenant son émotion était si forte

Maintenant son émotion était si forte qu'il ne pensait même pas à nier, à se composer une attitude et ce fut M. Blavet qui, pour une fois à la hauteur des circonstances, dit avec autorité:

—Nous sommes témoins de votre tentative d'assassinat, Monsieur, qu'elle soit sur la personne de Grâce ou d'Elmire Fleury. Et je déconseille désormais Grâce, je dirai même en tant que vieil ami de son père, je lui ordonne de ne plus vous épousr. Mais c'est vous-même qui allez la délier. Refusez sa main et je ne vous dénoncerai pas. Sinon, c'est pour vous la prison, le déshonneur, toutes vos turpitudes étalées!

Cette fois Anselme sentit que la partie était perdue. La troisième vague d'assaut le submergeait. Il coulait. Alors, soutenu par sa colère, il cria brutalement:

—Hé non, je n'en veux pas de cette.

ment:

—Hé non, je n'en veux pas de cette
maudite orgueilleuse! Qu'elle aille au
diable! Qu'elle cesse d'encombrer ma
vie! Je n'en veux plus!

TOUX NOCTURNES



Etant un traitement externe, le Vicks est spécialement apprécié par les mères parce qu'il évite l'usage continu de médicatements internes qui si souvent dérange la digestion délicate des enfants.

s'enraient vite sans "drogues"

Les toux rauques nocturnes des enfants peuvent généralement être enrayées par une application de Vicks VapoRub sur la gorge et sur la poitrine.

Ses vapeurs médicamentées, déga-gées par la chaleur du corps, sont aspirées directement par les voies respiratoires; en même temps, le Vicks agit à travers la peau comme un cataplasme, aidant ainsi les va-peurs inhalées à détacher les muco-sités et à soulager la respiration difficile.

Ce simple traitement externe, agissant de deux façons à la fois pour apporter du soulagement, assure un sommeil reposant et pour la mère et pour l'enfant.

AGIT DE FAÇONS A LA FOIS

POUR 10 SOUS SEULEMENT

vous avez maintenant dans

Le Samedi

Histoires sentimentales complètes Magnifiques feuilletons très choisis Notes encyclopédiques instructives Contes d'aventures pour les enfants Pages humoristiques très amusantes L'Actualité à travers le Monde Les Concours de Mots Croisés

LE SAMEDI est publié chaque semaine, et est en vente dans tous les dépôts.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom au long	
Adresse	
Ville	Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975, rue de Bullion, MONTREAL, Can.

Il filait à grandes enjambées, laissant derrière lui les Blavet et Mlle de Valentigny encore haletante.

—Eh bien, lui dit le magistrat avec force, voilà un drame qui se dénoue bien rapidement. Et je connais quelqu'un à Paris... qui sera bientôt le plus heurent des hemmes! ma jolie netite Grâce. a Paris... qui sera bientôt le plus heu-reux des hommes! ma jolie petite Grâce. Mais soudain, frappée d'angoisse, ne pouvant sourire, Grâce répondit: —Et s'il allait mourir, lui, Maxime? —Quelle idée!

—Quelle idée!

Hélas, qui sait si le malheur ne me poursuit pas!

Encore une fois le souvenir de Ruong se dressait dans sa pensée, dolent, désespéré. Et comme au soir merveilleux des feux de Bengale elle murmurait en revenant vers la Sala Santaram:

—La mort et l'amour.... l'amour et la mort.

EPILOGUE

Est-ce le printemps à Paris? Peut-être; mais dans le salon vert céladon de l'hôtel d'Estange, le joyeux printemps ne franchit pas les rideaux de lampas

de l'hôtel d'Estange, le joyeux printemps ne franchit pas les rideaux de lampas presque fermés.

Est-ce le moment des roses, l'heure merveilleuse des fleurs de mai? Oui. Toutes les rues de Paris charrient comme un torrent frais les petites voitures chargées de corolles. La joie, la fierté de vivre circule dans les airs.

Pas de fleurs près de la marquise. Enfoncée dans sa bergère jonquille, éternellement elle poursuit l'entre-deux sans fin au point de Venise: des chimères.... des chimères....

Une atmosphère désolée traîne des tableaux aux paravants de Coromandel, des bronzes du Japon aux porcelaines de Saxe, cette atmosphère morte des lieux où la clarté n'est admise qu'avec prudence comme une ennemie, une visiteuse trop gaie dont précisément la gaieté offusque. On trouve à Paris, tout aussi bien qu'en province, et parfois dans les quartiers les plus vivants, de ces appartements silencieux, obscurs et que l'on peut qualifier de tombeaux tant un deuil y règne.

On dirait que les choses elles-mêmes

y règne.
On dirait que les choses elles-mêmes se sont voilées de crêpe. Ici, le vert céladon des boiseries tourne, dans l'ombre, au vert cyprès; les femmes d'autrefois dans leurs cadres, l'oeil capricieux, la joue en fleur; les marquis d'Estange poudrés, arrogants, spirituels, perdent leur éclat et leur superbe, le grand piano semble languir sous sa housse de soie passée comme languit cette femme en noir auprès de qui est assise une jeuoir auprès de qui est assise une jeu-

ne fille.

C'est Françoise de Meules en costume de cheval, bottée, cravache sous le bras. Elle répète d'un ton ému, assourdit:

—Alors, "il" était perdu?

Et pour la vingtième fois peut-être Mme d'Estange répète son récit d'une voir et receive de la contraction de

Mme d'Estange répète son récit d'une voix atone:

—Oui, il était perdu et me le cachait. Vous savez qu'il ne me donne toujours que fort peu de détails sur sa vie pendant son séjour à Angkor. Quand il quitta Saïgon, il me télégraphia seulement la date de son retour. Puis de Port-Saïd, il me câbla qu'il s'arrêtait...

—...Pour aller visiter les Pyramides et la Vallée des Rois.... acheva Françoise que Mme d'Etange avait tenue minutieusement au courant car Mlle de Meules était presque fiancée à d'Estange, du moins la marquise avait désiré longtemps ce mariage entre l'amazone championne et son fils.

—Ma chère enfant, il nous trompait. La vérité était tout autre hélas! Maxime, parti très malade de Saïgon, a dû être transporté à l'hôpital de Port-Saïd. C'était la Vallée de la Mort vers quoi il s'acheminait et non la Vallée des Rois...

—Mais enfin, parlez, qu'est-il arrivé?

—Il vient de m'écrire sa lettre ne le

s'acheminait et non la Vallée des Rois...

—Mais enfin, parlez, qu'est-il arrivé?

—Il vient de m'écrire, sa lettre ne le précède que de quelques heures....

A ces mots Françoise bondit sur ses pieds en explosant:

—Quoi! quoi! il revient et vous ne criez pas d'enthousiasme? Je suis suffoquée, scandalisée! Vous me laissez dans l'angoisse, le doute! Il revient et le salon est fermé, les rideaux tirés, pas une fleur dans les vases, rien pour l'accueillir! qu'une robe noire, presque une une fleur dans les vases, rien pour l'ac-cueillir! qu'une robe noire, presque une robe de deuil!

—Hé, je suis en deuil de mes espé-rances à son sujet.

—Quelles espérances?

—...Et il n'a pas besoin d'être bien accueilli!

-Parlez. Serait-il perdu?
-Non, heureusement. Mais il revient ir me causer un grand chagrin. -Que voulez-vous dire? Il se fait moi-

Je le préférerais.

t après un moment de silence:
-Françoise, dit Mme d'Estange, avec douloureuse gravité, Françoise, il

—Avec une momie qu'il a ressucitée? demanda Mlle de Meules tentant de

-Au moins, soupira Mme d'Estange, —Au moins, soupira Mme a Estange, elle pourrait être de souche royale. Non, il revient flanqué de son infirmière de Port-Saïd avec qui il s'est fiancé parce que, écrit-il, " elle lui sauva la vie". Françoise pâlit: toute sa joie s'effondrait à cette nouvelle. D'Estange fiancé, d'Estange à jamais perdu pour son coeur!

coeur!

Et elle qui connaissait l'orgueil de caste de la marquise comprenait pourquoi celle-ci avait paru, ce jour là, plus ensevelie que jamais dans sa tristesse, dans quel esprit de protestation Mme d'Estange n'avait rien fait pour fêter le retour de son fils, refusant d'aller le chercher à la gare. Par délicatesse aussi,

sachant quelle peine Françoise ressenti-rait à ces fiançailles, la marquise avait tardé à lui faire part de cette arrivée

Certes Françoise souffrait, mais la co-

"accompagnee".

Certes Françoise souffrait, mais la colère et l'orgueil l'emportèrent.

—Quelle moukère va-t-il ramener? ditelle brutalement.

—Hélas, je me le demande ... ah! l'Orient ne lui a pas été favorable!

"Songez que j'ai toujours craint un mariage de ce genre. S'il devait choisir hors de France, que n'a-t-il épousé cette Grâce de Valentigny, la fille du baron, d'une excellente famille alliée aux Volonne, aux Ceyriac, aux d'Arcor. Non, il faut qu'il s'entiche d'une ... A propos est-ce une Egyptienne? Sera-t-elle noire? Avec un tatouage entre les yeux? Ah! quelle nouvelle épreuve! Mais voici l'heure de son retour, Françoise...

Elle s'arrêta craignant de blesser la jeune fille. Mlle de Meules dit avec dé-

jeune fille. Mlle de Meules dit avec dé-—Je n'ai pas besoin de le voir au-jourd'hui. Félicitez-le de ma part.

—Ma pauvre Françoise.... Cravachant ses bottes, elle déserta le salon où Mme d'Estange demeure seule,

accompagnée

profondément désenchantée par les fiançailles de son fils, craignant telle-ment une bru extravagante, que toute sa joie de revoir Maxime était anéantie.

La mésalliance redoutée depuis si longtemps éclatait enfin. Il lui semblait que son mari lui adressait des reproches du fond de sa tombe: "Tu n'as pas su éle-ver ton fils, tu n'as pas su le guider". Oh! pourquoi Maxime avait-il été aussi laconique dans sa lettre? Nul détail sur '. Quelle étrange créature ramenait-

Soudain, elle entendit une auto s'arrê-ter devant l'hôtel... puis des pas... des exclamations de domestiques... et, sur le seuil du salon, la voix de Maxime di-sant à quelqu'un: "Veuillez rester dans ce boudoir et m'attendre quelques ins-

"Oh! songea la marquise, meurtrie, il

l'a déjà amenée ici! Elle ne pouvait aller au-devant de lui rompue d'indignation.

Mais tout à coup, quand son fils parut, un bonheur immense envahit Mme d'Estange. Elle oublia tout dans la contemplation de cet enfant chéri qui apparaissait devant elle, vivant et

24 GROS VOLUMES POUR \$1.50

La matière à lire d'une seule année de LA REVUE POPULAIRE (douze exemplaires) représente la lecture de 24 volumes in-12., d'une valeur de \$18.00 au minimum. Au lieu de cela, vous payez LA REVUE POPULAIRE \$1.50 par année en vous y abonnant, ou \$1.80 en l'achetant chaque mois, au prix de 15 cents, chez votre dépositaire

Voici encore d'autres statistiques sensationnelles qui vous feront mieux comprendre l'intérêt VRAIMENT EXCEP-TIONNEL, que présente LA REVUE POPULAIRE, à tous les points de vue :

LA REVUE POPULAIRE d'une année représente: 816 pages, 600 illustrations, 12 romans complets et 5 romans à suivre.

Si toutes les pages d'une année de LA REVUE POPU-LAIRE étaient mises bout à bout, elles couvriraient 11,424 pieds de longueur.

Pour imprimer la RÉVUE POPULAIRE d'une année, il a fallu 135,000 feuilles de papier mesurant 29 x 43 pouces. Les gravures, pour les douze mois de LA REVUE POPU-LAIRE, représentent une plaque de métal mesurant 118 x 135 pieds.

> Jamais peut-être il n'avait été aussi beau, ennobli par une souffrance qui, bien que passée maintenant, avait laissée sur son visage, jadis ardent, le masque grave de la douleur. Mais pour une mère, une seule beauté importe pour son enfant: celle de la santé. A ces joues d'avant paleur é la santé. d'une pâleur éloquente combien elle eût préféré un hâle doré.

-Mon fils

Il était dans ses bras, à ses genoux, baisant ses mains avec emportement. Elle disait, brisée, caressant les cheveux som-bres de Maxime:

-Te voilà, toi, toi! Comme tu as souf-

-J'ai failli mourir, seul, abandonné Et c'est Elle qui m'a sauvée, m'a ratta-ché à la vie.

Mme d'Estange se raidit:

—Ah! oui c'est vrai. Tu as enfin choi-

-Et bien choisi, croyez-moi, n'êtes-vous pas impatiente de la connaître, de l'appeler votre fille? Si, si, dites-moi que vous avez hâte que je vous la présente!

Ah! comme la mère retrouvait l'impé-tuosité de jadis, cette volonté ensorce-

lante de Maxime qui emportait toujours son consentement; vaincue, elle

Présente-la moi

—Fresente-la moi ... car je devine qu'elle est à côté, dans le boudoir. Elle acceptait, les yeux fermés, le choix de son fils, se reprochant son éternelle faiblesse, décidée à taire sa déception, la tête tournée vers la cheminée. Et elle entendit la voix de Maxime revenu dans le salon: le salon:

-Maman, voici ma fiancée, Grâce de Valentigny.

La marquise sursauta:
—Grâce de...? Mais je croyais qu'elle était mariée avec... avec un M. Férier?
Stupéfaite elle regardait cette enfaut ravissante, aux yeux d'idole, cette bru désirée. Grâce disait de sa voix cares-

J'ai bien failli en effet, me marier, Madame, mais j'ai rompu quelques jours avant la cérémonie. Et j'ai pris le bateau tout de suite.... A bord, j'appris que Maxime d'Estange avait dû être débarqué à Port-Saïd et je suis allée le trouver à l'hônitel ver à l'hôpital.

Ils se regardèrent, émus, submergés par les souvenirs, tant de souvenirs tour à tour douloureux ou palpitants de joie. Par lesquels commencer?

Enfin, d'Estange, assis aux pieds de sa mère comme lorqu'il était enfant lui raconta tous les incidents de son voyage; son amour pour Grâce, sa rivalité avec Férier, sa souffrance aggravée par un mal dangereux.

Il dit la traversée du retour ... A Port-Saïd le médecin du bord le trouva telle-ment en danger, qu'il le fit admettre d'urgence dans l'hôpital de cette ville.

Là il connut la pire misère. Il se sen-Là il connut la pire misère. Il se sentait mourir et cépendant hésitait à câbler à Mme d'Estange pensant du reste qu'elle arriverait trop tard. Le khamsin, le terrible vent des déserts égyptiens, soufflait sans arrêt, encrassant tout de son sable, brûlant comme braise. Dans son lit, Maxime suffoquait, délirait, revoyant dans un songe déchirant Angkor.... le Bayon.... la jeune fille aux paons, le Paradis d'Indra aux tentures d'or, où des saphirs dessinaient des arad'or où des saphirs dessinaient des ara-besques; paradis perdu d'où il avait aperçu la face ironique du Bouddha do-minant tout, se raillant de tout.

Le Bouddha avait rejeté l'étranger. Angkor gardait la petite-fille des Devatas et des épouses royales. Il en mourait. Et, dans sa fièvre, il lui sembla soudain que tous les lotus de l'oubli se répandaient sur lui.... C'était une main fraîche posée sur son front, une voix répétant avec douceur:

-Je suis là, calmez-vous, je suis vôtre

Et Grâce, les mains vierges de l'anneau nuptial, venait vers lui, pour tou-

Alors, comme si elle eût dompté Alors, comme si elle eût dompté le Khamsin, le vent torride tomba. L'Egypte entra dans une période idéale de tiédeur, de pureté d'allégresse. Et Maxime, sur une terrasse ombragée par les palmiers, sous un ciel rayé par le vol rose des flamants, soigné par la plus exquise des infirmières, Maxime connut une convalescence enjurée une convalescence enivrée

Voilà ce qu'il racontait à sa mère. Anéantie par la joie elle les regardait tous deux, les bénissait, murmurant: "Méchant enfant, quelle peur tu m'as faite avec ton laconisme habituel. Je m'attendais à une Nubienne... tu m'amènes la plus délicieuse des filles!

Mais il se ruait sur les fenêtres, écar-tant les rideaux, découvrait à sa fiancée Paris et l'Arc de Triomphe et, frémis-sant, demandait:

-Grâce, regrettez-vous Angkor? Elle riposta: enthousiaste:

Comment regretter le Passé devant ce Présent palpitant?

Le rouge soleil du crépuscule s'encadrait sous la voûte grandiose de l'Arche, l'enveloppait d'un immense étendard d'or et de feu.

Alors Maxime murmura comme un souvenir:

"Au fond des forêts asiatiques j'ai vu l'étoile du soir se lever sur les grandes ruines d'Angkor..."

Mais Grâce n'écoutait pas, ne voyant que Paris.

FIN

37

La Vie Brûlante de Marlène Dietrich

Par Jean Lasserre

La première partie de cette biographie de Marlène Dietrich a paru dans La Revue Populaire du mois dernier.

VIII

LA PARTIE GAGNEE

Marlène Dietrich s'est définitivement imposée. C'est à ce jour même que sa carrière cinématographique s'arrête momentanément. Elle est une des plus fameuses stars. Elle tournera encore longtemps. Elle s'est si sûrement fixée dans le goût du public que, ce que l'on avait pu prendre pour un engouement passager, on est assuré maintenant que c'est bien la plus favorable vogue, celle qui dure. Enfin, qui dure ce que durent les stars...

Le succès de la comédienne allemande aux Etats-Unis n'a rien d'étonnant.

Il n'y a pas de pays plus ouvert aux talents qui viennent de l'étranger.

Il faut simplement y faire ses preuves.

Amenée par Josef von Sternberg, qui un des plus grands metteurs en scène de ce temps, présentée par lui, imposée, elle est déjà bien placée pour travailler. Assurément mieux que l'émigrante inconnue qui n'a pour elle que sa beauté et que l'on voit se présenter un jour aux bureaux de figuration des compagnies. Mais la partie n'est pas gagnée pour elle. Il faut qu'elle justifie la confiance qu'on lui a témoignée en lui confiant un rôle

de vedette dans un film. La seule justification, ce sera le succès: exactement, en face des cinq millions de publicité dépensés pour elle, la recette de la bande qu'elle aura tournée. Alors, seulement, elle aura fourni ses preuves.

C'est l'éternelle méthode américaine. Des bureaux d'Hollywood, on entend parler d'une vedette lointaine, quelque part dans le monde. On ne l'a jamais vue. On ne sait si elle est blonde ou brune. On ignore si c'est un homme ou une femme. Mais on en a entendu parler. Cela suffit. Dès lors, la manoeuvre se déclenche. C'est la grande offensive. Toutes les agences d'impresarios sont alertées. On veut la vedette chez Paramount ou chez Metro ou chez les Warner Brothers.

Alors commence la même aventure que pour Marlène. Les impresarios font la course. Les voilà lâchés à travers l'Europe. Un soir, dans sa loge, la nouvelle vedette recoit leur visite.

- —On vous prend pour Hollywood.
 - -Pour combien de temps?
 - —Six mois.

Hollywood, c'est le grand mirage. Celui ou celle que l'on est venu

chercher ne réfléchit pas trop longtemps:

—Combien me donnera-t-on?

Ici, l'impressario ment un peu. Les impressarios mentent d'ailleurs toujours. Il cite un gros chiffre. Il n'est tout de même pas aussi gros que celui proposé par les magnats californiens. C'est lui qui mettra la différence dans sa poche. Ce qui, pour quelqu'un d'autre, serait un vol, est la base même du commerce des agences de placements d'artistes.

-Quand partons-nous?

—Demain.

En route. Le tour est joué. Tous les journaux du pays annoncent qu'une vedette nationale part pour conquérir l'Amérique. La vedette le croit aussi. Quand elle arrive à Hollywood, elle le croit un peu moins. Elle est exactement perdue, noyée dans un flot d'artistes admirables, uniques, les meilleurs du monde. Si, à ce moment-là, elle ne fait pas tous ses efforts pour surnager, pour se signaler, si elle ne montre pas de toutes ses forces qu'elle veut tourner et qu'elle en est digne, on ne s'occupera plus d'elle.

Vous connaissez Arlette Marchal? Vous connaissez Anita Page?

Combien de grands films avezvous vus d'elles depuis qu'elles ont été sacrées stars californiennes.

Exactement aucun. Ces deux jeunes femmes — qui sont parmi les plus jolies, peut-être les deux plus jolies — n'ont pas su faire croire en elles. De plus forts d'ailleurs s'y sont cassé les reins.

A Hollywood, il faut une ténacité terrible pour réussir. Il n'y a pas beaucoup d'endroits de par le monde civilisé où il se fasse une aussi forte dépense d'énergie et de

Mais celui qui a l'une et l'autre est sûr de triompher. Et alors, il est au centuple payé de ses peines.

On connaît le mot d'Alfred Capus: "On dit que X... est arrivé. On ne dit pas dans quel état..."

Ceci prend à Hollywood une terrible signification.



Quand Maurice Chevalier fut engagé par la Paramount et arriva à New-York, il était complètement inconnu

On avait tant vu là-bas de vedettes françaises qui se proclamaient les premières de l'Univers et n'étaient que des cabots de seconde zone, même pas connus à Paris,

Reproduction autorisée par la Société des Gens de Lettres.



Marlène Dietrich et Clive Brook, dans Shanghai Express

que l'on commençait à s'en méfier. Chevalier eut des débuts très durs. Il dut faire complètement son nom. Dieu sait pourtant qu'on ne lui avait pas ménagé les frais de publicité.

Maintenant, quand on présente un film de Chevalier à la Paramount l'orchestre joue la Marseillaise en guise de prélude. On la jouait aussi à pleins cuivres à son dernier retour d'Europe, car il apparaissait sur la scène — non plus sur l'écran — en chair, en os et en sourire.

Cinq fois par jour la Marseillaise... Cinq fois par jour aussi:
Valentine et ses petons, cinq fois
par jour Dites-moi, ma mère et la
chanson de Parade d'amour. La
foule hurlait. Elle qui l'ignorait
l'année d'avant, qui se méfiait de
lui, elle était véritablement folle.
Chevalier venait là en gentleman,
en ami. Les spectateurs étaient ses
hôtes et se levaient quand il entrait en scène. Ils se levaient aussi
quand il s'en allait.

—Il est là, "in person", annonçaient devant les portes de cinéma les huissiers géants couverts de galons d'or et de satin bleu, blanc et rouge. Il est là, le Charmant, le Délicieux, le seul...

On ne disait pas son nom. Tout le monde savait qu'il n'y a qu'un Charmant, un Délicieux... Tout le monde avait la tête à l'envers. A dix heures du matin il n'y avait plus une place. On se moquait pas mal du film. On était venu pour les trois minutes où on le verrait en veston et où il chanterait ses couplets plus comme si c'était

pour nous faire plaisir que si c'était pour gagner un demi-million au bout de sa semaine.

Voilà comment on conquiert un monde nouveau. Dans un cinéma voisin, Douglas Fairbanks n'égalait pas les recettes du Frenchman.

IX

TELLE QU'ON LA CONNAIT

Désormais rassurée, Marlène Dietrich quitte Hollywood. Elle veut revenir en Europe pour se reposer.

A New-York, la veille de son embarquement, elle reçoit des journalistes. Selon la coutume, elle les abreuve d'alcool de contrebande. Il y a des correspondants des journaux japonais, des journaux français et anglais, des allemands et des suédois et des espagnols. Ils la questionnent. Elle a pris l'habitude des interviews. Avec autorité elle leur dicte leur article:

«Vous me demandez de vous donner quelques détails sur les deux films que j'ai récemment tournés à Hollywood, sous la direction de mon ami Josef von Sternberg. Le premier, Coeurs brûlés (Morocco pour la version anglaise), a pour sujet la Légion étrangère. J'y jouais le rôle d'une danseuse de café arabe que courtise un soldat français, personnifié par le plus sympathique des cow-boys, Gary Cooper. J'ai eu également le plaisir d'avoir pour partenaire Adolphe Menjou, dont c'est, en quelque sorte, la grande rentrée aux U. S. A. Le travail a été assez rude, encore qu'il fît évidemment

moins chaud que dans le pays d'origine...

«Ce fut tout autre chose pour X. 27 (Dishonored pour la version anglaise), où nous n'arrêtions pas de tourner, presque chaque jour, de huit heures du matin à deux heures de la nuit, avec une seule interruption d'une demi-heure pour le repas de midi. Excellent régime, sans doute, pour celles qui, d'accord avec la mode actuelle, ne veulent pas grossir... Mais i'hésite tout de même à le leur recommander. Il faut vous dire que c'était un peu de ma faute. Figurez-vous que j'avais une folle envie d'être chez moi pour Noël, car je n'avais, jusqu'alors, jamais manqué de passer cette belle fête dans mon «home» familial. Et puis, c'était l'anniversaire de ma petite fille, Marie-Elisabeth, qui, à cette époque, allait avoir huit ans. Or il fallait que j'aie terminé mon film avant ce long voyage. Tout cela nous a bien valu à tous quelques bousculades, mais j'espère cependant que X. 27 ne déplaira pas

«Je voudrais encore vous dire, à propos de Coeurs Brûlés, l'étrange bruit qui avait couru aux Etats-Unis au moment de sa projection. Il paraissait que les femmes américaines, émues par certains propos tenus sur l'Ange bleu, avaient décidé — tout simplement — de me boycotter sur l'écran. Or c'est exactement le contraire qui se produisit. Tout de suite après la première de Coeurs brûlés, j'ai reçu d'innombrables télégrammes de félicitations de ces mêmes femmes américaines qui devaient me gar-

der tant de rancoeur. C'est que l'Amérique, sous ce rapport, est un pays sincère. Là-bas, quand on vous aime, les honneurs et les gentillesses n'ont plus de fin. Et l'on peut affirmer qu'en général, les Américains ne connaissent pas la jalousie... Même, ô miracle, dans les milieux du cinéma.»

On le voit — on l'entend — ce n'est plus le même son de cloche. Ce n'est plus la même Marlène qui n'aimait pas les dames d'Hollywood, qui ne parlent que de leurs bagues et de leurs bracelets...

X

SES AMOURS

Si Marlène Dietrich avait eu toutes les amours qu'on lui a prêtées, toutes celles que l'on a brodées autour de ses blonds cheveux, de ses regards pathétiques et troubles, de ses lèvres fraîches, elle en aurait mille fois perdu l'âme.

Et d'abord, elle débarqua à New-York en tailleur. Un couturier de Berlin — on exagère toujours un peu en Allemagne et les modes ne sont pas toujours suivies avec un tact parfait — lui avait singulièrement étoffé les épaules, cambré la taille, rentré les seins. L'ensemble était assez «garçon». Ce n'était pas mal d'ailleurs — et même amusant et sportif — mais c'était trop pour quelqu'un qui allait avoir, fixés sur soi, sur sa seule personne, les regards les plus curieux et les plus indiscrets de l'Univers.

Marlène Dietrich, on le proclamera à tous les échos des Etats-



Marlène Dietrich et Victor McLaglen, dans Dishonored



Unis, était indifférente aux hommages masculins.

Bien entendu, cela ne pouvait que lui donner plus de succès auprès d'eux.

On raconta des histoires et, naturellement, on cita des noms. La chronique scandaleuse ne manqua pas d'aliments. Car tel est le journalisme aux Etats-Unis, telle est l'information, que le mur de la vie privée, comme disait Landru quand on lui demandait ce qu'il avait fait de ses femmes, n'existe plus dès que l'on est devenu célèbre.

D'ailleurs, n'avait-on pas fait la même chose pour Greta Garbo?

Marlène Dietrich apprenait ce que c'est que la gloire dans le Nouveau Monde. Elle en avait vraiment pour les cinq millions de publicité du vieux patron de la Paramount.

Puis l'on apprit qu'elle avait un mari et une petite fille.



On admet donc que Marlène Dietrich comprend l'amour. On est bien forcé de l'admettre. Chaque fois que nous la voyons, n'est-elle pas la proie même de l'amour, ne joue-t-elle pas avec lui? Elle le fait avec trop de naturel et d'aisance, avec une compréhension trop profonde pour qu'elle ne le connaisse pas bien, pour qu'elle n'en tienne pas de nombreuses et vivantes expériences.

Elle se marie très jeune, ne sachant pas grand'chose, sûrement croyant savoir plus qu'elle ne sait. Elle a un bébé l'année suivante. Elle reste chez elle, abandonnant quelque temps le théâtre. Puis elle y revient et elle fait en même temps ses débuts au cinéma.

On la fait vivre alors sur un rythme qui est plus fort que celui de sa vie quotidienne. Tandis qu'elle demeure auprès d'un homme dont elle est tendrement aimée - mais avec calme et sécurité - et qu'elle aime elle-même et toujours dans les mêmes conditions de quiétude - on la jette dans les pires aventures du coeur et des sens. Elle ignore naturellement les désespoirs d'amour et les brusques folies de la passion. Ce qu'elle peut en connaître, en tout cas, n'est que fort mesuré. Maintenant, il les lui faut vivre au paroxysme. Il lui faut s'y noyer et, dans le même instant, n'y être pas perdue.

Or elle a du tempérament. Elle l'a bien montré jusqu'ici. C'est même sur son tempérament que misent ceux qui ont placé sur elle leurs intérêts. Ils savent qu'elle a en elle tous les éléments de ce dont elle jouera: les larmes et le rire, la tristesse, la joie, le malheur, la confiance et la duplicité.

Vraiment, en toute simplicité, comment lui serait-il possible de passer du plan de la vie qu'elle a toujours sagement menée, à celui de l'écran où elle sera sans cesse ardente et renouvelée, comment cela lui serait-il possible, comment pourrait-elle le faire sans trouble et sans déséquilibre?

Marlène Dietrich n'a pas eu la vie facile. Elle a souffert. Elle a pu croire durant des jours et des jours que toutes ses ambitions, elle ne pourrait jamais les satisfaire. Il y a eu des soirs tristes et solitaires où il lui fallait bien appuyer sa tête au creux d'une épaule, où il lui fallait bien du plaisir pour s'échapper du monde d'ennui lent et sourd où elle se perdait. Peut-être fut-elle faible. Mais en étant forte, elle n'aurait jamais eu dans sa poitrine ce coeur si vif à s'émouvoir, elle n'aurait jamais eu ce visage si propre à dire sa détresse.

XI

SES AMIS

Il y a un homme à qui Marlène Dietrich doit tout. C'est Josef von Sternberg.

Il l'a prise quand elle n'était rien. Elle traînait chez Max Reinhardt des jours sans gloire, sans lendemain, sans avenir. Il ne suffisait pas seulement d'avoir confiance en elle, il fallait encore lui donner à elle-même cette confiance, la préciser dans son esprit. Marlène, en effet, pouvait se croire promise à une grande gloire, mais elle ignorait comment elle pourrait y parvenir.

-Vous ne savez rien, lui avaitil dit le premier jour où il l'avait rencontrée. Vous ne savez rien du

Elle avait été un peu froissée, mais c'était la vérité pourtant. Elle s'ignorait elle-même. Elle ne connaissait pas l'exacte nature de ses dons, la force de ses qualités. Au théâtre elle brillait peu et au cinéma elle était franchement mauvaise. A quoi cela tenait-il? Elle ne pouvait pas le savoir. Elle manquait trop d'expérience et de pure science de son art. Cela est fréquent chez les jeunes artistes.

Je me souviens d'avoir vu Marlène à Berlin, il y a quelques années, à une fête que Max Reinhardt donnait aux artistes de ses théâtres. A ce moment, la grande Marlène n'était pas grand'chose. Elle n'était même plus de ces débutants dont on attend beaucoup. Elle faisait dans une revue un numéro de chant et de danse avec une autre femme qui lui ressemblait un peu. Je crois qu'on les an-

Nouveau! Enlève Rapidement les CORS



Soulage immédiatement la douleur!

Le Dr Wm. M. Scholl, célèbre pédicure, a perfectionné une nouvelle méthode pour le traitement des cors, des durillons et des orteils endoloris. Elle agit de deux façons. Elle arrête instantanément la douleur et enlève complètement, en 48 heures, cors et durillons. Des Disques Médicament, minces, employés avec les Zino-Pads du Dr Scholl, apportent des résultats rapides, assurés et sans danger.

POUR LE MEME PRIX!

PRIX!

Ce traitement nouveau, complet, à double action, n'est pas plus cher. Il fait disparaître la cause: le frottement et la pression de la chaussure; il enlève la douleur et le mal; prévient les orteils endoloris et les ampoules. Facile à appliquer et 100% inoffensif. Les résultats vous surprendront. Procurezvous-en une boîte aujourd'hui. Dans toutes les pharmacles ou magasins de chaussures.







D! Scholl's Zino-pads Appliquez-en un — la douleur disparaît!

Ne manquez pas d'acheter

EFILM

De simple revue de cinéma qu'il était, LE FILM est devenu une revue d'intérêt général, tout en restant la première revue inématographique de langue française de l'Amérique du Nord.

Chaque numéro renferme un ROMAN COMPLET.

En vente partout : 10 sous le numéro



nonçait comme des sisters. Imagine-t-on une soeur jumelle de Merlène? C'est à peine déjà si l'on peut croire que Jeanette Mac Donald en ait une...

Marlène était de ces gens qui ont besoin d'être révélés. Il peut en être du cinéma comme de l'amour. Aurait-on jamais cru que Chevalier avait la moindre chance d'être bon pour l'écran? Les petits films qu'on avait faits de lui en France ne le laissaient guère espérer. Ils étaient exactement immondes, A Hollywood, ce fut le succès que l'on n'attendait pas.

Un bon metteur en scène comme Maurice Tourneur a eu l'occasion d'utiliser Marlène Dietrich. Il ne l'a même pas remarquée. Dans Le Navire des Hommes perdus, elle tourna sous ses ordres. Il ne fit pas attention à cette jeune femme. Il ne vit pas sa blondeur, ses yeux troublants, son charme pervers. Il ne la regarda pas. Se souvenait-il seulement d'elle quand il apprit qu'elle était une grande vedette?

Mais Sternberg est une mascotte. Il porte bonheur à ceux qui l'intéressent.

Il a découvert Marlène Dietrich comme il avait découvert George Bancroft.

Bancroft arriva à Hollywood comme y était arrivé Gary Cooper, plus par le hasard d'un voyage, d'un métier passager, d'une flamme aventureuse, que par le désir de devenir un empereur de la camera. Il pénétra dans les studios comme figurant parce qu'il avait été nonchalamment se faire inscrire au bureau central de la figuration où des milliers de femmes ravissantes défilent chaque année, passent devant le secrétaire, déclarent leurs noms et qualités, leur ardente conviction qu'elles doivent être des vedettes, ne reviennent jamais et finissent serveuses dans des restaurants ou demoiselles de magasin. Des hommes magnifiques viennent là aussi que l'on retrouvera, quand ils auront dépensé leurs économies à attendre un impossible engagement, chauffeurs de taxi ou conducteurs de trams. Bancroft figura sans aucune ambition de se glisser au premier plau.

Un jour, Sternberg, en traversant un couloir où donnaient les vastes loges où s'habillent les figurants entendit un rire formidable, un rire inhumain, énorme et sauvage, monstrueux, un rire d'enfant et d'assassin. Sternberg poussa la porte et se trouva en face d'un gros type roux qui gigotait sous la douche.

—Eh là, vous pouvez pas fermer la porte ?...

—Excusez-moi, commença Sternberg impressionné.

—Ça va... Ça va... T'aurais préféré trouver la loge des danseuses...

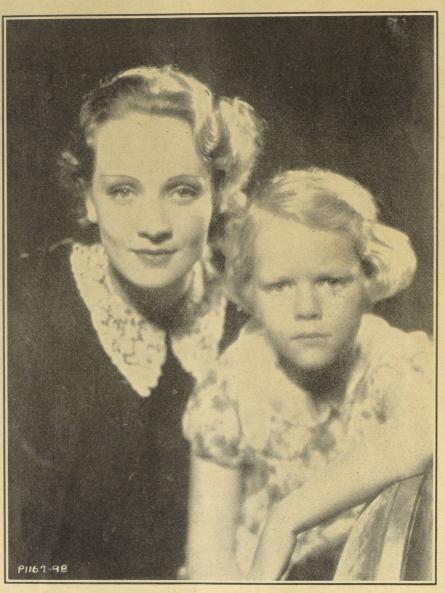
Sternberg ne répondit rien. Il était exactement sidéré par la figure du bonhomme nu, une grosse face rouge avec des poils roux. Il était affreux avec des hanches rondes, des épaules étroites, presque maigre, du ventre, des petites jambes, un long torse. Il sortit de dessous la douche:

—Qu'est-ce que t'as à me reluquer comme çà?

-Excusez-moi, dit encore le metteur en scène.

au metteur en scène qui aurait produit le meilleur film. Le favori était, pour l'instant, d'Abadie d'Arrast qui réalisait, avec Adolphe Menjou, Monsieur Albert.

Adolphe Menjou est un des hommes les plus élégants d'Hollywood. A l'écran il «fait» très distingué. Il s'exprime bien, peut jouer un rôle de vrai gentilhomme sans avoir l'air d'un gigolo à l'affût du sac de sa belle amie ou de son carnet de chèques. Pour engager la lutte avec d'Abadie d'Arrast, Josef von Sternberg prit l'homme qui, de toute la Californie, ressemblait le moins à Men-



Marlène Dietrich et sa fille Maria.

—Hé ça va, reprit l'autre avec son énorme voix, ça va... Tu l'as déjà dit. Tu cherches un copain?..

—Non. Je suis Josef Sternberg...
—Ah! oui, fit le rouquin pas du impressionné. Moi je suis George Bancroft.

A ce moment-là, c'est exactement comme s'il avait dit: «Je suis Durand »

Sternberg sortit, oubliant encore de fermer la porte et poursuivi par les injures du rouquin. Déjà il avait résolu de faire quelque chose avec lui.

Ceci se passait en un moment de grande bagarre à la Paramount. Une prime de \$10,000 devait être attribuée à la fin de l'année jou: le type de la douche, George Bancroft.

Ce fut pour Sternberg, avec Marlène Dietrich, comme ç'avait été avec Bancroft, exactement de la même façon.

Maintenant que Marlène a réussi, on comprend l'amitié qu'elle a vouée à celui qui l'a révélée. Il est celui grâce auquel ses rêves d'enfant, ses désirs de femme et d'artiste, tout ce qu'elle avait au fond du coeur et qu'elle désespérait parfois de réaliser, tout cela est devenu de la vie, sa vie. Elle a même l'impression qu'avant lui elle ne vivait pas. Quelles satisfactions pouvait-elle avoir des petits rôles insignifiants qu'on lui con-

fiait, quelle vanité pouvait-elle en éprouver? Elle ne le comprend plus, tant elle est maintenant comblée. Sternberg lui a donné la vie qu'elle voulait, celle pour laquelle elle se sentait faite, et point pour une autre. Cependant, elle aurait pu ne point l'avoir. Il est venu et elle l'a eue.

C'est plus que de la reconnaissance.

Il y a un sentiment que l'on éprouve à l'égard des gens auxquels on a sauvé la vie. On leur est attaché presque comme des parents à leur enfant. On les suit. Tout ce qu'ils font de bien, on y participe dans la joie, tout ce qu'ils font de mal ou dont ils souffrent, on y participe dans la peine. Chaque manifestation de la vie d'artiste de Marlène, c'est une création de Sternberg. Quelle force, dans ce cas, ne doit pas avoir le sentiment qui unit le metteur en scène à son interprète?

On dit que Sternberg est terriblement jaloux, qu'il interdit la porte de la loge de Marlène, qu'il lui défend de sortir, qu'il la fait surveiller et que, quand il est chez elle et que le téléphone retentit, il se précipite sur l'appareil le premier pour savoir qui est au bout du fil.

Il est certain que quand on voit Marlène jouer avec tant de naturel les femmes perverses et fatales, on doit être assez inquiet à son sujet si l'on est amoureux d'elle.

XII

ICI S'ARRETE...

Ici s'arrête la vie de Marlène Dietrich.

Je ne l'ai point voulue scandaleuse — et d'abord parce qu'elle ne l'est pas. Je ne l'ai pas voulue indiscrète, car je crois qu'il n'y a pas de petits côtés et de petites histoires pour ceux qui ont un grand talent, un grand coeur, une grande intelligence et une vie à leur mesure.

Je l'ai trouvée «brûlante», car je crois qu'en ce moment où j'arrive à la fin de mon récit, on conviendra qu'elle a été bien remplie, ardente et généreuse, et que si on nous a montré une Marlène passionnée, il n'y a point eu de tromperie sur la personne.

Aujourd'hui, Marlène a exactement trente ans.

Combien est-il d'êtres humains dont, à cet âge, on pourrait déjà dire qu'ils aient vécu?

FIN

Par qui les guerres sont-elles voulues et déclanchées?

(Suite de la page 12)

ses y étaient confondues et mélangées, mais Mr. Djon le trouva si splendide qu'il le marqua de crayon rouge et l'envoya à Mme Gordon avec un énorme bouquet de fleurs. Puis il attendit, et les choses se passèrent comme il l'avait escompté. Quelques heures plus tard, il reçut une invitation de Mme Gordon et alla prendre le thé chez elle.

Mr. Djon resta chez elle assez longtemps; comme le jour tombait, un jeune homme apparut soudain, avec une serviette pleine de lettres et de papiers pour Mme Gordon; celle-ci donna quelques signatures et dit au secrétaire, M. Solovaï, qu'elle n'avait plus besoin de lui. Il referma sa serviette et prit congé. Mais au même instant, Mr. Djon se souvint d'un rendezvous qui le forçait à partir immédiatement. Il était en train d'allumer une cigarette dans le vestibule de l'immeuble quand Solovaï, de mauvaise humeur, arriva au bas de l'escalier. Mr. Djon lui adressa la parole. Il avait une belle voiture devant la porte et s'offrait à reconduire M. Solovaï. Il était très rare que M. Solovaï fut ramené chez lui dans une belle voiture; il accepta, et lorsque l'auto eut traversé quelques rues, il apparut qu'il n'était pas extrêmement difficile de l'inviter à dîner au Ritz. A table, Mr. Djon montra de charmants côtés de son caractère; ce fut un hôte aimable et empressé. M. Solovaï mangea beaucoup, but davantage, et à la chartreuse, Mr. Djon dit que ce devait être excessivement agréable de diriger comme Mr. Solovaï, un grand mouvement politique. Le Polonais reconnut que c'était agréable et ajouta qu'à vrai dire il n'était pas le chef officiel, mais seulement le secrétaire de Mme Gordon, qui était très avare, le traitait même souvent fort mal et exigeait de lui des efforts extraordinaires. C'est ainsi que le lendemain promettait d'être une dure journée. Dès sept heures du matin, il serait à la gare pour recevoir un personnage très important qu'il devait conduire à Mme Gordon et, à cause de cette arrivée, la journée allait certainement se passer en allées et venues dans Paris. Ce n'était pas un plaisir que de faire tous ces déplacements en tramway et en autobus, mais Mme Gordon était si avare qu'en général elle refusait de faire les frais d'un taxi.

Mr. Djon était délicieux. Il dit qu'il ne serait pas à Paris le lendemain et pria M. Solovaï d'être assez aimable pour utiliser sa voiture.

Celui-ci accepta et l'auto vint le prendre le lendemain matin. Le soir, le chauffeur, qui appartenait naturellement au service secret, rapporta que M. Solovaï avait reçu à la gare un homme dont lui-même avait, suivant la consigne, pris secrètement la photographie. Sur cette photographie, on reconnaissait nettement M. Jodko, l'ambassadeur de Pologne à Constantinople. Alors M. Solovaï avait conduit cet homme à Mme Gordon et, devant la porte, le chauffeur avait photographié un troisième personnage, que le capitaine Reily reconnut aussitôt pour le chargé d'affaires du gouvernement Kémal, Békir Samy bey. Solovaï n'avait congédié le chauffeur qu'après avoir conduit Jodko, Mme Gordon et Békir Samy bey à une petite boîte de Montmartre.

Lorsque le chauffeur eut fait son rapport dans la chambre du capitaine Reily, celui-ci mit son manteau. Il savait que Békir Samy bey habitait à l'hôtel Meurice et, depuis deux jours, le bey avait un voisin, un agent du capitaine Reily.

Une demi-douzaine d'agents anglais se rencontrèrent devant la boîte de nuit où Mme Gordon et ses deux compagnons occupaient un cabinet particulier.

Alors le capitaine Reily appela son agent de l'hôtel Meurice et lui dit les deux mots que cet homme attendait impatiemment depuis des journées entières: «Go on».

L'homme y alla. Il crocheta la porte de communication qui donnait sur la salle de bains de Békir Samy bey. Puis il se trouva dans la chambre du diplomate. Il s'y enferma et se hâta d'ouvrir avec sa fausse clef deux grandes malles qui étaient là. Il n'y trouva rien. Il y avait encore une mallette de cuir: elle est vite ouverte; voici un nécessaire de toilette, voici quelques mouchoirs, un livre et voici enfin ce que cherche l'Anglais, un paquet de papiers enveloppés dans une étoffe de soie.

L'agent allume la lampe du bureau, dirige la lentille d'un appareil photographique vers les documents.

(Suite à la page 42)

DOLLFUS-MIEG & CE

SOCIÉTÉ ANONYME

MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS.. D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS.... D·M·C
SOIE À BRODER... D·M·C, FILS DE LIN.... D·M·C
SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

LES PRODUITS CANADIENS EN EUROPE

Nous apprenons que le "Rein" est parti dernièrement de Leamington, Ontario, avec une pleine cargaison des produits alimentaires de la compagnie H. J. Heinz, en route pour l'Angleterre. On a chargé mille quatre cents tonnes de ces produits, c'est-à-dire autant que le permettait le tonnage de ce cargo.

Il n'y a pas très longtemps qu'on a commencé à expédier directement de Leamington en Angleterre, mais, depuis les quelques mois que ce service est inauguré, trois cargos ont déjà quitté ce port avant le "Rein", pour les Iles britanniques avec des cargaisons des 57 Variétés. Le "Fagerstrand" transporta à Lon-

dres, Hull, Leeds, Bristol et Birmingham, 1,275 tonnes. Plus tard, ce fut le "Enare", à destination de Londres, Glasgow et Liverpool, avec une cargaison de 1,200 tonnes, et enfin le "Stargaard", en route pour Londres, Edinburg et Manchester, avec une autre cargaison de 1,200 tonnes.

La fabrique des produits alimentaires Heinz, à Leamington, Ont., a travaillé à pleine capacité au cours de la dernière saison, grâce à l'augmentation dans la demande de ces produits, à une excellente récolte de tomates et à la fabrication de nouvelles variétés.

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE



LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent de Paul (Comté Laval), P. Q.

Alors l'agent réunit les documents, et au même instant, il entend le téléphone sonner dans sa chambre. A grands pas silencieux, il rejoint son appareil; quelqu'un lui dit que sa soeur Mary est très malade et réclame sa présence à Londres. C'est un signal convenu du capitaine Reily, qui indique que le bey revient à son hôtel. L'agent retourne dans la chambre du bey, remet les papiers dans le mouchoir de soie, referme la mallette et la met sur une chaise qu'il pla-

Un quart d'heure après, un client obligé de partir pour Londres auprès de sa soeur malade demande sa note au bureau de l'hôtel; une demi-heure plus tard, Békir Samy bey ouvre toute grande la porte de sa chambre et renverse une chaise; une petite mallette de cuir tombe par terre et répand son contenu sur le tapis. Békir Samy bey le ramasse en jurant.

ce contre la porte.

Un peu plus tard, les photographies développées montrent au capitaine Reily de quel jeu il s'agit.

Le gouvernement français a profité de l'occasion qui s'offrait et préparé des traités avec les gouvernements polonais et turc, sans autre but qu'une action contre l'Angleterre. L'Empire Britannique, qui a déjà désarmé, se trouve en face de la France qui veut soutenir par de l'argent et du matériel de guerre la lutte des Kemalistes contre les Grecs, lesquels agissent euxmêmes sous l'impulsion des Anglais. Les documents révèlent que des traités secrets doivent être signés dès le lendemain entre les trois puissances: ces traités auront pour effet que les troupes françaises et polonaises prendront les armes en Haute-Silésie contre les troupes anglaises dès l'instant que l'Angleterre ne cèdera pas sur la question de Haute-Silésie. Ce serait la défaite certaine des troupes anglaises et une immense perte de prestige pour l'Empire. La France peut risquer le coup, parce que la Pologne deviendra, dès lors, un soutien précieux et inébranlable pour sa politique orientale et que la Turquie, qui sera grâce à l'aide française armée jusqu'aux dents, doit marcher et marchera contre les intérêts de l'Angleterre en Orient. Le conflit déjà existant sur la question d'Orient sera résolu en faveur de la France et les Anglais se trouveront partout en face d'un fait accompli.

Le capitaine Reily réfléchit à ce qu'il faut faire, il regarde l'une après l'autre les photographies de ces documents d'une immense im-

Par qui les guerres sont-elles voulues et déclanchées?

(Suite de la page 41)

portance; finalement, il a entre les mains la reproduction de cette lettre:

«Chère Madame.

«Je considère que mes pourparlers avec le groupe P. ont eu une fin favorable. Dans tous les cas, le terrain est bien préparé. Mais pour terminer l'affaire, la présence du ministre Jodko est indispensable tant que les personnes officielles locales ne sont pas compétentes. Suivant vos indications, je n'ai manqué de faire entendre que l'appui du Député L. est garanti. L'impression fut excellente. Néanmoins, il serait de toute utilité pour vous de causer encore une fois avec B. Peut-être trouveriezvous possible de le mettre jusqu'à un certain degré au courant de l'activité polonaise. D'après mon impression, l'affaire ne dépassera pas les limites de 150-200 mille francs.

> Votre dévoué, Moreau P. ce 26 juillet 21. Q-6

L'arrivée de Jodko avait été tenue secrète.

Dans le monde officiel de la politique, personne n'en a entendu parler, car l'alliance française contre l'Angleterre n'a de sens que si elle reste secrète, si les troupes anglaises de Haute-Silésie sont attaquées par surprise et si l'action prévue en Orient est exécutée non moins rapidement.

Reily se met à abattre des atouts. Le soir même, l'ambassade d'Angleterre appelle officiellement au téléphone le bureau compétent aux Affaires Etrangères et demande s'il est exact que le Polonais Jodko est en mission à Paris pour des conversations importantes.

Le gouvernement français ne comprend pas cette question; bien entendu, M. Jodko n'est pas à Paris. Il est sûr en tout cas que le gouvernement n'est nullement en négociations avec M. Jodko. Les Anglais prennent note de ces affirmations et remercient.

Mais les documents photographiés sont déjà à Londres.

Les troupes anglaises de Haute-Silésie se tiennent déjà sur leurs gardes; la flotte anglaise de la Méditerranée a reçu des ordres télégraphiques, les navires lèvent l'aucre et une grande manoeuvre navale se déroule à l'improviste. Dans les ports anglais, les soutes sont remplies de charbon.

Le capitaine Reily était en train de songer à tout cela avec agitation lorsqu'il reçoit un coup de téléphone de Mr. Edwards. Celuici dit qu'il est dans un café quelconque avec M. Solovaï et qu'il a mis l'homme dans sa poche à coups de billets de mille francs. Solovaï est complètement battu et a raconté... tout ce qu'il y avait déjà dans les documents, mais il a dit aussi que les accords doivent être signés le lendemain à 9 heures. Dans ce but, M. Jodko, qui joue le rôle principal en tant que représentant du gouvernement polonais, doit se rencontrer avec un haut fonctionnaire français et Békir Samy bey dans l'appartement d'un autre fonctionnaire.

C'est à 9 heures du soir que les accords franco-polonais doivent être signés à Paris, et à 7 heures (heure française), un agent français à Londres reçoit la visite d'un Anglais qu'il ne connaît pas. Celuici déploie brusquement un paquet de photographies en invitant le Français à les regarder. L'agent les regarde et reconnaît aussitôt, comme l'avait fait son adversaire le capitaine Reily, que les documents photographiés ont une immense importance pour la France et sa politique, Il lève les yeux sur l'Anglais grand et maigre qui est devant lui et dit d'une voix enrouée:

—D'où vous viennent ces papiers?

Je puis bien vous le dire car vous ne voudrez ni ne pourrez me trahir: ces documents sont tirés des archives secrètes du service d'informations anglais. Je voudrais vous les vendre.

La seule chose très importante pour les Français, c'est de savoir que les Anglais ont déjà photographié les traités que la France est sur le point de signer.

—Qu'est-ce que vous en demandez ?

—Mille livres, répond l'Anglais sans sourciller, et peu après, il est de nouveau dans la rue avec ses photographies en poche.

A son grand étonnement, le Français n'attend que trois minutes la communication téléphonique avec Paris et, au moment où l'Anglais qui lui avait rendu visite replace les documents dans les archives et rend compte de sa mission, à ce moment même la bombe éclate à Paris.

Tandis qu'on vient de déchiffer un message téléphoné urgent reçu de Londres et de reconnaître qu'une grande partie est perdue, les marchands de journaux crient sur les boulevards une grande nouvelle. Les journaux annoncent en gros caractères que l'ambassadeur de Pologne à Angora, M. Jodko, vient d'avoir un grave accident d'auto à Paris. Parfaitement, à Paris. Les gens qui ont déchiffré la dépêche de l'agent français de Londres savent que M. Jodko se rendait auprès d'eux au moment de l'accident pour signer d'importants traités.

Maintenant la partie est définitivement perdue et l'atout qui l'a fait gagner aux Anglais a été joué par le capitaine Reily de la façon suivante

Le même soir, il avait rencontré dans une rue sombre un chauffeur debout à côté d'une grosse voiture de quarante chevaux.

Le capitaine Reily resta un instant près du chauffeur; soudain un homme arrive en courant et dit quelques paroles brèves; le chauffeur saute sur son siège et l'homme s'assied à côté de lui. Le capitaine Reily demeure sur le trottoir, l'air songeur; la voiture fait entendre un ronflement sourd et démarre.

Elle prend deux virages; du trottoir, un homme fait un signe avec la main; quelques pas plus loin, un autre homme montre discrètement du doigt un petit taxi qui marche aussi vite qu'il peut. Maintenant le taxi prend un tournant et il arrive un accident.

L'occupant du taxi fut conduit sans connaissance au prochain poste de secours, avec des blessures sérieuses mais nullement mortelles

Cuis .

L'Angleterre avait pris de l'avance et pourtant elle n'eut pas de prétentions exagérées. Sur l'initiative de Llyod George, le président du Conseil, Briand proposa le 12 août 1921, au Sénat, de soumettre la question de Haute-Silésie à l'arbitrage de la Société des Nations. Lloyd George fut naturellement d'accord et il y eut un compromis dans lequel les deux pays s'entendirent sur ce point que la Haute-Silésie, que l'on avait toujours déclarée indivisible, devait être partagée entre l'Allemagne et la Pologne.

Nos Vieilles Familles Canadiennes

par EMILE FALARDEAU

Mlle A de B. Hull. Qué.

Il n'y a aucune raison qui justifie l'emploi de la particule de avant le nom Beaumont, et cela pour aucune famille du Canada. Il y a des noms qui sont tirés et sortis de qualités physiques, tels les noms de Grand, Gros, Blond, qui ont fait les noms propres de Familles Legrand, Legros, Leblond etc etc., de qualités morales, tels les mots de Bon qui à fait le nom de Labonté; Doux, celui de Ladouceur etc. etc., il y a d'autres noms qui ont pris leur naissance de profession, ou d'occupations, d'autres de noms d'endroits et ce'st justement d'un endroit: Beaumont, qui semble provenir du fait qu'il y a une petite montagne tout près.

L'ancêtre des familles Beaumont de

Charlesbourg est: Vincent Beaumont, né vers 1650, fils de Vincent Beaumont et de Jeanne Renou, du Bourg de Bray, compris dans l'évêché de Poitiers (c'est-à-dire un Poitevin), marié une première fois à Québec, en 1674, à Marie Gongauté dont il n'y a aucune descendance et une seconde fois, le 27 octobre 1692, à Charlebourg, à Marguerite Fasche fille de Nicolas Fasche et de Catherine Suret. Sa terre est toujours demeurée en la possession d'une famille Beaumont.

COUILLARD de BEAUMONT

Cela signifie qu'une famille Couillard, descendante de Guillaume Couillard a pris souche à Beaumont, dans le Comté de Bellechasse, pour différencer celle-ci d'une autre famille Couillard, aussi descendante de Guillaume Couillard, qui a pris souche dans un autre andaci. pris souche dans un autre endrois

BOHEMIER (de Ste-Anne des Plaines)

M. J. A. L. St-Norbert, Manitoba.

Le premier ancêtre des familles Bohé-

mier est:

Jean Boesmé, né vers 1640, fils de Pierre Boesmé et de Andrée Bonnet, de la Paroisse de Saint-Porchère, évêché de Poitiers (c'est-à-dire Poitevin) marié le 7 janvier 1668 à Québec à Marie Hué, fille de Marc Hué et de Marie Crespin, de la paroisse de Saint-Vivien, évêché de

BOURGAULT (de St-Pie de Guire)

Mme Dr. C. R. Québec.

Il est plus que probable que le pre-

mier ancêtre de ce nom est:
Gilles Bourgaud dit Hubert, né en
France et marié dans le District de Sorel
(les premiers registres de ce District ont
disparu) vers 1695, à Marie Marthe Gazaille, fille de Jean Gazaille et Jeanne
Touzet, demeurant à Contrecoeur.

CARRIERES (District de Saint-Jérome)

M. H. C. Ottawa, Ont.

Il y a eu différents colons du nom de

Il y a eu différents colons du nom de Carrier et Carrières qui ont fait souche mais il certain que le premier ancêtre des familles de Saint-Hermas, Sainte-Scholastique et lieux environnants fut:

Jean Carrier dit Carcassonne, soldat, né vers 1701 fils de Louis Carrier et de Catherine Réverdy de la paroisse de Saint-Michel Carcassonne, marié le 27 novembre 1731 à Montréal à Madeleine Gaudin, fille de Laurent Gaudin et de Anne Guérin.

COUILLARD

Mme J. R. Kenogami, Co. Chicoutimi.

Si les renseignements sont exacts, vous descendez sans aucune erreur de Guil-laume Couillard, né vers 1595, tout pro-bablement dans la Saintonge, (patrie de Monsieur de Champlain) qui, attiré par le fondateur de Québec lui-même, se maria à Québec le 26 août 1631 à Guil-lemette Hébett, fille de Louis Hébert et de Marie Rollet. Guillaume Couillard

demeura avec quelques familles réfugiées à Québec, au cours de la possession de cet endroit par les Anglais, sous les frères Kerth, et un de leurs enfants, né durant cet espace de temps, fut baptisé par un ministre protestant.

Mme A. F. Berthier.

L'ancêtre de toutes les familles de ce

nom est:
François Felland, né vers 1640, fils de André Felland et de Marguerite Bariteau, de la paroisse de Saint-Vincent, évêché de Malzais, marié le 11 juillet 1679, à l'église de Sainte-Famille, Ile d'Orléans, à Jeanne Françoise Milois, veuve de Jacques Paradis et fille de Jean Milois et de Jeanne Leroy.

GAGNON

M. Henri C. Manchester N. H.

Il nous est impossible de vous donner l'indication d'origine que vous demandez concernant Etienne Gagnon marié à Marie Morin. Nous ne possédons aucune information autres que celles des origines ou la source des noms Canadiens de langue Française et catholique. Tant qu'aux autres informations on peut toujours les trouver, mais je dois ajouter que Messieurs les Curés ne sont pas obligés de répondre lorsqu'il n'y a pas de timbre pour la réponse et en plus n'ont pas l'obligation de faire la recherche s'il n'y a pas d'argent pour la faire. Le soussigné, si la chose vous intéresse et vous n'êtes pas trop pressé, pourrait faire la recherche du mariage demandée, à un prix très convenable. Il nous est impossible de vous donner

GAGNON

H. O. Manchester.
A. G. Manchester.
Mlle C. S. L. Victoriaville.
O. G. Montréal.
J. G. Winnipeg.
Une abonnée, Fitchburg, Mass.

Dans la plupart des familles on semble être sous l'impression que toutes descendent d'un même colon.

D'abord il y a eu trois frères, fils de Pierre Gagnon et de Renée Boyer, de la paroisse de Tourouvre, en Perche. Donc par ces trois fils il y a trois souches collatérales et, en plus, plusieurs colons de nom de Gaillon qui a fait le nom de Gagnon à la suite de mauvaises prononciations. Il est impossible dans les circonstances actuelles de dire exactement duquel de ces colons descend une famille actuelle. Il faudrait auparavant faire la recherche par les mariages antécédants recherche par les mariages antécédants à vous en passant par ceux de votre père, votre grand-père, de votre aïeul, bisaïeul et trisaïeul, etc, etc., avant de pouvoir vous dire de qui vous descendez.

Mons M. C. le mariage dont vous pardra nécessairement payer quelque chose, car les curés des différentes paroisses n'ont pas l'obligation de faire la recherche sans avoir eu de l'argent, et si la demande ne se trouve pas chez eux ils peuvent garder cet argent comme com-pensation.

POULIN

Une abonnée de St-Marc des Carrières.

Il y a trois souches distinctes du nom de Poulin au Canada:

Première. — Pierre Poulain dit Lafontaine, Procureur du Roi, venu de la paroisse Vilbadoin, en Normandie, marié en France, à Anne Ploumette.

Deuxième. — Jacques Poulin, aussi marié en France à Marie Vilette.

Troisième. — Claude Poulin, né vers 1615, marié à Québec le 8 août 1639, à Jeanne Mercier, Française, née vers 1624. Le feu ayant détruit les registres antérieurs à 1640, il est impossible de fournir plus de détails.

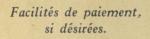
(Suite à la page 48)

(Suite à la page 48)

les réductions de janvier sont plus grandes que jamais cette année!

Nombre de femmes attendent les habituelles réductions d'après les Fêtes pour acheter leur manteau de fourrure. - Nous avons préparé une attrayante collection de nos plus nouveaux modèles, à de très appréciables réductions.

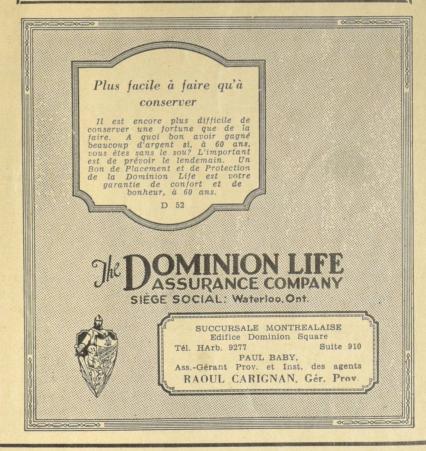
Nous vous invitons à venir vous rendre compte qu'actuellement nos prix sont non seulement les plus bas que nous ayons offerts depuis des années, mais aussi les plus bas que vous puissiez trouver où que ce soit, pour des fourrures de haute qualité.

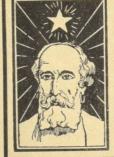




CHAS DESJARDINS & CIE

1170, rue Saint-Denis





POUR LA 1ère FOIS AU CANADA

Nous avons le bonheur de pouvoir correspondre avec le MAGE SARKAN, un des plus CELEBRES ASTROLOGUES du monde entier, très connu dans les milieux scientifiques et parmi les initiés pour sa science et SON POUVOIR QU'IL EXERCE MEME A DISTANCE. IL A FAIT VOEU de mettre ses dons extraordinaires de prévision au service de tous, et vous ofire GRATUITEMENT une étude de votre HOROSCOPE. VENEZ A LUI, il vous conseillera, vous dévollera votre avenir et vous montrera la ROUTE DU BONHEUR. Il vous guérira en tout: AMOUR, ARGENT, AFFAIRES, SANTE, et vous délivrera de vos timidités et de vos incertitudes. N'HESITEZ PAS; cette offre généreuse s'adresse à TOUS et à TOUTES. Envoyez vos noms (M. Mme ou Mile), date de naissance et adressez au MAGE SARKAN, Dept. 195, P.R.P., 22, rue Saint-Augustin, PARIS (2e), et vous recevrez une étude précise de votre horoscope. (Prière de joindre 10 cents en timbre de votre Pays pour frais d'écriture et d'envoi.)

TOUSSEZ-VOUS?

ATTAQUEZ LA CAUSE DE LA TOUX!

Votre gorge et vos conduits bron-chiaux sont tapissés de millions de pores qui fournissent continuellement l'huqui fournissent continuellement l'h midité nécessaire aux tissus délicats.

distribution de la contractiez un rhume.

C'est alors que les pores s'obstruent et que le flegme s'accumule, constituant un endroit favorable au développement des germes pernicieux. Il se produit de l'irritation et vous commencez à tousser.

produit de l'irritation et vous commencez à tousser.
Votre toux ne se passera que par l'écoulement plus abondant des sécrétions naturelles et par l'expectoration complète du flegme.

Pertussin, un remède scientifique prescrit par les médecins depuis des années, est extrait d'une herbe médicinale fameuse, qui a pour effet d'ouvrir les glandes minuscules, d'activer l'écoulement des sécrétions naturelles de la gorge et d'assurer un prompt soulagement contre la toux. Quand vous vous sentez la gorge asséchée, prenez Pertussin—il est absolument sûr. Dans les pharmacies. Bouteille d'essai gratuite en écrivant à Pertussin Limited, 263 avenue Atlantique, Montréal.

FEMMES DEMANDEES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 191. Toronto 8, Ont.

Voulez-vous faire Fortune?

SAVOIR CE QUE VOUS RESERVE L'AVENIR?

Aux lecteurs de ce journal, il est offert GRATUITEMENT une étude précise et détaillée.

détaillée.

Le Professeur le plus renommé de l'ASTROLO-GIE MODERNE vous révèlera les événements passés et futurs de votre vie, vous fournira les indications précises sur ce que vous devez faire, et ce que vous devez éviter pour trouver: BONHEUR—SANTE—AMOUR—FORTUNE, et pour vous préserver des désillusions et des contrariétés qui ont, jusqu'ici, attristé votre vie. La précision de ces calculs Astrologiques est merveilleuse et peut, à elle seule, vous donner le moyen de REUSSIR DANS LA VIE ainsi que de vous faire aimer de l'être qui vous est cher. Nombreux sont les Docteurs, Banquiers, Industriels, Artistes de Théâtre et de Cinéma, qui sont, grâce à ses études et à ses conseils désintéressés, parvenus au SUCCES et à la FORTUNE. Sans vous demander la moindre dépense, il vous fera atteindre les mêmes résultats. Donc, n'hésitez pas, et écrivez-lui de suite, en joignant 3 coupons-réponse internationaux (en vente dans les Bureaux de Poste) ou un billet de 25 cents pour frais de rédaction et d'envoi. Les timbres ne seront pas acceptés. Spécifiez si vous êtes Demoiselle, Dame ou Monsieur, en indiquant blen clairement votre Nom, prénom et date de naissance, ainsi que votre adresse exacte.

Adressez votre demande au Professeur ALPHA (Départ. 154) Rue de la Tour d'Auvergne, 36 ter, PARIS-9e. — Affranchissement Canada pour la France: 3 Cents.

Essayez la nouvelle MAYBELLINE



Ne brûlant pas les yeux -à l'épreuve des larmes — à l'épreuve des larmes
Embellissez vos yeux avec
la NOUVELLE Maybelline
— méthode toute nouvelle
et facile. Assombrit instantanément les cils. Les
fait paraître naturellement
longs et soyeux. S'étend
uniment. Aucune habilet
requise. Ne brûle pas les
requise. Ne brûle pas les
yeux. A l'épreuve des larmes. Noir ou châtain. 75c
aux comptoirs d'articles de
tollette. Distribué par Palmers, Ltd., Montréal.

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à:

Gypsia Produit

Gypsia Products Co. P.R. 55 W. 42 St., New-York

MARIAGE DE RAISON

(Suite de la page 6)

Le jeune homme eut un mouvement de stupeur; elle continuait avec une véhémence enfantine.

-Vous n'étiez pas une petite fille, vous! Vous ne désiriez pas qu'on vous appelât madame; ah! c'est bien mal, allez!... Je ne pourrai jamais vous aimer... je ne vous aimerai jamais... Et nous serons très malheureux, voilà tout.

-Mais, ma Léa, je vous adore! Vainement, il s'était agenouillé devant elle, essayant de l'apaiser.

-Non, non, je sais que vous ne m'aimez pas, disait-elle. J'ai lu une lettre... je sais que c'est un mariage arrangé... oui, je sais tout... Oh! mon Dieu! j'aurais mieux aimé le couvent comme Jacqueline!

-Un mariage arrangé? répétait Jean qui se demandait s'il ne perdait pas un peu la tête. Ma pauvre enfant, que voulez-vous dire? vous me rendez fou... pourquoi ne m'aimerez-vous jamais?... Voyons que vous ai-je fait pour que vous pleuriez ainsi, pour que vous me fuyiez, moi qui ne vis plus qu'en vous. Je souffre beaucoup, Léa, je vous as-

Et malgré la résistance de la jeune femme, il lui avait pris les mains, il lui parlait doucement, ar-

Elle secouait la tête d'un air triste et sérieux.

-N'essayez pas de me tromper, Jean, il y a trois jours, quand j'ai lu cette lettre?

-Enfin, Léa, quelle lettre, quelle lettre?

-Mais la lettre de madame de Prébois, fit-elle avec un peu d'impatience, en retenant mal les sanglots qui la suffoquaient.

De madame de Prébois! Que disait-elle?

-Elle disait à maman d'aller au bal de madame Salbert... elle disait que... Roméo et Juliette s'y rencontreraient... que... oh! l'affreuse lettre! je ne sais plus, moi... Elle parlait de vous, et puis elle disait... elle disait: «Ce sera un charmant mariage de raison!...» Oh! Jean, il fallait me prévenir... Est-ce qu'on peut jamais aimer une femme qu'on épouse par raison?

Léa, ma chère folle, s'écria-t-il. je comprends! mais ce n'était pas vous!... Ah! pourquoi madame de Prébois se mêle-t-elle de citer Shakespeare, au lieu d'appeler les gens par leurs noms!

Et c'était au tour de Léa de ne pas comprendre, mais elle se sentait vaguement rassurée, la lueur d'un sourire brillait déjà dans ses veux novés.

-Qu'est-ce que cela veut dire? interrogea-t-elle intriguée, en se dégageant un peu.

Le jeune homme riait mainte-

-Ma chère petite, c'est toute une histoire... un vrai roman que je vous raconterai, seulement...

-Seulement?

-Je voudrais vous entendre dire que vous ne doutez pas de ma tendresse, Léa, de ma tendresse infinie?

-J'ai confiance en vous, Jean.

-Alors, si vous me donniez la main en signe de pardon... voulezvous?

-Oui.

Et, lorsqu'il eut baisé cette main toute menue, il la retint prisonnière dans la sienne pour raconter la chère histoire de son bonheur.

Léa, nous nous connaissions à peine, quand j'ai passé à votre doigt cette petite bague qui vous rendait si fière, mais, depuis longtemps, je sentais qu'il est triste de vivre sans but, de travailler sans récompense, et, souvent, seul, le soir, j'évoquais la vision d'un doux fover où m'accueillerait un sourire, un baiser... Alors, vous savez, quelquefois on a besoin de se confier, je parlais à ma vieille amie, à madame de Prébois, je lui disais: «Vous qui aimez tant à bâtir des romans, me la trouverez-vous un jour, l'adorable créature que je

-Voyons, Jean, me réponditelle une belle fois, comment la rêvez-vous?»

Léa écoutait, attentive, elle attachait sur Jean des yeux très doux où passa soudain une inquiétude.

-Oui! comment la rêviez-vous, Jean? murmura-t-elle.

-Comment je la rêvais? fit-il en l'attirant près de lui. Blonde, très jolie... une bouche toute petite et des cheveux très fins que je bouclerais sur mes doigts... Et puis encore, mignonne, frêle, toute fragile comme ces bibelots délicats qu'on a peur de casser en les tou-

-Alors, dites-moi, elle est donc un peu fée, madame de Prébois?

-Oh! pas du tout, vous allez voir. Quand je lui ai dépeint ma chère merveille, elle a ouvert de grands yeux en disant» «Il n'est

pas difficile, ce Jean! Donnez-lui une beauté! Il sera très content.»

Et un peu plus tard, elle m'écrivit: «Mon ami, votre ange est de ce monde. Il y a longtemps que je le connais, que je l'aime, et que je le garde pour vous. Allez au bal de madame Salbert, je me charge de vous présenter à une jeune fille qui est très belle, remarquablement intelligente et parfaitement bonne. C'est mademoiselle Jacqueline de Mayran.»

Léa jeta un cri de joie, d'ivresse, sa tête tomba sur l'épaule de son mari.

-Jacqueline! C'était Jacqueline! Ah! quel bonheur, quel bonheur, Jean!

-Oui, mon adorée, c'était Jacqueline. Mais ce jour-là, je ne l'ai guère vue, cette pauvre Jacqueline... pour moi, il n'y avait plus qu'une jeune fille dans le salon de madame Salbert; c'était une enfant toute blonde, toute blanche, et mon coeur criait: «C'est elle, c'est elle!...» Ah! qu'il était beau, lumineux, ce bal!

-Oh! je me rappelle, madame de Prébois vous a présenté à moi. vous m'avez dit: «Que c'est triste, mademoiselle, de ne pas danser!» Moi j'ai pensé: «Quelle drôle de chose, un jeune homme qui ne danse pas!...» Mais je vous trouvais bien gentil tout de même...

-Et moi je vous trouvais ravissante et je vous aimais comme un fou... Madame de Prébois n'y comprenait rien. Je n'ai pas dit trois mots à Jacqueline et, un mois plus tard, vous étiez ma fiancé!

Jean contemple Léa. Elle est délicieuse, un peu pâle, les lèvres vaguement souriantes, ses longs cils ombrant sa joue.

-Léa, ma chère petite femme, dans ce temps-là, vous ne disiez pas que vous ne pourriez pas m'aimer?

-Oh! Jean, murmure-t-elle, Jean, ce n'était pas vrai... Je me sentais si malheureuse!... Je croyais faire un mariage de raison!

Et il lui répond:

-Vous ne vous trompiez pas, mon aimée; les vrais mariages de raison, ce sont les mariages d'amour.

Maman chérie, ne sois pas inquiète... Nous ne pleurons plus, nous sommes bien heureux et nous t'aimons de tout notre coeur.»

«Léa, Jean.»

Le caractère par les prénoms

ADRIEN

Les Adrien ont l'imagination forte et rêveuse. Ils ont la volon-té faible, passablement de sens pratique et d'habileté.

Ils sont affectueux et sentimentaux. Manières aimables. Gens de bonne compagnie qui aiment la

Franchise et loyauté.

ARMAND

Tempérament peu passionné, car la raison domine chez eux, le plus souvent.

Grande confiance en eux-mêmes, de l'aplomb et du courage.

Dans les affaires, ils sont rusés et prudents, tenaces et ne s'emballant pas facilement.

Economes et méthodiques.

CECILE

Les Cécile ont un caractère bien défini; il y a quelque chose de fin, de distingué, dans ce nom, mais aussi quelque chose de dur et de froid.

Les Cécile sont intelligentes; elles sont équilibrées, mais ne manquent pas d'esprit, car, bien que réservées, elles sont loin d'être ti-

De nature calme, douce même le plus souvent, elles sont aimantes, constantes dans leurs affections, mais sans grande expansivité. Dévouées et femmes de devoir.

Femmes de tête aussi, prudentes et sachant diriger leur barque.

Entrain et gaieté, grande activité et beaucoup d'ordre. Un tempérament affectueux, du coeur et de beaux sentiments. Peu de coquetterie. Une volonté des plus énergiques et portée vers le bien. Orgueil.

CONRAD

Grandes qualités de coeur, mais sous une apparence plutôt froide. Extérieur en général peu communicatif. Volonté calme et ferme. Décision et prudence. Egalité d'humeur. Imagination ardente, esprit ouvert à tout. Un caractère qui n'a rien de commun.

HELENE (Héléna)

Les Hélène ont de la sensibilité et du coeur. Volonté faible, inégale, obstinée; indolence, énergie faible.

Nom doux et sympathique que l'on peut résumer en ces quelques mots: coeur agité, volonté apathique, imagination en quête d'idéal.

VERONIQUE

Prénom très gracieux qui donne une intelligence vive et une imagination forte. De la sensibilité et de la vivacité.

Les Véronique sont des caractères intéressants, mais pas faciles, dont il faut gagner la confiance et

LE MENTHOL REND LES CIGARETTES PLUS FRAICHES

Les faits et les chiffres démontrent que le menthol a un effet bienfaisant.

Le menthol est un réfrigérant et il a des propriétés rafraîchissantes. Il est donc tout naturel qu'une cigarette au menthol ait une fumée plus fraîche qu'une ciga-rette sans menthol. Et c'est justement le cas de Spud... elle est plus fraîche à fumer parce qu'elle est rafraîchie au men-thol.

Quand Spud fut lancée, les manufacturiers ne voulurent pas s'en tenir à l'évi-dence des sens. Ils n'étaient pas satisfaits de savoir que Spud était "plus fraîche". Ils voulurent connaître exactement son de-gré de fraîcheur.

Le renseignement leur fut fourni par leur agent de publicité qui est un ingénieur. Il construisit un tabacomètre, ou en d'au-tres mots, une machine qui fume des ciga-rettes. Cette machine, munie d'un réser-voir à vide, d'un moteur, d'éléments ther-mo-électriques et d'un potentiomètre, mesure la température des cigarettes qu'elle

"Spud est plus fraîche de 16%" enrégistra le tabacomètre après des milliers de cigarettes.

Comment le menthol rafraîchit-il la fumée? Brièvement, voici ce qui se passe. Quand vous tirez une bouffée de fumée, les produits de la combustion, acides, aldébydes et gaz passent dans votre bouche avec la fumée. Dans une cigarette ordinaire, il ne se produit aucun changement dans la fumée. Mais dans une Spud, le menthol absorbe une partie de la chaleur ce qui fait que la fumée est plus fraîche. Voilà l'explication du bonheur de la bouche que Spud vous apporte... le fait qu'elle vous permet de vous adonner de nouveau librement au bon vieux plaisir de fumer.

Le bonheur de la bouche EN 3 TEMPS...

1ER TEMPS

Allumez une Spud. Ne vous laissez pas surprendre par sa fraîcheur de menthol. C'est ici que vos Vieilles Habitudes pourraient essayer de vous détourner. Mais les bons joueurs préparent toujours leurs coups d'avance. Et la première bouffée de Spud conduit au bonheur de la bouche.



2EME TEMPS

Fumez plusieurs Spuds. Le goût de menthol a disparu. la fraîcheur reste. Vous avez fait échec aux Vieilles Habitudes. Elles sont prêtes à admettre que le goût pur et frais de Spud entretient la sensibilité de votre palais et vous donne plus de plaisir à

SPUD se vend également en tabac haché fin pour ceux qui préfèrent rouler leurs cigarettes. Paquets



3EME TEMPS

Fumez un paquet entier de Spuds. Vous avez fait mat à vos Vieilles Habitudes. Vous avez pris goût aux Spuds et vous avez atteint votre but . . . saveur du bon tabac de Spud, fraîcheur pure et continuelle de Spud . . . le bonheur de la bouche avec Spud.



LES CIGARETTES À FRAÎCHEUR DE MENTHOL

FABRIQUÉES PAR ROCK CITY TOBACCO CO., LTD., QUEBEC CHEZ TOUS LES BONS MARCHANDS DE TABAC 20 POUR 25c



JANVIER

1—Personnes généreuses, parfois tristes et révoltées, succès en affaires avec de la persévérance. Doivent être prudentes, car sujettes aux accidents. Ne sont pas très robustes, bien que de santé généralement bonne. Doivent éviter l'isolement et chercher la distraction.

2—Esprit de domination, amour des voyages et du mouvement. Doivent étudier les arts et les sciences; entrer en affaires à leur compte. Peu portés à la rêverie; peu sanguins et pas très forts.

3—Activité, amour des voyages, constance dans les affections. Ne sont pas heureux tant qu'ils n'ont pas atteint les plus hauts sommets de l'amour ou de la science.

4—Ordinairement maigres, grands, bruns; penseurs, prudents jusqu'au soupçon, entreprises heureuses. Doivent mitiger leur entêtement. Ne sont heureux qu'entourés d'amis, n'aiment le jeu que par amour des combinaisons.

5—Esprit inventif, superstitieux, et parfois enclin à l'égoïsme et l'avarice. Doivent acquérir une instruction suffisante pour mettre à exécution leurs vastes projets. Peu démonstratives, parfois incompréhensibles.

6—Mélancoliques, peu portés à l'amour, amour des voyages sur mer, plutôt mystiques que religieux, inconstants et parfois lents de corps ou d'esprit. Surveiller leur imagination, avoir plus de persévérance et de confiance en soi. Doivent éviter de s'alarmer inutilement en affaires ou dans leur état de santé, doivent aussi éviter d'être sédentaires.

7—Les hommes sont travailleurs infatigables; gais et bons pour les autres. Les femmes ont tellement le goût de l'élégance qu'elles doivent prendre garde à l'extravagance. Amour des compliments mais non de la flatterie, loyauté et amour solide.

8—Caractère spontané; intelligence vive, pensée rapide, douceur et amabilité, agréables en société. Ces personnes doivent se marier jeunes et entreprendre sans retard

L'HOROSCOPE DU MOIS

Les lecteurs de La Revue Populaire seront sans doute heureux de consulter l'horoscope ci-dessous qui a été consciencieusement préparé spécialement à leur intention.

la vie sérieuse qui les éloignera de bien des écarts.

9—Défiance poussée à l'extrême qui paralyse l'initiative, mais sobres, laborieux, patients et tenaces. Cultiver les mathématiques et les sciences sérieuses. Peu enjoués et peu conciliants, mais peu gobeurs; ne sont pas déloyaux en amour.

10—Amour de la toilette et de l'élégance; activité, indépendance et persévérance. Ne tiennent pas tant à briller qu'à plaire. Doivent empêcher la jalousie de s'emparer de leur meilleur jugement.

11—Doivent chasser la mélancolie et ne pas céder à leur penchant, à l'égoïsme. Favorisés du côté de l'amour. Ne doivent pas aimer trop l'indépendance à laquelle ils sont sujets jusqu'au point de compromettre une entreprise.

12—Inventeurs et perfectionneurs. Amour de la parure et de la dignité. Ne sont pas superstitieux, pas sédentaires, pas rebelles aux véritables mouvements d'enthousiasme. Se méfier de leur humeur trop vive et ne pas se laisser abattre par des pertes d'argent dues parfois à un excès de générosité.

13—Portés à la paresse et souvent changeants, mais d'une nature sensible. Les femmes doivent se méfier de leur amour; se méfier de leur coeur qui les trahit souvent.

14—Sang-froid extraordinaire parfois poussé jusqu'au mépris de la vie. Manque de calme, de pondération et de prudence en amour; cependant en affaires, grâce à l'influence de Saturne, il y a contrôle presque complet de l'individu.

15—Intuition remarquable et conception spontané; amour des sciences ocultes, de la magie et de l'astrologie. Le sens positif est développé à cause de l'influence de Mercure. Ne sont pas toujours délicats dans les affaires. Les femmes, plutôt gracieuses et fort attirantes, doivent éviter d'abuser de leur pouvoir, si elles veulent être heureuses en ménage.

16—Confiance en soi-même, orgueilleux, amis du faste. Peuvent se montrer galants mais doivent se surveiller à cause de la vivacité de leur nature. Sont rarement modestes et pondérés, et sont plutôt aimés de plusieurs que d'une seule personne. 17—Les hommes comme les femmes réussissent dans leurs entreprises, travailleurs infatigables. Doivent se marier jeunes. Ne sont pas souvent victimes de flatteurs et courtisans, bien que les compliments ne leur déplaisent pas. Les enfants ayant beaucoup d'aptitudes, aux mères de les découvrir et de les développer.

18—Persévérance et confiance en soi, parfois poussées jusqu'à la présomption. Doivent se surveiller afin de ne pas abuser de leur audace. Ne doivent pas rechercher la solitude. Ne doivent pas se surmener puisqu'il y a prédisposition astrale.

19—A cause de leur amour des splendeurs les hommes et les femmes nés ce jour, ont un grand nombre d'amis dont ils se font comme une cour. Doivent se surveiller puisque cet amour des splendeurs pourrait les porter à acquérir du bien par des moyens parfois douteux.

20—Capricieux et parfois égoïstes, mais très mélancoliques. Cependant grande activité d'imagination; amour du changement. Ne sont pas invulnérables, et les femmes sont surtout portées à confondre l'enthousiasme avec le véritable amour.

21 — Pétulants, dominateurs, prodigalité et mépris du danger. Ne doivent pas fréquenter les réunions trop joyeuses ou trop bruyantes et se méfier toujours de leur premier mouvement.

22—Vifs de corps et d'esprit, habiles aux exercices physiques, à la danse et dans les sports, ce qui ne les empêche pas d'être habiles en affaires. D'ordinaire ne sont pas grands et ne sont guère portés à diriger les foules. Ne doivent pas copier les autres, leur originalité étant suffisante pour les faire parvenir au succès.

23—La force domine; ils aiment le confortable et le plaisir, et ont du magnétisme naturel. Peu démonstratives et souvent incomprises, ce qui ne veut pas dire que ces personnes sont réfractaires à l'amour.

24—Ces personnes aiment la mise élégante, les plaisirs. Doivent toujours suivre leur première pensée qui est toujours bonne. Ne sont pas batailleuses et non indifférentes aux belles formes, et bien que



rêveuses, ne sont pas toujours patientes.

25—Doivent rechercher les compagnies gaies, et avoir un peu plus de confiance dans le prochain. Ne sont pas paresseuses. Eviter trop d'indépendance qui les pousserait à la révolte et éviter aussi la solitude qui pour eux est souvent mauvaise conseillère.

26 — L'influence prédominante du Soleil en fait des inventeurs et des savants pour qui l'étude est un jeu; sont destinés à souffrir dans leurs inclinations. Ne sont pas rancunières

27—Les personnes nées ce jour, ont l'imagination très active, aiment la bonté et la bonne compagnie, et sont généreuses à l'occasion. Ne sont pas constantes, mais un premier succès suffit parfois à faire prédominer l'influence de Saturne.

28—Personnes d'un caractère violent, mais subissant comme contre-poids l'influence de Saturne, combinaison produisant souvent les penseurs et les esprits dirigeant dans l'industrie, le commerce. Succès en amour.

29—Désir du gain, aptitude aux affaires, amour des sciences positives, vivacité des mouvements, promptes décisions. Ne sont pas souvent heureuses dans un mariage avec une personne dont l'imagination est trop vive. Ne doivent pas abuser de leur puissance cérébrale.

30—Esprit de domination, mais succès parfois lent à venir, toujours certain avec de la persévérance. Sérieux avec effort. Moyennement constants. Succès faciles mais pas toujours durables en amour. Ces personnes doivent s'efforcer d'être moins volages, jusque vers la maturité, alors que le succès commence réellement à leur sourire.

31—Saturne l'emporte sur Vénus et les personnes nées à cette date, bien que capables d'aimer, ne négligent cependant pas leur intérêt pour cela. Doivent toutefois surveiller leurs penchants naturels. Ne devraient cependant pas commencer trop jeunes à se lancer dans les affaires à leur compte.

Chronique Culinaire

Par Germaine Taillefer

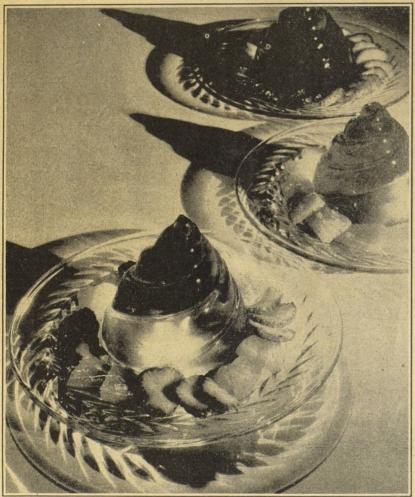
Directrice de la Chronique Culinaire de la Revue Populaire

DINDE DES FETES FARCIE casserole et de temps à autre avec AUX MARRONS. un peu d'eau ou de bouillon. Lors-

Préparer la dinde, la vider, garder le foie, le coeur, le gésier, les couper en petits morceaux, les faire revenir dans une petite poêle avec 2 cuillerées à table de beurre, 1 petit oignon hâché, 1 branche de céleri, et deux branches de persil hâchées, et 1 tranche de mie de pain émiettée. Enlever à l'aide d'un couteau pointu, la première casserole et de temps à autre avec un peu d'eau ou de bouillon. Lorsqu'elle est cuite la retirer et finir la sauce avec ½ cuillerée à table de farine et 1 tasse de bouillon ou d'eau.

OEUFS A LA CREME SUR ROTIES

4 oeufs cuits durs, tranchés 2 c. à table de beurre



rnow General roods Limited

Un dessert appétissant

enveloppe de 50 marrons, les mettre en casserole avec assez d'eau pour les couvrir, les faire cuire 10 minutes, enlever la seconde enveloppe, les mélanger à la farce déjà préparée, assaisonner de sel et de poivre, en farcir la dinde. Préparer un fond de casserole avec 4 cuillerées à table de beurre oa de graisse de rôti, 1 oignon, 1 carotte tranchée, 1 branche de céleri. 2 branches de persil, faire revenir ces légumes, y déposer la dinde après l'avoir bardée de 4 petites tranches de lard frais, la cuire au four 20 minutes par lb de viande: l'arroser souvent avec le jus de la

2 c. à table de farine

 $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel

½ c. à thé sauce Worcestershire Heinz

1 tasse de lait

2 c. à table ketchup aux tomates Heinz

Faire fondre le beurre dans une casserole, ajouter la farine, agiter jusqu'à mélange parfait, ajouter le sel, la sauce Worcestershire et le lait. Faire cuire jusqu'à épaississement. Ajouter le ketchup et verser la sauce sur les oeufs. Servir deux tranches de rôties beurrées. Emietter sur les oeufs à la crème une partie des jaunes.



Observez les hommes

au restaurant

Si vous voulez vous rendre compte de l'attitude des hommes à l'égard du ketchup, faites une simple observation la prochaine fois que vous irez au restaurant.

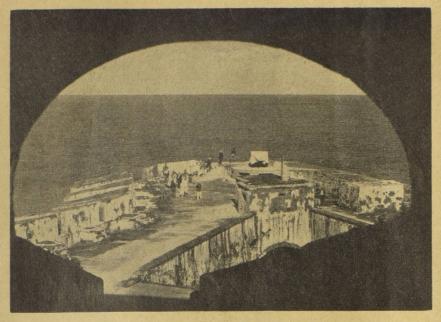
Consciemment ou non, tout homme porte invariablement la main vers la bouteille de Ketchup aux Tomates Heinz — voilà ce que vous constaterez. Les restaurateurs savent que ce délicieux Ketchup rehausse sensiblement le goût des mets. Aucun autre condiment n'excite plus l'appétit.

Il est fait de tomates provenant de graines de choix et mûries au grand soleil, dans la région fertile qui entoure Leamington — et ces tomates sont cueillies, cuites, mêlées à d'exquises épices orientales, d'après l'exclusive méthode Heinz, et embouteillées le même jour.

Pour rendre vos repas plus agréables et plus profitables, ayez toujours sur la table une bouteille de Ketchup aux Tomates Heinz.

KETCHUP AUX TOMATES
HFIN7 UNE 57

Fabriqué à Leamington, Ontario, depuis près d'un quart de siècle



Le fort Morro, à San-Juan de Puerto-Rico

Croisières aux Antilles

... aux îles de soleil et d'éternelle verdure

DE NEW-YORK

7 JANVIER

14 JANVIER

28 jours

Duchess of Bedford

\$280 et plus

14 jours

Empress of Australia

\$155 et plus

Fuyez l'hiver, ses frimas et ses rigueurs. Voguez vers les îles ensoleillées des Antilles sur un paquebot offrant tout le luxe moderne. A bord, tous les sports et amusements, y compris la natation dans une piscine alimentée d'eau de mer. Visitez des villes historiques, admirez d'incomparables panoramas. Faites cet hiver une croisière aux Antilles sur un de ces deux superbes paquebots du Pacifique Canadien.

Le 7 janvier, le Duchess of Bedford partira de New-York pour une croisière de 28 jours. Escales aux Bermudes, Puerto-Rico, Martinique, Barbade, Trinidad, Vénézuéla, Curaçao, Panama, la Jamaïque, la Havane, Nassau.

Le 14 janvier, l'Empress of Australia quittera le port de New-York pour une croisière de 14 jours, touchant les Bermudes, la Jamaïque, la Havane et Nassau.

Réservez sans tarder. Imprimés descriptifs, plans du paquebot et tous renseignements de votre agent local ou des agents du

PACIFIQUE CANADIEN



Bains de soleil à bord du paquebot.

Nos Vieilles Familles Canadiennes

(Suite de la page 43)

BIDEGARE

Mme A. B. Québec.

Ce nom est devenu la source de deux noms actuels dont celui-ci et celui de Debigaré, pour des causes que nous ne connaissons pas, mais que nous croyons être le résultat de mauvaises prononcia-tions.

tions.
L'ancêtre est:
Pierre Bidegaré, né vers 1725, fils de
Martin Debigaré et de Marie Yoterche,
de la paroisse de Daspard, dans le diocèse de Bayonne, marié le 14 novembre
1757 à Québec à Ursule Charlotte Fluette, fille de Louis Fluette et de Marie
Charlotte deGuise.

CHRETIEN

A. C. Ottawa.

Il y a plusieurs colons du nom de Chrétien qui ont fait souche au Canada. Nous donnons ici les souches des qua-

Chrétien qui ont fait souche au Canada. Nous donnons ici les souches des quatre premiers.

Premier. — Michel Chrétien, né vers 1635, fils de Jacques Chrétien et de Catherine Niverd. Marié le 13 octobre 1665, Québec, à Marie Meunier, née en France vers 1642, fille de Claude Meunier et de Catherine Charpentier, de la paroisse de Saint-Antoine de Compiègne, comprise dans l'évêché de Soissons.

Deuxième. — Vincent Chrétien, frère du précédent, né vers 1643, marié plus que probablement en France à Anne Leclerc, vers 1665.

Troisième. — Toussaint Chrétien, de la paroisse de Saint-Eustache de Paris, marié vers 1650 à Paris, à Françoise Bertault, vint au Canada accompagné de son épouse et de ses enfants.

Quatrième. — Jean Chrétien, marié vers 1665, à Geneviève Lechasseur, en France. Dans les circonstances actuelles il est impossible à aucum lecteur du nom de Chrétien de se dire quel est l'ancêtre de leur lignée sans avoir auparavant fait la recherche par les mariages antérieurs à ceux qui vivent.

CLERMONT DIT PONTUS

CLERMONT DIT PONTUS

O. C. Red Deer, Alta.

Ce devrait être plutôt Pontus dit Cler-mont, parce que le surnom de Clermont qui est devenu nom de famille a été tiré d'une ville de France qui s'appelle Cler-

mont.
L'ancêtre des familles actuelles Clermont dit Pontus ou vice-versa est:
Guillaume Ponteu, né vers 1706, fils de Pierre Ponteu et de Catherine Rodon, de la paroisse de Saint-Eloi, comprise dans le diocèse de Clermont en Auvergne, marié une première fois le 24 novembre 1732 à Marie Charlotte Fardeau, et une seconde fois, le 24 novembre 1738, à Lanoraie, district de Joliette, à Marie à Lanoraie, district de Joliette, à Marie Anne Boucher, fille de Charles Boucher. Les descendants actuels proviennent du second mariage.

DEBLOIS

Mlle J. D. Chicoutimi.
L'ancêtre des familles de ce nom est :
Grégoire Deblois, né vers 1632, venu
de la paroisse de Champagne-Montoy,
comprise dans l'évêché de Poitiers (c'estdire un Poitevin), marié le 11 septembre 1662, au Château-Richer, à Françoise Viger, née vers 1646, venue de la Ville d'Angers.

Les registres de la paroisse du Château-Richer pour le règne d'un curé ne sont pas complets, parce que ce prêtre n'a pas suivi la coutume établie d'inclure les noms des parents des conjoints.

DESAUTELS DIT LAPOINTE

Mme J. E. S. D. Pinewood, Ont.

L'ancêtre de toutes les familles de ce

nom est:
Pierre DesHôtels, né vers 1632, fils de
Thomas DesHôtels et de Marie Buisson,
de la paroisse de Malicorne, comprise

dans l'évêché de Mans, marié le 11 janvier 1666, à Montréal, à Marie Remy, fille de Nicolas Remy et de Marie Vi-

net.

D'après "les Colons de Montréal" de Monsieur E. Z. Massicotte, Pierre Desautels dit Lapointe serait arrivé à Ville-Marie (Montréal) durant le cours de l'année 1653, il serait venu ici pour protéger cette place contre les attaques des Iroquois. On le trouve enrolé dans la septième brigade de la Sainte-Famille de Jésus, Marie, Joseph, formée à la demande de Monsieur de Maisonneuve, et en 1665, le trois mai, il reçoit pour ses services une concession de terre.

Nous prions le lecteur de voir le nom Bidegaré.

GOYETTE

J. G. Longueuil.

L'ancêtre de toutes les familles actuelles de ce nom au Canada est:

tuelles de ce nom au Canada est:
Pierre Goguet, né vers 1620, et marié à Louise Garnier, vers 1650, en France.
Ceux-ci vinrent au Canada et plus particulièrement à Ville-Marie (aujourd'hui Montréal) durant le cours de l'année 1659. Lors d'une attaque contre Montréal en 1661, Pierre Goguet fut emmené prisonnier par les Iroquois. Il reçut une concession de terre le 9 décembre 1665. situé sur l'île de Montréal.
Les autres détails demandés sont considérés commerciaux et nous ne possédions pas ces renseignements.

dions pas ces renseignements.

GRENIER

C. G. Montréal.

Nom tiré de l'endroit où l'on emmagasine le grain. Ce nom est connu parmi
les plus anciens.

Au Canada il y a eu au moins vingt
colons de ce nom, venu des différentes
parties de la France et tous étrangers les
uns des autres, qui ont fait souche ici.
Je ne craindrais pas d'ajouter en plus
qu'il y a actuellement des familles Grenier dont les ancêtres portaient le nom de
Garnier, ces noms ayant été confondus
l'un pour l'autre à la suite de mauvaises
prononciations. Pour toutes ces raisons
malgré notre bon vouloir de vous renseigner il nous est impossible de donner
ici toutes les souches.

LEGAULT DIT DESLAURIERS

S. L. Montréal.

Nous vous prions de lire "La Revue Populaire" du mois de mai 1932 et vous trouverez la réponse sur cette famille.

E. T. dit L. Montréal.

L'ancêtre des familles actuelles Ma-

jeau est: Sébastien Mago, né vers 1700, fils de Sébastien Mago, ne vers 1700, fils de Antoine Mago et de Antoinette Bonnier, de la Paroisse de Saint-Nicolas, comprise dans l'évêché de Boulogne-sur-Mer, en Picardie, marié le 7 janvier 1734, à Montréal, à Elizabeth Gouin, fille de Sébastien Jean-Baptiste Gouin et de Marie-Louise deBainville.

MORIN

E. M. M. New-York, E. U.

Ce nom tire sa source d'un ancien peuple de la Gaule, les Morini. Ce nomest très répandu en France, en Belgique et dans d'autres pays, parce qu'il a sa souche vers le douzième siècle et peutêtre plus avant.

Il y a eu dix-sept colons du nom de Morin venus de différents endroits de la France et c'est la raison pour laquelle il nous est impossible de dire quel est l'ancêtre d'une famille actuelle de ce nom.

\$10000 EN PRIX

Donnez un nom au GATEAU MYSTÈRE "MAGIC" de Madame Lacroix 1er prix \$250.. 2ème prix \$100.. 3ème prix \$50.. 60 prix de \$10 chacun

Voici la recette de Madame Lacroix...Pouvez-vous lui donner un nom?

1½ tasse farine à pâtisserie (ou 1 tasse farine à pain)

1/2 tasse cacao

½ tasse beurre
1 tasse sucre

2 oeufs

1 pomme de terre (gros-seur moyenne) bien cuite et pilée

3 c. à the Poudre à Pâte
"Magic"
1 pincée sel 1 c. à thé vanille 1/2 tasse lait

Défaites le beurre en crème avec ½ de tasse de sucre. Battez les blancs d'oeu's ferme et ajoutez ½ de tasse de sucre. Mettez de côté. Battez les jaunes d'oeu's avec le reste du sucre et ajoutez au beurre. Ajoutez la pomme de terre pilée avec le lait et battez blen. Tamisez ensemble les ingrédients secs et ajoutez au premier mélange en brassant à fond. Incorporez légèrement les blancs d'oeu's. Aromatisez de vanille. Versez dans les moules à gâteau bien graissés et cuisez durant 25 à 30 minutes dans un fourneau chauffé à 375. Etendez de la guimauve entre les couches et recouvrez le gâteau avec la Glace Mousseuse.

GUIMAUVE

1 c. à soupe gélatine 1 tasse sucre

I tasse sucre I pincée sel Faites tremper la gélatine dans 5 cuillerées à soupe d'eau froide. Faites un sirop avec le sucre et 5 cuillerées à soupe additionnelles d'eau. Cuisez jusqu'à ce que le sirop fasse des fils. Ajoutez la gélatine. Laissez refroidir jusqu'à ce que le mélange ait pris la consistance d'un sirop. Aromatisez avec le jus de citron et battez ferme. Etendez sur le gâteau,

GLACE MOUSSEUSE

1 tasse cassonade 4 c. à soupe d'eau 2 c. à soupe sirop de maïs 1 blanc d'oeuf

Mettez tous les ingrédients dans un bain-marie. Battez jusqu'à ce que le mélange soit devenu ferme. Etendez sur le gâteau avec le plat d'un couteau. Décorez à votre gré avec des cerises au marasquin.

MADAME R. LACROIX, directrice adjointe de l'Ecole Ménagère Provinciale, à Montréal, emploie la Poudre à Pâte "Magic" exclusivement dans ses cours. Voici ce qu'elle dit: "Il est d'importance vitale que chaque démonstration de cuisson soit réussie à la perfection. Pour ma part, je me sers toujours et recommande la Poudre à Pâte 'Magic'. Elle fait toujours lever la pâte de façon uniforme et assure des résultats satisfaisants chaque fois que vous l'employez".

Toutes les ménagères canadiennes voudront prendre part à cet intéressant concours...

AIMERIEZ-VOUS à gagner \$250? Il vous suffira pour cela de trouver un nom pour ce Gâteau Mystère "Magic". Vous avez autant de chance de gagner un prix que n'importe qui. Il y a d'ailleurs 63 prix en argent à gagner dans ce con-

Madame Lacroix a créé une merveilleuse nou-velle recette de gâteau. C'est une recette délicieuse, pratique et aussi économique—une recette très facile à exécuter.

On entendra beaucoup parler ce mois-ci, dans tout le Canada, du Gâteau Mystère de Madame Lacroix. Ce sera le gâteau du mois.

Mettez-vous donc à l'oeuvre sans tarder pour trouver un nom approprié. Examinez la recette-n'est-ce pas qu'elle parait devoir donner un gâteau exquis? Mais n'oubliez pas de suivre l'exemple de Madame Lacroix—employez de la Poudre à Pâte

Car la Poudre "Magic" est un produit sur lequel on peut toujours compter. C'est même pour cela que la plupart des diététistes et professeurs d'art culinaire du Dominion l'emploient exclusivement. Ils savent par expérience que la "Magic" donne invariablement les meilleurs résultats dans la cuisson des pâtisseries.

Décidez-vous immédiatement à participer à ce Concours "Magic". Lisez-en les conditions. Elles sont des plus simples. Les prix vont être gagnés par quelques-unes. Vous pouvez être de celles-là!

Règles du Concours - Lisez attentivement

- Tout ce que vous avez à faire, c'est de donner un nom au gâteau mystère. Seulement un nom de chaque
- 2 Ecrivez en caractères détachés, au haut de votre feuille de papier et à l'encre (ou au clavigraphe) les mots "Gâteau Mystère de Madame Lacroix". Ecrivez audessous le nom que vous suggérez pour le gâteau. Puis, dans le coin inférieur écrivez clairement et distinctement votre nom et votre adresse. Ne vous servez pas
- N'envoyez pas le gâteau lui-même, mais seulement le nom, ainsi que vos nom et adresse. Il n'est pas même nécessaire de faire cuire le gâteau pour prendre part
- 4 Les membres de notre organisation ou leurs parents ne sont pas admis à participer à ce concours.
- Le Concours se terminera le 31 janvier 1933. Aucune entrée portant une oblitération postale postérieure à minuit, le 31 janvier, ne sera prise en considération. Les entrées insuffisamment affranchies à la poste ne seront pas non plus considérées.
- 6 Les juges: Les noms gagnants seront choisis par un comité de trois juges impartiaux dont les décisions
- currents dans le mois qui suivra la fin du concours.

 8 Dans le cas ou deux personnes ou plus donneraient le même nom gagnant, le montant entier de l'argent des prix sera payé à chacun des concurrents ex-aequo.
- 9 Où envoyer les entrées: adressez-les au Rédacteur du Concours, Gillett Products, Fraser Ave. et Liberty St., Toronto, Ont.

NOTE: Il y aura d'autres Gâteaux Mystère "Magic". Sur



NE CONTIENT PAS d'ALUN. Cette dé-claration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne con-tient pas d'alun ni d'ingrédients nui-sibles.

des ménagères qui cuisent à la maison. Contient des douzaines de recettes éprouvées pour la préparation de mets appétissants. Envoyez le coupon aujourd'hui.

GILLETT PRODUCTS

L.R.1

Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont.

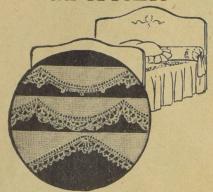
ONTAINS NO AL

Veuillez m'envoyer gratis une copie du Livre Culinaire

Adresse.....

Ville

Effets de Couleurs au Crochet



Les dessus de lits de couleurs sont populaires aujourd'hui et les bordures de taies d'oreillers doivent s'assortir. L'on peut obtenir de merveilleux effets de couleurs avec le fil mercerisé Mercer-Crochet de J. & P. Coats. Pour garnitures de lingerie, bordures de serviettes, services à goûter et travaux au crochet de toutes sortes, servez-vous de ce fil richement mercerisé et d'un lustre durable. Il ne casse pas, ne s'emmêle pas ni ne tire. Demandez le Mercer-Crochet de Coats, en balles commodes. Les couleurs sont durables-elles comprennent le blanc, l'écru et de magnifiques teintes pastel.

MERCER-CROCHET J. & P. Coats

Fabriqué au Canada

THE CANADIAN SPOOL COTTON CO.,

MONTREAL Fabricants du Coton en Bobines Coats et Clark

2 pour 25c





3 pour 25c

Vous pouvez acheter en toute confiance les papiers de toilette WESTMINSTER et PUREX. Doux et soyeux, pour la sécurité du bébé. Stérilisés! Bien enveloppés! Ne coûtent pas plus cher que les papiers de toilette douteux.

Aux pharmacies et épiceries Distributeurs :

MacGregor Paper & Bag Co. Inc, Montréal

REUSSI (GRATUITEMENT)



La Chronique des Collectionneurs de Timbres

Par LEONIDE JASMIN

Résultats de notre

GRAND CONCOURS DE NOVEMBRE

REPONSES

1-Charité; 2-Dante; 3-Colombie (Antioquia); 4—Thessalie (Turquie); 5-Iles Ioniennes; 6-Cochin (Indes Anglaises); 7-Bateau 50c (blue-nose); 8-Italie; 9 — Trente-quatre; 10 — Brésil. Roi Albert de Belgique, le président

LAUREATS

Basés sur la majorité (312 réponses)

- 1-H. Bissonnette, Montréal
- 2-Mile Gabrielle Grisé, St-Césaire
- 3-Rév. Frère Romuald, Trois-Rivières
- 4-Mlle Raymonde Rivard, Outremont
- 5-Roland Taschereau, Québec
- 6-Rév. Frère Abel Etienne, Iberville
- 7-G. Rivet, Outremont
- 8-P. Guimont, Montréal
- 9-Rév. Père Blaise, Montréal
- 10-Albert Patterson, Montréal
- 11-Mlle Y. Grignon, Ste-Agathe
- 12-Dupont, Anvers, (Belgique)
- 13-P. Bilodeau, Montréal
- 14-R. Frère Léonce, Coaticook
- 15-Ch. Brisley, Détroit
- 16-Claude Faribault, Montréal
- 17-Mile Georgette Hardye, Montréal
- 18-Mlle Paule Pagé, Montréal
- 19-Mlle Georgette Archambault, Granby
- 20-M. Helbronner, Montréal
- 21-J. E. Guimont, Saint-Jean

LES 21 PRIX SERONT ENVOYES AUX GAGNANTS LE 5 JANVIER

DERNIERES NOUVEAUTES

Autriche. - Timbres de bienfaisance, paysages. 4-6-12-25-40 pfg. valeur 70c.

Autriche. — Timbre de bienfaisance Monsgr. Seipel. 50-50 g. 25c.

Bolivie. -Poste Aérienne. 5-10-15-25-30-50 1 b.

Commémoratifs 10e anniversaire de la marche sur Rome. 16 valeurs — 1.75

Manchouko (nouveau pays). - 18 timbres, paysages et Président Pou-Yi.

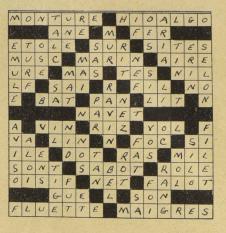
Belgique. — Commémoratifs. 3 timbres

Prof. Piccard.

\$10 — A GAGNER CHAQUE MOIS — \$10

Toutes les bonnes solutions sont tirées au sort et les DIX premières sortantes gagnent chacune un prix de \$1.00. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous, dici le 15 janvier, inclusivement. Adressez: LEŞ MOTS CROISES, La Revue Populaire, 975, rue de Bullion Montréal.

SOLUTION DU PROBLEME NO 12

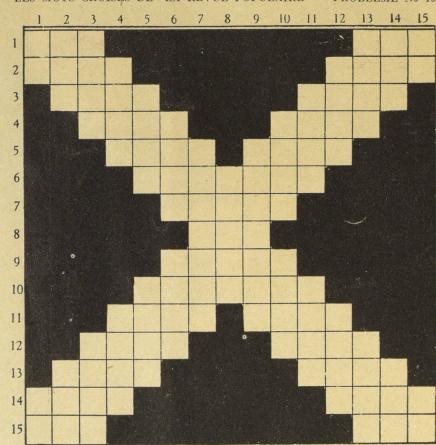


PARU DANS LA REVUE POPULAIRE DE DECEMBRE

Les DIX gagnants du Concours No 12, parue dans LA REVUE POPULAIRE du mois de décembre, sont :

Mlle Marguerite Tremblay, 162, 4e avenue, Québec. — Mme Alphy L. Blais, casier 221, Thetford Mines, P. Q. — Mlle Yvette Cantin, 6554, De Normandville, Montréal.—M. Paul E. Charbonneau, 5, rue Sterling, Ville Lasalle, P. Q. — Mme Robert Warren, Pointe-au-Pic, comté de Charlevoix, P. Q. — Mlle Irène Hébert, 738, rue Bloomfield, Outremont, P. Q. — Mlle Andrée Rive, 1221, rue Berri, Montréal. — Mme J. Ant. Huard, 27½, avenue Cartier, Québec, P. Q. — Mlle Lucile Robert, Beauharnois, P. Q. — Mlle Annette Daniel, Saint-Esprit, comté de Montcalm, P. Q.

LES MOTS CROISES DE "LA REVUE POPULAIRE" — PROBLEME NO 13



ADRESSE

NOM

HORIZONTALEMENT

- 1.—Conjonction qui marque la preuve. Port de Finlande.
- 2.—Habit de cérémonie. Espace indéfini dans lequel se meuvent les astres.
 3.—Une des cinq parties du monde. Patrie de Pasteur.
- -Vulgairement appelé pied-de-veau. Partie d'une voiture.
- -Manière d'être, situation. Demi-mas-que employé dans les bals costumés.

- 5.—Maniere d'etre, situation. Demi-masque employé dans les bals costumés.
 6.—Fleuve des Etats-Unis qui se jette dans le golfe du Mexique.
 7.—Empreinte, vestige.
 8.—Epoque.
 9.—Instrument qu'on laisse tomber pour fixer un ravire.
 10.—Quatre-vingts (vieux).
 11.—Insecte très nuisible. Nom de plusieurs rois de Suède.
 12.—Partie la plus basse dans l'intérieur d'un vaisseau. Ordonnance, loi.
 13.—Genre de légumineuses grimpantes. Titre des descendants de Mahomet.
 14.—Petties cornes du bois d'un cerf. Anciennes monnaies.
 15.—Ruisseaux. Aride.

VERTICALEMENT

- Initiales d'une race qui nous est chère. -Conseiller du roi (initiales).
- Conseiller du roi (initiales).

 -Gros perroquet. Insecte parasite.

 -Coupa. Instruments de musique.

 -Membrane qui recouvre le bec de certains oiseaux. Conjonction.

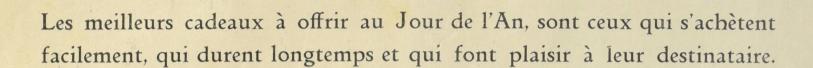
 -Anagramme de étau. Anagramme de
- silo. -Orge préparée pour la bière. Action. -Ville du sud de l'Italie, sur le golfe du

- -Ville du sud de l'Italie, sur le golfe du même nom.
 -Surnom donné aux membres d'une famille carthaginoise à laquelle appartenait Amilcar.
 -Manteau retenu sur une épaule par une agrafe, porté par les soldats romains.
 -Capitale de l'Italie. Exister.
 -Avantagea, favorisea. Gros canard qui fournit l'édredon (moins la dernière lettre).
 -Choc. Sommet.

- lettre).
 12.—Choc. Sommet.
 13.—Membre des oiseaux. Habitudes ridicules.
 14.—Grande ouverte. Chemin bordé de maisons.
 15.—Deux lettres de loi. Initiales d'un président de la République française qui fut assassiné à Lyon, en 1894.

UN CAIDBAU

BON MARCHE, QUI DURERA TOUTE L'ANNEE!



La Revue Populaire

remplit toutes ces conditions. Envoyez le coupon ci-dessous, et la personne à qui vous voulez faire un cadeau apprécié recevra sa "Revue Populaire" pendant toute l'année 1933 et vous en gardera un souvenir reconnaissant.

La Revue Populaire

est, de toutes les revues mensuelles canadiennes, la plus ancienne et en même temps la "plus à la page". Ses romans sont les mieux choisis. Ses articles variés et ses photos sont de nature à intéresser tout le monde.

La Revue Populaire 975, rue de Bullion, Montréal, Can.	
Veuillez envoyer LA REVUE	POPULAIRE, pour un an, à :
Nom	
Adresse	
Localité	Province
Ci-inclus \$1.50 (pour le Cana	da) — \$1.75 (pour les Etats-Unis).

L'abonnement d'un an, \$1.50 L'exemplaire,

15c.

LA REVUE DES GENS ET DES FAMILLES MODERNES

Pour conserver la douceur... la souple fermeté d'une peau jeune

cette quantité d'HUILE d'OLIVE entre dans chaque savon Palmolive

Suivez ce traitement de beauté. Employez ce savon riche en huile d'olive... deux fois par jour... tel que le recommandent les experts. Voyez comme la peau revient à sa douceur, à sa souple fermeté de jeunesse.

LA JEUNESSE est portée à oublier... l'âge à ignorer l'importance d'une peau ferme, veloutée, attrayante.

Cela est dangereux et peu nécessaire. Parce qu'il existe une méthode très facile et peu coûteuse de conserver votre peau jeune... de ramener la beauté que vous croyez perdre en vieillissant.

L'huile d'olive remplit le but

Les médecins la recommandent pour une peau délicate dès l'enfance. Même avant le premier bain du bébé on le frictionne à l'huile d'olive. Et pour conserver la peau douce, souple et veloutée les experts insistent sur le fait que rien — qu'aucun traitement de beauté connu — n'est comparable à l'huile d'olive.

De simples réclames, vous savez, ne font pas un savon de beauté. Un véritable savon pour la beauté doit contenir un ingrédient de beauté connu. L'huile d'olive est l'ingrédient de Palmolive. L'éprouvette démontre la quantité exacte qui entre dans chaque savon.

Ce soir — commencez la méthode Palmolive pour obtenir une peau jeune, ferme et veloutée. Et souvenez-vous — la peau ne veut pas dire seulement la figure et le cou — vous devez aussi employer ce riche et rajeunissant savonnage pour votre bain. Puis surveillez — avec confiance — le changement que cela vous apportera. Une peau veloutée, séduisante, ferme qui indique que vous êtes jeune . . . jeune !



PALMOLIVE FABRIQUE AU CANADA